

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1933.

N° 323

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE
DIPLOME D'ÉTAT

PAR

BERCOVICI Lazare

Né le 20 septembre 1906 à Craïova (Roumanie)

DOSTOÏEWSKI
Etude de Psycho-Pathologie

Président : M. H. CLAUDE, Professeur

LIBRAIRIE L. RODSTEIN
17, RUE CUJAS, PARIS (5°)

1933

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1933.

N° _____

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

DIPLÔME D'ÉTAT

PAR

BERCOVICI Lazare

Né le 20 septembre 1906 à Craïova (Roumanie)

DOSTOÏEWSKI

Etude de Psycho-Pathologie

Président : M. H. CLAUDE, Professeur

LIBRAIRIE L. RODSTEIN
17, RUE CUJAS, PARIS (5^e)

1933

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale	GREGOIRE.
Physiologie	BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	CIERC.
Pathologie chirurgicale	LENORMANT.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET
Clinique médicale	CARNOT.
	BEZANÇON.
	ACHARD.
	Marcel LABBE.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale....	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
Clinique chirurgicale	DELbet
	CUNEO
	LEJARS
	GOSSET
Clinique ophtalmologique	TERRIEN
Clinique urologique	LEGUEU
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE
	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J. L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la tuberculose	Léon BERNARD
Professeurs sans chaire	MAUCLAIRE.
	MULON.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALAJOUANINE	Neurologie et Psychiâtrie
AUBERTIN	Pathologie médicale.
BÉNARD Henri	Pathologie médicale.
BROCC	Pathologie chirurgicale.
BRULÉ	Pathologie médicale.
BUSQUET	Pharmacologie.
CADENAT	Pathologie chirurgicale.
CATHALA	Pathologie médicale.
CHABROL	Pathologie médicale.
CHAILLEY-BERT	Physiologie.
CHEVALLIER	Pathologie médicale.
DOGNON	Physique.
DONZELOT	Pathologie médicale.
ECALLE	Obstétrique.
FEY	Urologie.
GASTINEL	Bactériologie.
GATELLIER	Pathologie chirurgicale.
DE GAUDART D'ALLAINES	Pathologie chirurgicale.
GIROUD	Histologie.
HARVIER	Pathologie médicale.
HAZARD	Pharmacologie.
HOVELACQUE	Anatomie.
HUGUENIN	Anatomie pathologique.
HUTINEL	Pathologie médicale.

MM.

JOANNON	Hygiène.
LABBÉ Henri	Chimie biologique.
LAROCHE Guy	Pathologie médicale.
LEVEUF	Pathologie chirurgicale.
LEVY-VALENSI	Neuro-psychiâtrie.
LIAN	Pathologie médicale.
MONDOR	Pathologie chirurgicale.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET	Pathologie chirurgicale.
MOURE	Pathologie chirurgicale.
OBERLING	Anatomie pathologique.
OLIVIER	Anatomie.
PIÉDELIEVRE	Médecine légale.
PORTES	Obstétrique.
QUÉNU	Pathologie chirurgicale.
RICHET	Physiologie.
SANNIE	Chimie biologique.
SÉZARY	Dermatologie et syphili-
VALLERY-RADOT	graphie.
(Pasteur)	Pathologie médicale.
VAUDESCAL	Obstétrique.
VELTER	Ophthalmologie.
VERNE	Histologie.
VIGNES	Obstétrique.

III. — AGRÉGÉS APPELÉS A L'EXERCICE pour le service des examens

MM.

GUENIOT	Obstétrique.
LEQUEUX	Obstétrique
LEROUX	Anatomie pathologique.

MM.

NEVEU-LEMAIRE	Parasitologie
RETTÉRE	Histologie
ZIMMERN	Physique

IV. — Agrégés chargés du cours de clinique annexe à titre permanent

MM

ABRAMI	Clinique médicale.
CHIRAY	Clinique médicale.
DEBRÉ	Clinique médicale.
DUVOIR	Clinique médicale.
BASSET	Clinique chirurgicale.
CHEVASSU	Clinique chirurgicale.
HEITZ-BOYER	Clinique chirurgicale.

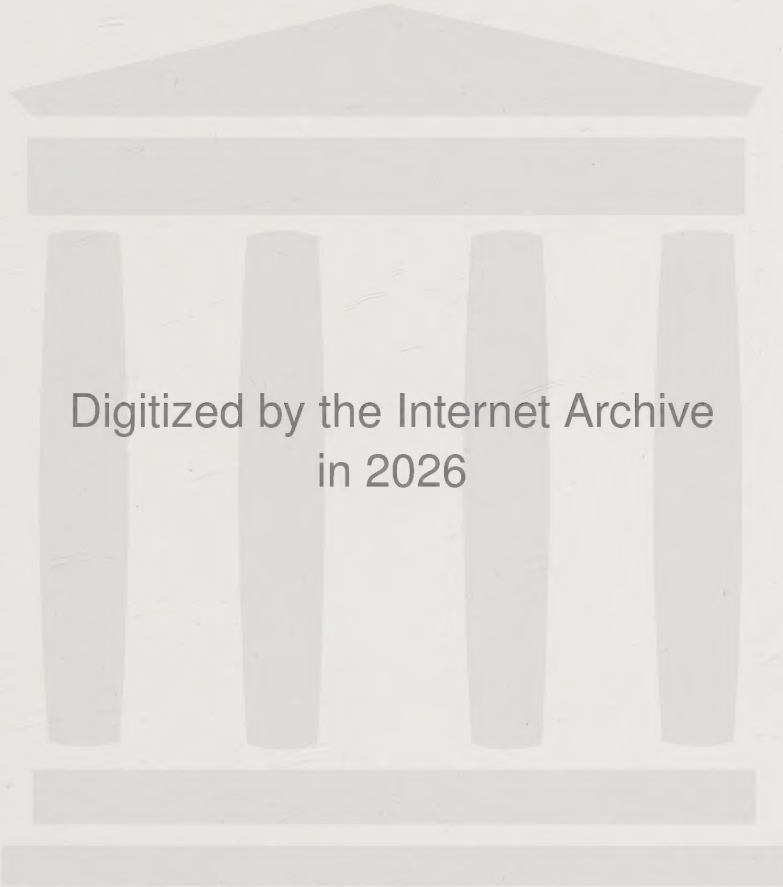
MM.

MATHIEU	Clinique chirurgicale.
MOCQUOT	Clinique chirurgicale.
PROUST	Clinique chirurgicale.
SCHWARTZ	Clinique chirurgicale.
LE LORIER	Clinique obstétricale.
LEVY-SOLAL	Clinique obstétricale.
METZGER	Clinique obstétricale.

V. — CHARGES DE COURS

MM. MAUCLAIRE, professeur sans chaire ..	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY	Stomatologie.
CHAILLEY-BERT	Educztion physique.
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique.
WEIL-HALLE	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547505_0012



A MA MÈRE

A MON PÈRE

*Leur entêtement m'a poussé là. Maintenant
j'aime vivre pour la reconnaissance que je
leur dois.*

A MES SOEURS ET A MON FRÈRE

A TOUS LES MIENS

A MES AMIS

A MON MAITRE

MONSIEUR LE PROFESSEUR HENRI CLAUDE

Professeur de Clinique Psychiatrique
Membre de l'Académie de Médecine

*Qui m'a fait le grand honneur d'accepter la
présidence de cette thèse,
Hommage respectueux.*

A MON MAITRE

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ J. LÉVY-VALENSI

Médecin des Hôpitaux

*A quels mots confier la charge d'exprimer
toute mon affection ?*

*Je peux dire ceci : Il a été si bon, si droit
que par lui j'ai appris à estimer la vie.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR RENÉ LAFORGUE

*Ma reconnaissance pour la bienveillance
qu'il m'a témoignée.*

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

INTRODUCTION

La maladie de Dostoïewsky a été le prétexte de cette thèse. On a beaucoup écrit sur Dostoïewsky. On s'en approche par amour. Et on dit fréquemment les mêmes choses sur lui, parce que ceux qui l'aiment, s'entendent. Mais aussi on en a tant dit, qu'il s'est trouvé à la fin avoir été soutenu les choses les plus opposées. Ce n'est pas une mésintelligence. Dans l'immensité de ce génie, toutes les contradictions se trouvent à l'aise.

Quand André Gide a écrit son livre sur Dostoïewsky, il s'est excusé de la difficulté de mettre de l'ordre dans une telle étude. Le touffu est le propre de l'écrivain russe et ne se soumet à aucune systématisation. Mais ce n'est pas un défaut. Le manque de systématisation est à sa place. Tout comme les contradictions.

C'est aussi dans un livre sur Dostoïewsky que Léon Chestov a écrit : Je me méfie d'un livre où l'auteur ne se contredit même pas une fois. Ces deux remarques nous dispensent d'autre avertissement sur la structure de cette thèse.

Nous avons entrepris cette étude sans aucune idée arrêtée. Les conclusions, nous les avons dé-

couvertes en cours de route. Tout le long de l'ouvrage, qui n'a pas été une dissection de Dostoïewsky, mais plutôt un essai de synthèse de ses éléments les plus propres, les opinions sont celles qui découlent de la plus proche contemplation de sa vie et de son œuvre. C'est dire que souvent elles lui appartiennent plus qu'à nous. Mais comme une étude oblige à une certaine organisation, Dostoïewsky paraîtra peut-être plus lui-même qu'il ne fut en réalité.

Nous n'avons pas cherché l'explication du génie, mais plutôt comment il a créé avec sa maladie. Sur sa maladie, nous nous sommes attardés. Les nouvelles données de la psychiatrie motivent cet arrêt. Quant au génie, l'éducation scientifique nous donne la patience, peut-être séculaire, d'attendre l'explication par l'éprouvette et la lentille de la construction d'un poème.

Mais le déterminisme de la science n'a pas enlevé de nos jours la timidité que le génie impose, l'admiration affectueuse qu'il fait naître. On n'a pas encore expliqué le hasard. Et la persévérance endurcie avec laquelle on arrive à vaincre les maladies, ne nous donne pas l'autorité de passer à côté de Dostoïewsky sans vouloir lui être reconnaissants.

BIOGRAPHIE

Dostoïewsky, Féodor Michailovitch, est né à Moscou, le 30 octobre 1821. Son père, Michel Andréévitch, était médecin à l'hôpital des pauvres. C'est dans un étroit logement, attenant à la cour de l'hôpital, qu'habitait la famille du médecin. L'étroitesse du logement devenait sensible à mesure que la famille augmentait. Féodor était le deuxième enfant, venant après son frère Michel. Il y a eu encore deux frères et deux sœurs. Il est relativement peu question, dans la vie de Dostoïewsky, de ses sœurs et frères puînés, mais avec son frère aîné, il était lié d'une forte amitié et devait s'en souvenir, même après la mort de Michel, comme de la plus profonde de sa vie.

Le père, ancien séminariste, ancien médecin militaire, ne se montrait pas tendre avec ses enfants, néanmoins il les aimait et jamais ne leva la main sur eux. Mais d'humeur maussade, il était craint et obéi.

La mère, Marie Féodorovna, était bien cette figure douce qui s'imprime à tout jamais dans le souvenir et tard, quand il faut écarter quarante ou cinquante ans pour l'évoquer, son image enveloppe

le cœur d'une tiédeur et fait monter les larmes aux yeux. Encore que cette mère devait avoir cette douceur lointaine et triste du regard dans un visage rose et pâle de tuberculeuse.

C'est elle qui apprit à lire au petit Féodor quand il avait seulement quatre ans.

Il y avait aussi dans cette maison, le personnage inoubliable de « niania », trésor sans fond de contes merveilleux.

Très jeunes, les deux frères, Michel et Féodor, vont en demi-pension chez Souchard où ils apprennent le français, les mathématiques et la grammaire. Le latin leur est enseigné par le père, pénible leçon où ils doivent rester debout, même pas le droit de s'appuyer à la table. Et ce maître se fâche, crie, repousse les cahiers et quitte les enfants effrayés. Joie, quand, le latin fini, ils peuvent jouer aux cosaques ou aux indiens. Quel enfant est donc ce Féodor ? Nullement triste, mais espiègle, vif, créateur et âme du jeu. C'est lui le chef, le vainqueur, le prince auréolé. Quand il revenait du théâtre où il avait été impressionné par l'adresse d'un danseur de ballet, mille contorsions pour imiter ce danseur. Et le dimanche soir, quand la famille réunie fait une partie de cartes, Féodor triche. Lui, à tout prix, doit être le gagnant. « Il ne sortira rien de bon d'un enfant pareil », disait le père. Mais curieuse composition que le caractère de Féodor. Avec ces éléments de gaîté, de vivacité, il y a une autre moitié, peut-être

plus, de timidité, de sensibilité anormale. L'enfant vibre aux émotions que son âme amplifie.

Il cherche la société des malades, malgré la défense de son père.

Le père accordait grande importance à l'instruction de ses enfants. A 12 ans, Féodor va en pension privée chez Tchermak, évitant l'école d'état où on battait.

Soif, insatiable soif de lecture. Karamzine (Histoire de la Russie) Pouchkine, Walter Scott, Schiller, sont lus et relus. Bon compagnon que Michel avec qui il peut discuter, réinsuffler la vie aux personnages et les faire marcher contre ceux de son frère. Michel est poète, il fait des vers.

On passe l'été à Darovoïe, petit domaine à 150 km. de Moscou, et que le père a pu acheter grâce à son avarice. Le voyage pour s'y rendre, dans une vieille berline tirée par des chevaux, a son charme. Féodor quitte souvent la banquette, inspecte le chemin et écarte les dangers imaginaires de ce voyage mystérieux. A Darovoïe, encore plus de place pour la liberté de corps et d'esprit. Féodor, comme à l'hôpital avec les malades, est souvent avec les paysans, serfs de son père. Il aime les voir, les entendre, leur parler. L'émotion que lui produit le contact avec ce peuple, déterminera un des traits essentiels de sa personnalité.

Un jour la famille est durement éprouvée. On vient leur annoncer à Moscou que la propriété a brû-

lé. Finies les vacances enchantées, les luttes avec les Peau-Rouges et les fauves des forêts vierges.

Vient ensuite la mort de la mère. Marie Féodorovna s'éteint à l'âge de 37 ans, en 1837. Que dire de la souffrance du sensible Féodor ? Et un mois avant, Pouchkine mourait, tué en duel. Dostoïewsky unissait dans sa douleur le double deuil. La mort du poète l'avait tellement impressionné qu'il aurait demandé à son père la permission de porter le deuil de Pouchkine s'il n'avait pas eu à porter déjà celui de sa mère.

Michel Andréévitch décide de faire suivre à ses fils aînés, les études de l'école du Génie militaire. Voyage à St-Pétersbourg où se trouve l'école. Mais à l'examen médical, seul Féodor est trouvé bon, tandis que son frère est refusé. Celui-ci est envoyé en garnison, à Réval.

Pendant six ans, Dostoïewsky restera pensionnaire de l'école militaire. Riche période pour son développement intellectuel. Isolé, quand le service le lui permettait, c'est l'extase, la fièvre jusqu'à l'oubli de soi, devant les œuvres des écrivains. C'est Shakespeare, Schiller, Racine, Balzac, Victor Hugo, Hoffmann. Et les discussions avec son frère, continuent par écrit.

« As-tu lu *Phèdre* ? Frère, tu seras le dernier des hommes si tu maintiens que ce n'est pas la plus pure nature, la plus haute poésie. Et Corneille ?

Mais c'est Shakespeare, — ou presque. As-tu lu le *Cid* ? Lis-le, misérable, lis-le et prosterne-toi devant Corneille ! Tu l'as offensé. »

Le souvenir de ses camarades d'école le montre, à cette période, comme un taciturne, souvent à l'écart, mais prêt à bondir à la plus petite méchanceté envers un de ses collègues plus jeune. Rêveur dans la journée, il passe une bonne partie de la nuit à lire et écrire. Mais Dostoïewsky souffre du manque d'argent, et déjà il commence à se faire aux phrases suppliantes, dans les lettres qu'il adresse à son père. Le besoin d'argent rongera toute sa vie et Dostoïewsky sera l'éternel quêteur.

« Pourquoi me refuseraient-ils ? D'autant plus que je n'exige pas, mais je prie humblement », écrira-t-il plus tard dans une de ses lettres.

Son père qui avait quitté l'hôpital et s'était retiré dans sa petite propriété de la campagne, meurt assassiné par les paysans, ses propres serfs. Il était devenu ivrogne avéré et fort méchant. Dostoïewsky n'a jamais parlé de l'impression que lui a produit cette nouvelle, mais on attribuera sa première crise d'épilepsie au choc provoqué par elle.

En 1843, Dostoïewsky quitte l'école avec le grade de sous-lieutenant et le titre d'ingénieur. Il va habiter avec un jeune médecin allemand, Riesenkampf. Dostoïewsky est constamment dans la salle d'attente, les malades sont ses amis. Il leur donne même de

l'argent, s'ils en ont besoin. « Dostoïewsky est un de ces gens auprès desquels il fait pour tous très bon vivre, mais qui lui même restera toute sa vie dans le besoin » disait Riesenkampf.

Assidu des concerts et des théâtres, mais aussi des tavernes obscures, des bouges suspects. Et il écrit. D'abord des traductions : *Eugénie Grandet* de Balzac, *la Dernière Albin* de Sand. Cela lui fait gagner un peu d'argent. Alors, il démissionne de l'armée. Il a tout prêt un roman : *Les pauvres gens*.

Voici le portrait de Dostoïewsky, à 25 ans, emprunté à André Levinson qui ne l'a pas connu, mais dont la Biographie est très documentée :

« Dans sa vingt-cinquième année Féodor Michailovitch attirait ou irritait, selon qu'on le connaissait plus ou moins, par le plus paradoxal mélange d'élégance affectée et de gaucherie farouche, de dandysme et de mysantropie, de jactance et de timidité, de futilité et de profondeur. Sa redingote noire, son gilet étaient de coupe impeccable, son linge, ses gants d'une fraîcheur immaculée, le haut de forme sortait de chez Zimmermann, le grand chapelier du jour, mais les mains étaient grandes et noueuses, et les pieds plébéiens, lourdement chaussés. D'une taille au-dessous de la moyenne, très large d'épaules, sa tête bien proportionnée. Le front très développé, vaste, d'un relief puissamment modelé, l'arcade sourcillière saillante semblaient en désaccord avec les petits yeux gris et vifs ; les lèvres étaient minces et serrées, mais avec une expression de bonté presque

tendre ; les cheveux, d'un blond incolore. La conformation de la nuque accentuait la ressemblance de cette tête avec celle de Socrate, jeune Socrate slave, car le grand caractère du crâne était atténué par les traits effacés sinon insignifiants du visage ».

Le roman de Dostoïewsky est un coup d'éclat. Il raconte lui-même dans le *Journal d'un écrivain*, le tourbillon de gloire et d'émotion dans lequel son œuvre l'entraîne.

« Vous-même, comprenez-vous bien ce que vous avez écrit-là ? Avez-vous mesuré toute la portée de la terrible vérité que vous nous avez dépeinte ? Il n'est pas possible que vous l'ayez comprise, vous qui n'avez que vingt ans. »

C'est ainsi que lui parle le plus grand critique de l'époque, Biélinisky. Avec ce roman, Dostoïewsky fait son entrée officielle dans la littérature. Les salons à la mode lui sont ouverts, il est recherché. C'est dans un de ces salons qu'on l'emmena devant la plus belle femme, la blonde Sèniavana. Dostoïewsky s'évanouit. A tel point l'impressionnait la beauté ! Et la satisfaction passagère chez « Clara, Minna, Marianne » qui « deviennent de plus en plus belles mais coûtent beaucoup d'argent » comme il écrit à son frère.

Un deuxième roman *Le Double* n'a aucun succès. Les amis le délaissent, la critique s'excuse d'avoir annoncé un génie. Il était, peut-être, trop prétentieux et, sûrement, trop personnel pour leur plaire. Le même Biélinisky le compare à J.J. Rousseau qui

se croyait envié et persécuté. D'autres nouvelles qu'il écrivit ne lui ramènent pas la bonne grâce.

En 1848, Dostoïewsky est arrêté ayant participé à la conspiration de Pétrachevsky. Que cherchait-il dans cette association politique, lui qui n'avait pas du tout la conformation d'un conspirateur ? Il avait simplement trouvé des gens de cœur qui rêvaient d'une Russie meilleure et il se plaisait dans leur société. Plus tard, il montrera que les partisans survivants de cette conspiration, sont tous des hommes de marque.

Huit mois de prison à la forteresse Pierre et Paul, avant le procès. Le verdict condamne tous les inculpés à la mort. On les mène aux poteaux et on les attache par groupe de trois. Dostoïewsky est dans le deuxième groupe. Au moment même de l'exécution, arrive la grâce du Tsar. Un des condamnés qu'on détacha du poteau était devenu fou. Dostoïewsky put faire ainsi, de ses sensations, un long chemin vers la mort. Sa peine est commuée en quatre années de travaux forcés suivies de six de service militaire comme simple soldat en Sibérie. La joie de revenir à la vie lui provoque plus d'émotion que la mort imminente.

La période d'exil, dix ans, partage la vie de Dostoïewsky. Il y aura un Dostoïewsky d'avant et d'après l'exil, dans son caractère comme dans ses œuvres. Mais c'est le même qui évolue, et il y a beaucoup du deuxième dans le premier.

Néanmoins, une nouvelle tournure d'esprit, sin-

gulière, comme le remarque M. L. Chestov, apparaît dans cette deuxième période.

Quatre années de bagne, de travaux forcés à Omsk. La société obligatoire des criminels, « malheureux » comme les appelle le peuple russe, « cette merveilleuse race d'hommes », comme s'exprime Dostoïewsky. C'est encore du peuple, sous forme trop concentrée. Seule lecture permise, l'Évangile. Ceci est important. Deuxième événement, après la découverte du peuple, qui eut une influence énorme sur sa formation, cette connaissance de l'Évangile. Connaissance profonde issue de l'intimité chaleureuse de quatre années de bagne. Dostoïewsky a beaucoup souffert pendant cette période. Mais la souffrance n'a fait qu'aiguiser son amour de la vie. Nous reviendrons là-dessus. On l'a, peut-être, passé par les verges, chose fréquente dans la prison, il n'en a jamais rien dit. Il a souvent été malade.

« J'ai passé plus d'un jour à l'hôpital », écrit-il à son frère. « J'ai eu des crises d'épilepsie ; rares, il est vrai. »

C'est en 1854 qu'il sort du bagne. Pour achever sa peine, il est soldat à Sémipalatinsk. Là, il se lie d'amitié avec un petit fonctionnaire. Issaïef. La femme d'Issaïef, Marie (d'origine française : Marie de Constant) plaît beaucoup à Dostoïewsky et à la mort de son mari, qui survient peu après, il lui demande de l'épouser. Il l'aime avec toute sa nature passionnée, mais Marie en aime un autre. Dostoïewsky ne renonce pas, et dans son amour sans

limites, l'amant de Marie devient son protégé. A la même époque, ayant obtenu de ses supérieurs le droit à l'avancement, il atteint au grade de sous-lieutenant. C'est, peut-être, ce qui décide Marie Isaïef à l'épouser. Ainsi se forme un ménage avec un mari épileptique, une femme tuberculeuse et un enfant du premier mariage.

En 1859, il est accordé à Dostoïewsky la haute faveur de rentrer à Pétersbourg. Son activité littéraire s'intensifie. Il fait paraître en 1861 *Humiliés et Offensés*. En 1862, les *Souvenirs de la maison des morts*. Ce livre produit une forte impression sur toute la Russie et encore une fois Dostoïewsky est l'homme du jour. Un peu plus tard : *La Voix Souterraine*. Il fonde avec son frère, Michel, la Revue *Vrémia*, et peut entreprendre son premier voyage à l'étranger. En Allemagne, il joue à la roulette et gagne. Ce voyage dure trois mois. Cependant son ménage ne va pas bien. Il vit séparé de sa femme et dans l'été de 1863, Dostoïewsky vient à Paris où il se croyait attendu par Appollinaria Sousslova, très jeune fille, aux passions déjà impétueuses, qui l'ayant rencontré à Pétersbourg, s'est senti brûler pour lui. Mais à Paris, Pauline en aime un autre et délaissée, elle vient pleurer son chagrin à Dostoïewsky. Lui, trouve dans son amour meurtri, les sentiments consolateurs.

En 1864, Dostoïewsky est à Moscou, au chevet de sa femme mourante. Quelques mois plus tard, il

écrit au baron Vrangél, qu'il avait connu en Sibérie :

« Un autre être qui m'aimait, et que j'aimais infiniment, ma femme, est morte de phtisie à Moscou, où elle s'était installée depuis une année... Oh ! mon ami ! Elle m'aimait infiniment et je l'aimais de même ; cependant, nous ne vivions pas heureux ensemble (à cause de son caractère étrange, hypocondriaque et maladivement fantasque) ».

Ce malheur ne vient pas seul. *Vrémia* est suspendue au moment où elle devenait populaire. Une autre revue, *l'Epoque* qui remplace *Vrémia* ne fait qu'augmenter le désastre. Michel meurt et Dostoïewsky prend à sa charge la femme et les enfants de son frère, et encore les dettes de celui-ci. Il sera poursuivi par le souci de ces dettes pendant toute sa vie. Dans la même lettre à Vrangél, il écrit :

« Et voilà que tout d'un coup, je me suis trouvé seul ; et j'ai ressenti de la peur. C'est devenu terrible ! Ma vie brisée en deux. D'un côté le passé avec tout ce pourquoi j'avais vécu ; de l'autre l'inconnu sans un seul cœur pour remplacer les deux disparus. Littéralement, il ne me restait pas de raison de vivre. Se créer de nouveaux liens, inventer une nouvelle vie ? Cette pensée seule me faisait horreur. Alors, pour la première fois, j'ai senti que je n'avais par quoi les remplacer, que je n'aimais qu'eux seuls au monde et qu'un nouvel amour non seulement ne serait pas, mais ne devait pas être.

« De toutes les réserves de force et d'énergie,

dans mon âme est resté quelque chose de trouble et de vague, quelque chose voisin du désespoir. Le trouble, l'amertume, *l'état le plus anormal pour moi...* Et, de plus, je suis seul !

« Il n'y a plus l'ami de quarante années. *Cependant il me semble toujours que je me prépare à vivre.* C'est ridicule, n'est-ce pas ? La vitalité du chat ! »

Et en effet, avec les emportements d'un jeune homme, il fait la cour à Anne Corvine, jeune fille qui s'est approchée un instant avec intérêt, de l'écrivain. Refusé, il n'a pas remarqué l'affection cachée que lui portait la petite sœur d'Anna Corvine, celle qui plus tard deviendra la célèbre mathématicienne, Sophie Kovalevska.

En 1865, court voyage à l'étranger. Encore un essai à la roulette. Il revient la même année avec *Crime et Châtiment* commencé à l'étranger. Ce roman, le premier d'une série simplement monumentale, paraîtra une année plus tard.

Acculé par ses dettes, il prend l'engagement de finir un roman à date fixe. Il recourt à l'aide d'une sténographe à qui il dicte *Le joueur*. Cette sténographe, Anne Grégoriéвна Snitkine, devient la deuxième femme de Dostoïewsky. Elle avait 20 ans et Dostoïewsky 46.

Marié pour la deuxième fois en 1867, il entreprend avec sa femme un autre voyage à l'étranger où il comptait rester quelques mois. Il fuyait les menaces de ses créanciers et Anne Grégoriéвна, femme

douée d'un tact qui a été très utile à Dostoïewsky, poussait à ce voyage pour consolider son bonheur.

Le séjour à l'étranger : Dresde, Genève, Milan, Florence, puis encore Dresde, dura presque cinq ans. Les lettres de Dostoïewsky, de cette époque, sont des suppliques. Il est toujours dans la nécessité la plus serrée. Il a tout perdu à la roulette ou bien il n'a pas de quoi dégager ses vêtements du Mont-de-Piété. En plus, les crises d'épilepsie. Malgré ces circonstances, il achève trois romans : *l'Idiot*, *l'Eternel Mari* et *les Possédés*.

A Genève, naissance de sa première fille, qui meurt trois mois après, d'une congestion pulmonaire. A Dresde, sa deuxième fille, Aimée. Il y aura plus tard (1871) un fils, Théodore et en 1875 un quatrième enfant, Alexei, qui à l'âge de trois ans, mourra en pleine crise convulsive.

La famille rentre à Pétersbourg en 1871. Avec l'aide intelligente de sa femme, commence pour Dostoïewsky une période relativement tranquille et qui durera jusqu'à sa mort. Sa situation matérielle s'améliore progressivement, grâce au succès de ses livres. Il ne quitte Pétersbourg qu'en été pour aller avec sa famille à Staraja Roussa. En 1873, il dirige le journal *Grajdanine* (Le Citoyen) du prince Mestchersky. En 1875, nouveau roman : *L'Adolescent*.

Dostoïewsky est maintenant le plus populaire des écrivains. On lui écrit de tous les coins de la

Russie des lettres pour lui demander des conseils sur n'importe quoi. On entre jusque dans sa demeure pour s'enquérir de sa santé. C'est pour appartenir à tout le monde qu'on est célèbre. En 1876, il commence la publication périodique du *Journal d'un Ecrivain*. Il y disait ce qu'il pensait sur les questions courantes. Son *Journal* se vendait comme des petits pains. Chaque été des années 1877, 78 et 79 il va pour quatre ou cinq semaines à Ems, soigner une bronchite chronique.

En 1880, point culminant de la carrière de Dostoïewsky, il prononce un discours sur Pouchkine à une fête commémorative. L'effet de ce discours est inimaginable. Les gens s'embrassent, un étudiant vient s'évanouir à ses pieds, ses adversaires politiques ou littéraires oublient leur haine pour serrer la main au plus grand d'entre eux.

Et c'est aussi l'année des *Frères Karamazov*.

En janvier 1881, Dostoïewsky faisait des projets fertiles pour l'avenir, une hémoptisie peu importante le surprend le 26. Le 27 cela allait mieux, mais le 28, nouvelle hémoptisie, beaucoup plus forte.

Il se fait lire par sa femme le premier chapitre du haut de la page de l'Evangile ouvert au hasard. C'était le 14^e verset du Chapitre III, selon Saint-Mathieu :

« Mais Jean s'en défendait en disant : C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi. Et Jésus lui répondit : ne me retenez pas pour cette

heure, car c'est ainsi que nous devons accomplir toute justice. »

« Tu entends, Ania », dit Dostoïewsky, « *ne me retenez pas*, cela signifie que je dois mourir. »

Et le jour même, le 28 janvier 1881, Dostoïewsky n'était plus.

ÉLÉMENTS D'UNE CONSTITUTION PSYCHIQUE

D I E U

C'est un des point de feu de la vie de Dostoïewsky. Il y a eu chez cet homme quelques idées qui l'ont tenu, l'ont secoué, non pas à la manière dont on est possédé, Dostoïewsky n'est pas un mystique, et il serait plus correct de dire qu'il a travaillé son esprit sur quelques idées pendant toute sa vie et avec toute sa ferveur.

« Dieu m'a tourmenté toute ma vie », écrit-il à son ami, Maïkov, sans savoir qu'il exprimait l'essence même de sa croyance et expliquait tout un processus. *Dostoïewsky vient à Dieu par le besoin de souffrance que recherchait son esprit.* Ce n'est pas une fin, ce n'est pas un repos qu'il cherche en Dieu, mais le doute sur une si haute question embrasait Dostoïewsky. Vers la fin de sa vie, il semble s'attacher d'une manière constante à l'idée de Dieu. Aliocha et le staretz Zossima, ses derniers héros, contiennent un Dieu pur, grand, définitif. Mais ce produit de sa conscience n'était pas sans recours pour lui, et plus les preuves qu'il fournissait étaient belles, plus sa soif de

démolition était grande. De sorte que reste valable pour sa vie entière, avec plus d'appui sur l'inconscient pour les dernières années de sa vie, l'affirmation qu'il fait lui-même dans une lettre à Maïkov, en 1870 : « La question principale qui sera traitée dans toutes les parties de ce roman (*La vie d'un grand pêcheur*) est celle dont j'ai souffert consciemment et inconsciemment toute ma vie : l'existence de Dieu. » Et pourtant quelle ardeur et quelle sincérité dans chacune de ses opinions ! L'appréciation, le moyen de les mesurer en paroles restera toujours insuffisant (souvent nous aurons l'occasion de répéter cette phrase). Maintenant que nous prenons comme une explication connue, ce mécanisme caché du besoin de souffrance, l'intégrité de tous les détours de sa pensée, devrait paraître diminuée. Nous avons trop confiance en leur valeur pour croire que cela puisse arriver. Voici ce qu'il écrit à Mme Von Visine à la sortie de la forteresse d'Omsk (cité par M. A. Levinson).

« Je vous dirai de moi que je suis en enfant du siècle, un enfant de l'incroyance et du doute jusqu'à présent et (je le sais bien) jusqu'au tombeau. Quels terribles tourments me cause maintenant cette soif de croire qui est d'autant plus forte dans mon âme que les arguments contraires sont plus nombreux. Et cependant Dieu m'envoie parfois des minutes d'entière sérénité. C'est en de telles minutes que j'ai composé en moi une profession de foi, où tout est clair et sacré. Cette profession de foi est très simple, la voici : croire qu'il n'y a rien de plus beau, de plus

profond, de plus sympathique, de plus raisonnable, de plus courageux ni de plus parfait que le Christ et non seulement il n'y a rien, mais, je me le dis avec un amour jaloux, il ne peut rien y avoir. Plus encore : si quelqu'un m'avait prouvé que le Christ est en dehors de la vérité, et s'il était réellement établi que la vérité est en dehors du Christ, j'eusse préféré rester avec le Christ plutôt qu'avec la vérité ».

Cette ardeur de la décision restera la même quinze ans après quand, dans *Les Possédés*, Stavroguine s'exprime avec les mêmes paroles :

« Si l'on me prouvait par $a + b$ que la vérité est en dehors du Christ, j'aimerais mieux encore rester avec le Christ que d'aller avec la vérité. »

Mais cette ingéniosité à trouver des attitudes en apparence inébranlables est aussi le bon stimulant à la recherche des arguments contraires. Et la soif du doute est plus grande que celle de Dieu. Dostoïewsky n'était pas l'homme à prendre parti. Si, dans ses dernières années, il défend les mêmes idées, c'est pour l'ardeur que cela demandait, étant presque seul à les défendre.

Suivre la route qui avivait sa soif est impossible. A peine, peut-on l'entrevoir. Imaginons qu'on aurait trouvé la preuve irréfutable de l'existence de Dieu, que chacun de nous pourrait faire l'expérience et se convaincre de cette existence. Qui voudrait encore de l'éternité ? Le doute nous soutient. Une éternité d'égalité universelle serait encore plus insupportable.

table qu'une éternité d'égalité. Et une éternité avec tous « les meilleurs » est absurde. Mais si on prouve qu'il n'y a pas de Dieu, ce serait la paralysie par l'angoisse. Ou la fuite dans l'idée que la terre ou l'espace sont éternels. Mais alors que Dieu nous préserve de trouver une âme à la terre ou à l'espace. L'homme désire être le premier. Mais si cela arrivait, si l'homme pouvait tout, sera-ce la peine encore de vivre ? Il y a donc une ambivalence dans l'homme : il veut être le premier, mais en même temps il veut savoir devant qui s'incliner, il ne peut supporter la liberté. La société joue son rôle dans ces considérations. « La conscience sans Dieu, c'est horrible, elle peut s'égarer jusqu'à la pire immoralité. Le contrôle c'est Christ. Il ne s'agit plus alors de philosophie, mais de foi », lit-on dans les notes du carnet de Dostoïewsky. Besoin de justification de ses actions ou idées sans trop de douleur, renoncement à la philosophie pour se laisser choir dans la foi ? Peut-être bien, Dostoïewsky aimait les hommes. Mais l'abandon n'est qu'une étape.

« Dieu est nécessaire, donc il doit exister, mais je sais qu'il n'existe pas et ne peut pas exister. Ne comprends-tu pas qu'un homme avec deux idées pareilles ne peut continuer à vivre ? » dit Kirillov des *Possédés*. Et alors on vit dans une quatrième dimension, dans un état inconcevable, on se met hors la loi. « Stavroguine, quand il croit, ne croit pas qu'il croit. Mais quand il ne croit pas, il ne croit pas qu'il ne croit pas », dit Dostoïewsky dans le même livre.

Il y a à dire aussi sur la manière d'être chrétien de Dostoïewsky. Là c'est sa connaissance du peuple qui tient une grande part. Ce n'est pas une coïncidence qu'il soit croyant à la sortie du bagne. Et c'est au bagne que Dostoïewsky a approfondi le peuple. Sa croyance issue de la Bible prend forme au contact du peuple. Son christianisme n'est pas dogmatique et la vision qu'il se fait de Dieu ressemble davantage à celle du peuple qu'à celle de l'Eglise. Le paysan russe croit en Dieu et le vénère avec plus d'ardeur sous l'aspect du Christ, Dieu-Homme et qui a souffert. Comment ne croirait-il pas en Dieu ? Le monde est ainsi construit, quand on a femme, enfants, parents, on ne peut pas vivre sans espoir. Mais l'espoir que le peuple russe met en Dieu dépasse les limites d'une attente personnelle. Et même si rien ne se réalise, si tout s'écroule, ce ne sera pas la faute de Dieu. Pour Dostoïewsky, Dieu est un si bon Père qu'aucune appréciation humaine ne peut le mesurer. La connaissance que nous pouvons avoir de lui est sentiment et non pas idée, car nous ne pouvons pas discuter Dieu. Et ce sentiment est toujours serein, car Dieu comprend et pardonne tout. « Dieu m'est nécessaire parce qu'il est le seul être qu'on puisse aimer toujours ». La force d'aimer vient de lui, et il aime éternellement ses créatures, parce qu'il les a douées de la faculté d'aimer. « Si j'ai aimé Dieu, si je me suis réjoui de mon amour, se peut-il qu'il nous éteigne moi et ma joie et nous réduise à néant ? Si Dieu existe, je suis immortel » (*Les Possédés*). Dieu

n'a pas créé la Morale, il a simplement créé des êtres bons à aimer. Dans *Crime et Châtiment*, Marmeladov, être tombé très bas, dit : « Et quand Dieu aura fini avec les sages, il nous appellera nous aussi. » C'est dire qu'il n'y a pas de plus haute Morale que celle qui pardonne le crime le plus terrible. Il y a dans *l'Idiot* un paysan qui en tue un autre pour lui voler sa montre. Avant de le tuer, il se signe et prie Dieu. Dieu nous aime tous comme ses enfants. Et plus nous sommes simples plus il nous aime. C'est peut-être de là que vient la superstition du peuple, que Dostoïewsky partageait, qui considère les idiots ou les trop simples comme se trouvant dans la grâce de Dieu et jouissant d'une clairvoyance particulière. Souvent, dans les romans de Dostoïewsky, les gens les plus sérieux recourent à de tels simples pour la décision d'une solution d'importance. Dans la Russie de Dostoïewsky, les visionnaires et les prophètes foisonnaient et ce n'était pas une industrie comme à Rome. Quand quelqu'un avait la preuve de ses dons divins, il se mettait à les exercer comme si c'était la volonté de Dieu. Il ne les exploitait jamais, quelquefois c'était l'affaire des autres. Dostoïewsky était superstitieux comme le peuple. Il était frappé par l'idée d'une force (où est-elle, dans les choses elles-mêmes, ou ailleurs, en Dieu ?) qui préfigure le destin. Raskolnikov, la veille de son crime, à un moment où il n'était pas encore décidé, rencontre la sœur de sa victime qui sans s'adresser à lui, lui apprend par sa conversation avec d'autres personnes qu'elle ne sera

pas à la maison le lendemain à 7 heures du soir. Et cette rencontre se fait à un endroit où Raskolnikov n'avait pas eu l'intention de se trouver, où il a été mené malgré lui, sans s'en rendre compte. Il y a souvent chez Dostoïewsky des coïncidences superstitieuses. Il se peut bien que dans les circonstances extraordinaires, comme par exemple l'accomplissement d'un crime, la providence ou la disposition particulière de l'être, agisse d'une manière que nous ne percevons pas dans les occasions ordinaires. Toute l'atmosphère du crime de Raskolnikov est remplie de pareils indices. D'abord, quand il frappe à la porte, il sent que la vieille est là, de l'autre côté de la porte. Ensuite, quand après le crime, il veut partir et entend quelqu'un de très loin monter l'escalier, il *sait* que ce quelqu'un vient *ici même*. Une autre fois cette force supérieure se trouve dans chacun de nous. Quand elle ressort et devient consciente pour nous comme un geste, acte, réalité, elle nous surprend au plus haut point. Voici un bout de conversation entre Svidrigaïlov et Raskolnikov :

« — Eh bien, ne vous avais-je pas dit qu'il y avait entre nous un point commun, hein ?

— Jamais vous n'avez dit cela ! répliqua Raskolnikov avec irritation.

— Je ne l'avais pas dit ?

— Non !

— Je croyais l'avoir dit. Tantôt, quand je suis entré et que je vois ai vu couché, les yeux fermés,

et faisant semblant de dormir, je me suis dit : « C'est celui-là même ! »

— Qu'est-ce que cela veut dire : c'est celui-là même ? » A quoi faites-vous allusion ? s'écria Raskolnikov.

— A quoi ? Vraiment, je n'en sais rien... balbutia Svidrigaïlov naïvement embarrassé. »

Plus loin, Dostoïewsky écrit :

« Ce n'était pas ainsi, non, ce n'était pas ainsi qu'il avait songé à lui faire cet aveu, mais c'est *ainsi* que cela se produisit. »

Et dans *Les Frères Karamazov*, Dostoïewsky réunit les frères dans la maison de leur père. Ils viennent poussés par une force extérieure à leur volonté, inconscients, comme si on les réunissait en vue de quelque chose. Pareil au fils qui rentre sans raison, à la maison, tout juste pour assister à la mort de sa mère.

Dans *Les Possédés* il y a un passage où on recherche Stavroguine qui se trouve pendu dans une pièce de sa maison.

« Il est à noter que plusieurs domestiques pénétrèrent à la suite de Varvara Pétrovna dans l'appartement de son fils, tandis que les autres attendaient dans la grande salle. Jamais auparavant ils ne se seraient permis une telle dérogation aux lois de l'étiquette. Varvara Pétrovna le remarqua mais se tut. »

Le diable existe aussi. Mais il est sous la dépendance de Dieu. Une partie de l'âme humaine est pos-

sédée par le diable et la vie est une lutte entre la bonne partie et la mauvaise partie de l'homme. Ce débat est *nécessaire*, Dieu le veut, la souffrance qu'il provoque ennoblit l'âme. « Si tout était raisonnable sur la terre, il ne s'y passerait rien », dit le diable à Ivan Karamazov, et « sans souffrance, quel plaisir offrirait la vie ? »

De la même manière que le peuple, Dostoïewsky sort l'athéisme du cadre de la religion. L'athéisme est une discussion et la religion est Dieu dont on ne discute pas. Le peuple dirait : Ce chrétien d'athée ! Dostoïewsky dit : « L'essence du sentiment religieux échappe à tous les raisonnements ; aucune faute, aucun crime, aucune forme d'athéisme n'a de prise sur elle. Il y a et il y aura éternellement dans ce sentiment quelque chose d'insaisissable et d'inaccessible à l'argumentation des athées. Mais le plus remarquable, c'est qu'on n'observe cela nulle part avec autant de clarté et de spontanéité que dans le cœur du Russe. » (*L'Idiot*).

Dostoïewsky aurait voulu aimer à la fin les athées aussi, les voir tous se convertir. Dans son âme, il fondait cet espoir sur la force illimitée du peuple. « Seul le peuple et sa force spirituelle future convertiront nos athées détachés de la terre natale » dit le staretz Zossima.

De cette intime union avec le peuple dans la croyance, la nature de Dostoïewsky n'a aucun pas à faire pour arriver à la conviction que l'on ne peut

rester national que dans les limites de la religion. Le national et la religion sont unis et l'un ne va pas sans l'autre. Dostoïewsky fait de la recherche de Dieu, l'explication de l'évolution historique du peuple.

« Le but de tout mouvement populaire, de chaque peuple en particulier, à chaque période de son histoire, c'est uniquement la recherche de son Dieu, de son Dieu propre, de son Dieu à lui ; et la foi en ce Dieu, comme en l'unique et seul vrai » (*Les Possédés*).

« Le peuple russe croit dans le Christ russe. Le Christ est le dieu national, le dieu des paysans russes, dessiné avec des traits russes », écrit Berdiaeff dans *l'Esprit de Dostoïewsky*.

« Un athée ne saurait être Russe ; dès lors qu'il est athée, il cesse immédiatement d'être Russe, dit Stavroguine des *Possédés*.

Et voici Dostoïewsky lui-même, dire la même chose dans une lettre au docteur Blagonravov, en décembre 1880 :

« Vous devez conclure que je vois la cause du mal dans l'incrédulité, mais que celui qui renie la nationalité, renie aussi la religion. Chez nous cela est ainsi, car notre nationalité est fondée sur le christianisme. Les mots « Russie orthodoxe », le nom général des chrétiens attribué aux paysans, sont chez nous des bases fondamentales. Chez nous, le Russe qui renie la nationalité (et il y en a beaucoup) est nécessairement un athée ou un indifférent. Réciproquement, chaque incrédule ou indifférent ne peut ab-

solument pas comprendre et ne comprendra jamais le peuple russe, ni la nationalité russe. »

Ces opinions Dostoïewsky les défendait avec un acharnement incomparable et son attachement à l'orthodoxie russe lui faisait répudier le catholicisme comme ayant complètement défiguré le vrai sens du Christ. Il le prenait pour la continuation de l'Empire romain d'Occident, et le Pape pour une sorte de César. Il pensait que le socialisme est sorti du catholicisme comme une réaction morale contre celui-ci. De même l'athéisme, né du désespoir, de l'aversion qu'inspirait le catholicisme.

Voilà les principaux points de la croyance de Dostoïewsky. Un élément personnel, le besoin de la souffrance, cherche le moyen de s'adapter à la vie sociale. Dieu s'offre comme moyen de souffrance. Ce moyen se trouve intensifié par la manière de croire du peuple, que Dostoïewsky adopte. Plus tard, dans son organisation sociale, la religion se transforme en élément national.

L' A M O U R

Les rapports entre homme et femme remplissent notre vie et lui donnent son sens. Le romancier qui nous apprend la vie, restera là autant qu'il le faut et plus il sera humain, plus il y restera. Dostoïewsky nous apprend beaucoup sur l'amour, autant que Proust, l'un par images, l'autre par considérations. L'organisation sociale, en réprimant l'attitude simpliste de l'homme envers la femme, l'a transformée en tactique pleine de nuances, et le rapport sexuel avec son affection est devenu l'amour subtil. Là, il n'y a pas de mal. Si l'on considère la civilisation comme la multiplication des moyens de souffrance (et cela paraît être la conception de Dostoïewsky) la voie suivie par l'amour est la bonne voie.

Dostoïewsky considère l'amour comme une lutte. L'instinct sexuel au début, quand il n'avait pas d'autres moyens pour s'aviver, avait celui de la lutte : l'homme prenait la femme de force. Depuis, les choses n'ont changé que dans leur forme d'expression. La conformation organique donne raison à l'homme dans cette lutte, c'est lui le vainqueur.

Il y a dans ce combat plusieurs phases que l'acte sexuel lui-même reproduit d'une manière concen-

trée. La première période est d'attirance, imprécise. La deuxième contient la véritable lutte, l'amour est en ascension tant que cette lutte dure, c'est la période la plus riche. C'est elle qui engendre l'œuvre d'art. Elle est naturellement acérée par des lois d'attraction et de répulsion. Proust parle de ces lois. Plus une partie est soumise et approche l'autre, d'autant celle-ci est plus détachée et s'éloigne. Les expansifs en amour perdent vite leur parti. La dernière, c'est la période d'assouvissement. C'est dans celle-ci que l'homme est vainqueur. Tout amour qui parfait son cycle couronne l'homme, cependant que dans les phases antérieures il paraît diminué. Dans la phase de l'assouvissement l'homme est libéré, la femme est attachée. La force et l'impétuosité de l'homme la tiennent.

Qu'on nous pardonne cette schématisation, mais elle nous paraît à sa place,

Les trois phases ne contiennent que souffrance, l'amour entier en étant un facteur principal.

Dans la première, d'attirance, la beauté de la femme joue son plein rôle. Que pensait Dostoïewsky de cette beauté ?

« Vous êtes si belle, Aglaé, qu'on a peur de vous regarder ». (*L'Idiot*).

« Il est difficile d'interpréter la beauté ; je ne suis pas encore préparé à le faire. La beauté est une énigme ». (*L'Idiot*).

« J'en saisis la beauté mais elle m'angoisse ». (*L'Idiot*).

« La beauté, c'est une chose terrible. » (*Les Frères Karamazov*).

Enigme, angoisse, chose terrible, ce n'est pas un élément de paix. Mais Dostoïewsky sentait tellement sa force, il lui était tellement soumis qu'il est allé jusqu'à dire :

« La beauté sauvera le monde ». (*L'Idiot*).

Nous détacherons les éléments principaux de la phase de lutte, ainsi qu'ils apparaissent chez Dostoïewsky.

Dostoïewsky remplit l'amour de *haine*. L'amour tranquille est sans moyens. Haïr et aimer c'est parcourir toute la distance entre les extrêmes.

« Oui, il aimait en *haïssant*, et c'est justement l'amour le plus fort ». (*L'Eternel Mari*).

« — Mais, sachez-le, quand elle serait à l'autel et sous le voile, pour peu que vous l'appelliez, elle me laisserait là, moi et les autres, pour aller à vous.

— Même sous la couronne ?

— Et après la couronne.

— Est-ce que vous ne vous trompez pas ?

— Non. Sous la haine incessante, sincère et des plus profondes qu'elle a pour vous, éclatent à chaque instant l'amour et la folie ! » (*Les Possédés*).

« Pendant quelques secondes je la contemplais avec une haine intense — celle qui n'est séparée de l'amour le plus ardent que par un cheveu ». (*Les Frères Karamazov*).

La haine est l'ambiance propice à l'amour même non sexuel. Trop d'exemples chez Dostoïewsky ; et nous n'en citerons que deux. Un, relevé par Gide : « un malheureux enfant qui dans les *Frères Karamazov*, mord haineusement le doigt d'Aliocha, quand celui-ci lui tend la main, alors même que, précisément, sans s'en rendre compte, l'enfant commence à l'aimer sauvagement. » L'autre dans la *Voix souterraine*, où le conteur hait longtemps sans remède un officier et au moment où il le hait le plus, il voudrait être son meilleur ami.

La *compassion* mène vite à l'amour. Il y a si peu de distance entre la compassion et l'amour qu'elle s'efface souvent. La compassion flambe et se transforme en amour. Ainsi commence l'amour pour ces petites filles sans défense et toujours en guenilles. Cette courte distance a fait hésiter Dostoïewsky.

« Ta compassion l'emporte peut-être sur mon amour. » (*L'Idiot*).

Le malheureux qui subit les coups du sort a plus de chances d'être aimé. Quand Raskolnikov fait connaître à Sonia son crime, elle l'aime éperduement. Il ne s'agit pas dans ces cas de pure compassion. Le crime est un acte de force qui impose à la femme (les mondaines qui cherchent les « vrais ») et le danger fouette la passion.

Le *besoin de torturer* a été reproché à Dostoïewsky comme « une pointe de sadisme ». Dostoïewsky l'emploie comme stimulant de l'amour, au profit des deux parties.

« Aimer, chez moi, voulait dire tyranniser et dominer moralement. » (*La voix*).

« Elle avait l'avant-goût du délice qu'il y a d'aimer jusqu'à la folie et de tourmenter jusqu'à la douleur celui que l'on aime, et c'est pour cela peut-être qu'elle se hâtait de se sacrifier la première. » (*Humiliés et Offensés*).

« Mais il vous est nécessaire pour contempler en lui votre fidélité et lui reprocher sa trahison. » (*Les Frères Karamazov*).

Ce besoin de torturer, moyen d'entretenir l'amour, Dostoïewsky l'a connu chez le peuple. On bat la femme. Et la femme aime l'homme qui la bat. Peut-être en vient-on là en passant par la haine.

« — Une fois je suis resté en faction près de la porte presque jusqu'au petit jour ; j'avais cru remarquer quelque chose. Elle m'aperçut de sa fenêtre : « Que m'aurais-tu fait, dit-elle, si tu avais découvert que je te trompais ? » Je ne pus me contenir et lui répondis : « Tu le sais bien ! »

— Que sait-elle ?

— Que sais-je moi-même ? ricana Rogojine. A Moscou, je n'ai pu la surprendre avec personne. Une fois je l'ai prise et je lui ai dit : « Tu as promis d'être ma femme. Tu vas entrer dans une famille honorable ; or, sais-tu ce que tu es ? Eh bien ! voilà ce que tu es ! »

— Tu lui as dit cela ?

— Oui.

— Eh bien ?

— Elle m'a répliqué : « Maintenant, loin de consentir à devenir ta femme, je ne voudrais peut-être même pas de toi comme domestique ! » — Alors, lui ripostais-je, je ne sortirai pas d'ici, advienne que pourra ! » — « En ce cas, fit-elle, j'appellerai immédiatement Keller et je lui dirai de te flanquer à la porte. » Là-dessus, je me suis jeté sur elle et je l'ai battue ; elle en avait des bleus sur le corps. » (*L'Idiot*).

Et ajoutons que Nastasia Philippovna, dont on parle, finit par se donner à Rogojine.

« Vous l'aimez tel qu'il est, avec ses torts envers vous. S'il s'amendait, vous l'abandonneriez aussitôt et cesseriez de l'aimer. » (*Les Frères Karamazov*).

Nous avons assisté nous-même à une scène qui nous paraît bonne à être racontée. Elle s'est passée dans un pays ayant beaucoup d'accointances slaves. Nous accompagnions un médecin inspecteur d'hygiène dans sa tournée à la campagne. Avec un gendarme à sa suite, le médecin inspirait plus que du respect aux paysans. De la voiture, nous apercevons un bonhomme qui frappait sa femme. Le médecin fait arrêter la voiture, nous descendons et il se met à sermonner le paysan. Le bonhomme se tait, penaud. Mais la femme qui voyait son homme diminué, essuie ses larmes, s'approche de nous et commence à crier sans peur : que c'était son mari, que c'était

bien son droit de la battre, que ce n'était pas notre affaire et que c'était son bon plaisir à elle d'être battue.

Exactement comme chez Molière.

Du même ordre, la recherche du danger :

« Sans moi, il y a beau temps qu'elle se serait jetée à l'eau, je t'en réponds. Si elle ne le fait pas, c'est peut-être qu'elle me trouve encore plus dangereux que l'eau. Elle m'épousera par perversité... » (*L'Idiot*).

L'amour est donc souffrance et n'est pas autre chose dans l'œuvre de Dostoïewsky. Prenons la première venue : Nastasia Philippovna que nous avons citée plus haut. Une femme qui a été déshonorée et depuis n'arrive pas à retrouver son équilibre. Elle fait souffrir tout le monde et souffre elle-même. Ce manque d'équilibre vient aussi de l'intérêt que lui porte l'entourage. Nous voulons dire qu'elle est très belle. Elle aime le prince Muichkine mais n'accepte pas de consommer son amour parce qu'elle prétend être « la dernière des créatures ». Ceci, elle ne le croit pas elle-même. C'est pour mieux aviver la flamme de l'amour qu'elle se refuse au prince pour un motif qu'elle sent irréel et qui, chez le prince, provoque le désespoir de ne pas arriver à la convaincre qu'il ne croit pas à sa « bassesse ». De ces moments aigus de l'amour, on n'en sort pas chez Dostoïewsky. Le désespoir de l'amant qui n'a plus d'arguments à faire croire à son amour, car telle est la conforma-

tion de l'amante à n'être sensible à aucun argument. (« Sa fierté ne me pardonnera jamais mon amour, et nous succomberons tous les deux », dit le prince.) Mais dans le cas de Nastasia Philippovna, il y a aussi autre chose. Sa beauté extraordinaire constitue un côté social. Elle confère à Nastasia une valeur sociale. Nastasia laide, n'aurait à tourmenter ni Totzky, ni Rogojine, ni le prince, ni les autres. La personnalité tient de la figure et de ce que les autres font pour cette figure.

Voici ce qu'écrivit Berdiaeff sur cet amour :

« L'amour chez Dostoïewsky est exclusivement dionysien. Il déchire l'individu. Le héros de Dostoïewsky est voué fatalement à la souffrance. Dostoïewsky dévoile le tragique sans issue de l'amour, l'impossibilité où sont les êtres de le réaliser, de le réaliser dans les voies tracées par l'aménagement habituel de la vie ». Mais le héros de Dostoïewsky n'est pas fatalement voué à la souffrance parce qu'il se trouve dans l'impossibilité de réaliser son amour, car lui-même refuse de le réaliser et recherche la souffrance. Quant à l'attitude de Dostoïewsky à l'égard de cet « aménagement habituel de la vie », nous aurons à y revenir.

Que trouver encore dans l'amour qui avive la douleur ? Mais le maximum, le *renoncement* à l'objet aimé. Nastasia Philippovna ne veut pas se marier avec le prince pour ne pas lui prendre sa liberté. Et dans *Les Frères Karamazov* :

« — Mon cher Piotr Ilitch, saurais-tu t'écarter ?

— Comment cela ?

— Laisser le chemin libre à l'être cher et à celui que tu hais... chérir même celui que tu haïssais... »

Dostoïewsky a trouvé des nouvelles limites au renoncement. Aller jusqu'à chérir son adversaire.

Nous signalons encore l'admirable conte qui se trouve dans la *Maison des morts*, intitulé « Le mari d'Akoulka ».

L'histoire se passe dans le peuple. Un jeune homme se met brusquement à calomnier une jeune fille au moment où on la lui proposait en mariage. Il va jusqu'à prétendre devant le père de la jeune fille qu'ayant trop de fois couché avec elle, il ne tient plus à l'épouser. Akoulka, c'est le nom de la jeune fille, subit sans murmurer, les plus durs traitements de ses parents qui l'adoraient avant. Elle finit par épouser un ivrogne du pays qui accepte de la prendre pour les quelques dizaines de roubles qu'on lui avait donnés. Pendant ce temps, le jeune homme qui avait insulté Akoulka ne désaoûlait plus, s'étant chargé de partir au service militaire à la place d'un fils de bourgeois. La première nuit de noces, le mari d'Akoulka trouve sa femme intacte et alors tombe à ses pieds, lui demande pardon et va ensuite chercher celui qui avait calomnié sa femme. Mais celui-ci lui riposte qu'on l'avait marié en état d'ivresse et qu'on l'avait trompé. Le bonhomme retourne

à la maison et depuis, tous les jours bat sa femme du matin au soir. Les parents d'Akoulka, convaincus maintenant de son innocence, demandent timidement à son mari de lui rendre la liberté ; elle ne méritait ni un pareil mari, ni un pareil traitement, lui-même le comprenait. Mais celui-ci ne voulait pas entendre qu'on se mêlât de ses affaires. (Il aimait sa femme). Arrive le jour du départ au service militaire du jeune homme calomniateur. Il rencontre Akoulka, fait arrêter la télègue dans laquelle on le menait triomphalement, descend et vient se prosterner devant Akoulka :

— Pardonne-moi, je t'aimais trop.

— Moi aussi je t'aime, lui répond-elle.

Le lendemain, le mari d'Akoulka la prend, la mène au bois et lui tranche la gorge.

D'autres limites du renoncement : aller jusqu'à avilir son idole.

Ce renoncement, et les autres formes de l'amour chez Dostoïewsky, conduiraient à la maladie. Mais il s'agit de constitutions qui peuvent supporter un feu pareil ou bien si elles ne peuvent pas, consentent à brûler une vie entière au feu d'un moment. La conscience de leur sacrifice les sauve souvent. Cette conscience qui les mène au plaisir par la souffrance. On déduit la place de la jalousie dans une telle conception de l'amour. L'employer elle-même comme moyen de torture c'est peu. Il faut la dépasser, arriver à l'amour pour le rival. C'était d'ailleurs la na-

ture de Dostoïewsky. Il ne comprenait pas la jalousie. Elle n'allait pas avec la passion. Deux fois dans sa vie, il a « raté » l'occasion d'être jaloux. Mais il harcelait Anna Grigorievna, sa femme, de scènes assez pénibles. Et il était certain de l'affection de celle-ci. Il a dit d'Othello que ce n'était pas un jaloux, mais un déçu. Troussotzky, mari de métier de l'*Eternel mari*, celui qui serait le jaloux type des romans de Dostoïewsky, finit par aimer l'amant de sa femme. Chatov, des *Possédés*, dont la femme absente pendant trois ans revient juste pour accoucher chez son mari, aime le nouveau-né et adore sa femme. Et dans les *Possédés*, Chatov tient exactement la place de Dostoïewsky. C'est lui qui exprime les idées que Dostoïewsky exprimait en dehors de ses romans.

Dans le cadre de cette recherche de souffrance, on peut mettre aussi la polygamie et la polyandrie de ses personnages. Le prince Muichkine se déchire entre les deux femmes qu'il aime. Comme Nastasia Philippovna entre les deux hommes. Mais plus souvent le deuxième amour n'est que l'excitant du premier. Ainsi, Lise Drosdov dans *Les Possédés*, Katherine Ivanovna dans les *Frères Karamazov*. Et même Nastasia Philippovna dans l'*Idiot*, les deux amours servent à s'exciter réciproquement. Avec le prince, elle court chez Rogojine, avec Rogojine, elle revient chez le prince. Et dans *Humiliés et Offensés*, Natacha dit :

« Il me semble que je pourrais lui permettre

d'en aimer une autre, pourvu que je fusse là, à son côté. »

Le vicomte E. M. de Vogüé « défie qu'on cite une seule ligne suggestive pour les sens » dans l'œuvre de Dostoïewsky. Il n'y a, il est vrai, aucune insistance descriptive, mais les femmes de Dostoïewsky, dans leurs manifestations inégales, imprévues, enflammées, sont toutes sensuelles.

Dans ce morcellement du sujet, on ne peut concevoir ce qu'est l'atmosphère de l'amour chez Dostoïewsky. C'est le feu qui amplifie la personnalité. On se dépasse et on se continue dans l'être aimé. Nous nous aiderons des paroles de Catherine Ivanovna se rapportant à Dmitri, qu'elle aime :

« Toute la semaine je me suis tourmentée : comment faire pour qu'il ne rougisse pas devant moi d'avoir gaspillé ces trois mille roubles ? Qu'il ait honte devant tous, et vis-à-vis de lui-même, mais pas devant moi ! »

Quelle est la figure qu'un homme ne puisse prendre devant la femme qui l'aime ? Catherine aime Dmitri plus que Dmitri ne s'aime lui-même, et ce n'est pas peu dire.

LE PEUPLE

Dostoïewsky aime le peuple. Il l'aime au point de fusionner avec lui, le comprend comme s'il l'avait eu en lui avant de l'approcher.

L'action du peuple a la valeur d'une intelligence traduite en actions. Ce sont de gros morceaux d'une valeur estimable pour l'intelligence que le peuple produit simplement. Ce que l'intellect produit par contemplation, pas spéculation, cette joie de l'esprit que nous isolons comme une *essence*, existe chez le peuple dans l'action physique. Elle se dégage de ses faits. Cette femme qui remercie Dieu parce que son enfant lui sourit pour la première fois, ce bonhomme trompé par sa femme et qui règle son histoire par une bonne fessée à la femme, l'autre qui prête son cheval à un inconnu et celui-ci qui le rapporte, sont des faits qui produisent contre l'esprit un choc de son clair, une sonorité qui rappelle le parfum de l'*essence* dont nous parlions plus haut. Le peuple est une veine robuste qui détruit la muraille contre laquelle bute l'esprit angoissé par ses spéculations. Ces faits, de valeur inexprimable, sont plus évidents chez les peuples éloignés du progrès, les moins enti-

chés de civilisation, là où l'esprit ne s'est pas encore automatisé. C'est pourquoi Dostoïewsky croyait en le seul peuple russe, dont la vie répand cette essence à odeur fermée de mystique. En réalité, tous les peuples sont bons et les grandes crises spirituelles se terminent avec « Die Flucht ins Volk » comme l'écrit Hermann Bahr. Et Dostoïewsky lui-même écrit à Strakhov : « Cette loi de revenir à tout ce qui est national peut être tracée non seulement chez les poètes et les littérateurs, mais dans tous les autres domaines de l'activité. Aussi l'on peut tirer même une autre loi : si l'homme a réellement du talent, d'une couche sociale dégénérée, il cherchera à revenir au peuple. »

Nous essayerons de trouver quelques points dans le caractère du peuple que Dostoïewsky touche d'une manière intime, autant dire que ces points font partie de son propre caractère.

Le peuple est bon. Il aime les faibles et les enfants. Nous saisissons cette occasion pour raconter une histoire qui nous est arrivée, et nous imaginer que nous payons ainsi une dette qui nous tient à cœur.

Tout enfant, avec un camarade de ma taille, nous guettions les chars transformés l'hiver en traîneaux, des paysans venus en ville. On s'accrochait, montés en arrière sur les patins qui nous portaient jusqu'à ce que le paysan, occupé à mener ses bœufs, nous aperçût et nous fît fuir comme des mouches importunes. Une fois, pourtant, au lieu de nous

chasser, l'un d'eux nous invita d'une voix douce à monter dans le traîneau. A peine installés, nous y découvrons un sac de maïs dont nous étions friands. Nous commencions déjà à choisir en cachette les plus beaux grains, quand une dame qui passait dans la rue hèle le paysan et attire son attention sur notre larcin. Il se retourne et nous trouve vraiment la main dans le sac.

« Laissez-les faire, Madame », dit-il à la noble dame, « comment peut-on chagriner des enfants ? »

Dostoïewsky connaissait beaucoup de ces histoires. Il a été plus saisi que nous du bon regard du paysan Maréi, dont il raconte l'histoire.

Une attitude du peuple slave, qui résulte de l'exaltation de ce fond de bonté, est le souci qu'il porte au monde entier. Il est préoccupé du bonheur universel comme si c'était son affaire la plus pressante.

« Au vagabond russe », dit Dostoïewsky dans son discours sur Pouchkine, « il ne faut rien moins que le bonheur universel pour assurer sa tranquillité ».

Marméladov l'ivrogne, qui s'était chargé de l'éducation de sa fille :

« J'ai essayé, dit-il, de lui enseigner la géographie et l'histoire universelle. »

Voici aussi la tirade du bon fonctionnaire, le lieutenant-Poudre, Ilia Péetrovitch :

« Vous pouvez parler en toute franchise, ne vous gênez pas, soyez avec moi comme si vous étiez seul avec vous-même. Le service est une chose, autre chose est... Vous pensiez que j'allais dire l'amitié, non, vous n'avez pas deviné ! Pas l'amitié, mais le sentiment de l'homme et du citoyen, le sentiment de l'humanité et de l'amour envers le Tout-Puissant. J'ai beau être un personnage officiel, un fonctionnaire, je n'en suis pas moins tenu de sentir toujours en moi le citoyen, l'homme, et d'en rendre compte... »

Mais nous allons copier tout un passage où Dostoïewsky parle de ce souci qui devient maladif :

« Voici un de ces malheureux qui est un homme honnête et même bon, qui est la providence de sa famille, qui entretient et fait vivre avec son travail non seulement les siens, mais encore des étrangers. (Rappelons-nous la propre vie de Dostoïewsky). Que lui advient-il ? Il n'a pas de tranquillité pendant toute sa vie ! La conscience d'avoir si bien rempli ses devoirs d'homme n'arrive pas à le rasséréner ; au contraire, cette pensée l'irrite : « Voilà, dit-il, à quoi j'ai gâché mon existence ; voilà ce qui ma lié bras et jambes ; voilà ce qui m'a empêché d'inventer la poudre ! Sans ces obligations, j'aurais peut-être découvert la poudre ou l'Amérique ; je ne sais pas au juste quoi, mais j'aurais sûrement découvert quelque chose ! » Le plus caractéristique chez ces gens-là, c'est qu'ils passent en effet leur vie sans

parvenir à savoir exactement ce qu'ils doivent découvrir : la poudre ou l'Amérique ? Mais la souffrance où les plonge l'attente angoissée de cette découverte eût suffi à la destinée d'un Colomb ou d'un Galilée. » (*L'Idiot*).

Il nous semble que maintenant nous pouvons découvrir notre pensée. Ce que nous venons d'écrire et ce qui va suivre la justifient à nos yeux.

Il y a dans le peuple russe un besoin de souffrance. Sa bonté, son souci d'universel et plusieurs autres de ses traits ne sont que des manifestations imprécises de ce besoin.

« Un peuple chez lequel le mysticisme et le nihilisme cohabitent, pourra-t-il jamais être heureux dans son histoire ? » se demande M. Berdiaeff. « Le nihilisme et l'apocalypitisme détruisent la culture et l'histoire, le Russe supprime toutes les valeurs. »

Mais le Russe refuse le bonheur comme un mal-entendu. Il ne veut pas du bien-être qu'on appelle bonheur, parce que ce bonheur est statique et que son âme cherche le mouvement. La souffrance qui tord l'âme lui est bonne. On a beaucoup parlé de ce peuple. Tout ce qu'on en dit est probablement exact, mais ce n'est pas vrai, parce que ce n'est pas tout. Le russe indispose celui qui ne l'est pas, et il intimide en même temps. Et c'est par ce *besoin de départ* qui paraît un renoncement. Ce n'est pas une trépidation. Nous imaginons l'endroit, le palais de cristal, où

tous ont trouvé le bonheur. Et nous voyons quelqu'un, une figure imprécise, effacée, éthérée, sûrement Dostoïewsky, quitter le palais pour se perdre dans le lointain. Il a dit, lui-même, qu'il aimait encore rester et tirer la langue à ce palais, qu'il aurait peut-être envie de le démolir, mais ce ne serait, assurément, qu'un moment, là ne s'arrêterait pas son envie. Ce départ est inutile, nuisible à l'organisme humain, mais « l'auto-destruction et l'auto-consommation sont en Russie des traits nationaux » (Berdiaeff).

L'aversion du précis (ce que L. Chestov appelle mieux *la lutte contre les évidences*) est un autre trait qui mène à la douleur.

« Le Russe renonce d'un cœur léger à la science et à l'art, à l'Etat et à la maison, il se révolte contre les liens qu'on lui a transmis et aspire au royaume de l'inconnaissable, dans les invisibles lointains. » (Berdiaeff).

La religion le met plus directement sur la voie de la souffrance :

« J'ai connu de mon temps un prisonnier parfaitement paisible qui resta enfermé toute une année ; toutes les nuits il lisait la Bible, juché sur le poêle ; il l'avait si bien lue qu'un jour, sans aucun motif, il descella une brique et la lança contre le directeur de la prison, dont il n'avait nullement à se plaindre. Mais comment l'avait-il lancée ? Il s'était arrangé pour que la brique tombât au moins à un mètre du but de façon qu'elle ne put blesser cet

homme ! Vous voyez d'ici quel peut être le résultat pour un prisonnier qui s'est livré à des voies de fait envers un supérieur : mais basta, il avait accepté de souffrir ! » (*Crime et Châtiment*).

Mais nous allons encore citer, Dostoïewsky écrit mieux que nous.

« Il y a dans le peuple une douleur silencieuse et patiente ; elle rentre en elle-même et se tait. Mais il y en a une autre qui éclate : elle se manifeste par les larmes et se répand en lamentations, surtout chez les femmes. Elle n'est pas plus légère que la douleur silencieuse. Les lamentations n'apaisent qu'en rongant et en déchirant le cœur. Une pareille douleur ne veut pas de consolations, elle se repait de l'idée d'être inextinguible. Les lamentations ne sont que le besoin d'irriter davantage la plaie. »

Le besoin de souffrance prend des formes conscientes et inconscientes.

Une autre forme est la *capacité de compassion* de ce peuple que signale Gide avec Mme Hoffmann. Compassion qui s'étend au criminel qu'on appelle en russe « malheureux ». Dans ce chapitre, nous allons encore signaler un élément de souffrance, mais qui ne sera pas le dernier moyen à la recherche de cette satisfaction. Il s'agit du *besoin d'humilité*. L'œuvre de Dostoïewsky est bourrée de ce besoin. Tous ses personnages s'accusent, s'humilient, se confessent. Et pour donner à cet acte sa saveur la plus aiguë, il

est pratiqué dans les conditions les plus douloureuses pour l'âme. On ne se confesse pas devant le prêtre, mais devant la foule, ou mieux, devant ses ennemis. Le degré de souffrance que Dostoïewsky arrive à tirer de cet état d'infériorité recherchée, ne se laisse pas expliquer dans un ouvrage.

C'est un des éléments qui chauffent au rouge l'atmosphère de ses romans. Il est allé, Dostoïewsky, jusqu'à conférer une force à l'humilité, mais on sent que cette force réside dans la satisfaction par la souffrance. Il y a là une belle victoire qui mesure l'étendue de la souffrance, car il s'agit de vaincre un des instincts les plus puissants : l'orgueil. Dostoïewsky a retrouvé Pouchkine quand celui-ci s'est écrié : « Humilie-toi, homme arrogant, il faut d'abord vaincre ton orgueil ; humilie-toi et devant tous, courbe-toi vers le sol natal. »

Toute cette souffrance finit par donner au peuple son air sérieux qui a sa beauté. La gravité du paysan qui laboure éternellement, de l'ouvrier qui tombera face à la machine, de la servante faite pour les malheurs, n'a pas impressionné que Dostoïewsky. Beaucoup de littérature vient de là et l'attitude railleuse, la réaction contre tout ce qui est « romantique », déclamatoire, correspond exactement à la sobriété dans l'expression, la gêne devant l'attendrissement qui sont chez le peuple. L'attendrissement produit une détente, mais le peuple veut continuer sa douleur.

Ces attributs restent intacts à l'abri de la science, de la civilisation. La culture brise la pureté naturelle par l'alimentation qu'elle fournit à l'orgueil, par les possibilités de manifestation qu'elle lui offre. Dostoïewsky était conscient de ce mal et, sourdement, il méprisait la culture.

« Ce qui est maudit, c'est l'ensemble ; c'est, dans ses tendances, tout l'esprit scientifique et pratique de nos derniers siècles. » (*L'Idiot*).

Et à l'occasion d'une bagarre entre les étudiants et les bouchers, Dostoïewsky a répondu aux étudiants une lettre qui fait l'éloge du peuple. Non pas qu'il fût contre les étudiants, mais il invitait ceux-ci à être comme lui, avec le peuple.

La foi en la valeur du peuple était forte dans l'esprit de Dostoïewsky. Ce n'était pas seulement une conviction, c'était aussi un sentiment. Il a été profondément gagné par la richesse de cette simplicité. « Quoi de plus compliqué qu'un homme simple ? »

Et ému par cette force à laquelle il ne trouvait rien d'égal, il fondait tout espoir sur le peuple. Il n'y a pas de vilenie, il n'y a pas de défaite que cette masse si pleine de sens ne puisse racheter.

« C'est du peuple que viendra le salut, de sa foi, de son humilité ». (*Les Frères Karamazov*).

LE BIEN ET LE MAL

« Il se peut — qui sait ? — que cette vérité si affreuse à première vue, contienne quelque chose de bien supérieur aux charmes du plus magnifique mensonge. »

Léon Chestov :

La philosophie de la tragédie

Dostoïewsky jugé au tribunal des hommes est un pécheur. La société le condamne, il était son ennemi. Mais l'individu se reconnaît en lui, car Dostoïewsky luttait pour l'homme contre la société. Ce qu'il y a de plus profond, Dostoïewsky l'avait trouvé en lui-même, mais trop concentré, car Dostoïewsky était essentiellement homme.

L'homme aime-t-il le bien ? Ou la question posée autrement : peut-on aimer son prochain ? Dostoïewsky répond non. Avant l'établissement de la société, on savait parfaitement qu'on n'aimait pas son prochain qui était toujours un rival quand il était du même sexe. La religion, la société, ont changé les choses en apparence. L'homme est devenu bon, obéissant, soumis. C'est en renonçant à lui-même qu'il est devenu sociable. Et par peur. L'homme intègre n'a pas peur et se révolte. Mais alors nous

arrivons au criminel qui serait l'homme véritable... Laissons là cette discussion et commençons par un autre bout.

La nature et la société contiennent beaucoup de contradictions et nous allons y revenir avec des citations. Mais, bien ou mal, la société a atteint son but puisqu'elle existe. Comment a-t-elle réussi ? Qu'y a-t-il dans l'homme qui l'a obligé d'aimer son prochain, son rival, et devenir sociable ? *La recherche de la souffrance*. Tout développement, tout progrès ne fait que multiplier et raffiner la souffrance. La conscience est un élément de douleur et son éveil vivifie la douleur. Dostoïewsky dira : l'homme normal est bête, mais j'envie cet homme. Il ne le dira qu'une seconde, car l'instant d'après il préférera la douleur de la conscience. L'homme se trompe et cherche le bonheur loin de la souffrance. Mais son instinct le conduit mieux. Cet instinct n'est pas encore arrivé à sa conscience et c'est sur cette ignorance qu'a été basée la soumission et l'organisation de l'homme. C'est ainsi que nous comprenons la *Légende du Grand Inquisiteur*. L'homme libre, accompli, est celui qui prend conscience de cette souffrance et l'accepte librement. C'est ainsi qu'a enseigné Christ.

Où est la Morale dans cette manière de comprendre ? La différence entre le bien et le mal ? Mais elle se trouve dans l'organisation de l'homme, dans la religion, dans le Grand Inquisiteur, dans l'ignorance de l'homme.

Vers la conscience de la souffrance, il y a chez l'homme une étape : le désir du mal. Le mal, nous l'avons dit, existe dans l'homme, dans sa constitution, c'est un élément de sa composition. L'enfant est méchant avant même d'avoir la raison. Le *bien*, n'est pas un élément de la constitution humaine, c'est une création d'organisation, un aspect d'évolution. Il a été trouvé pour exacerber le *mal* et provoquer la souffrance — loi de civilisation, nous en avons déjà parlé. Ce désir du mal va chez Dostoïewsky — comme dans un creuset où les réactions chimiques sont produites avec les substances les plus pures — jusqu'à la joie par le mal. Dans le chapitre qui traitera de sa maladie, nous appellerons cela sadisme.

Dans la Confession de Stavroguine des *Possédés*, il y a un passage où le héros par son silence voulu provoque le châtiment d'un enfant.

« Immédiatement, il me vint en tête de ne rien dire, exprès pour qu'on la fouettât », et le même Stavroguine dit :

« Par moments... je me plongeais dans la débauche, mais dans une débauche vile, souterraine, sombre, infâme. Mes misérables passions étaient aiguës, brûlantes, d'une irritabilité malade, perpétuelle. Les accès avaient quelque chose d'hystérique ; ils étaient accompagnés de larmes et de convulsions. Toutes ces impressions étaient provoquées par une nostalgie intense, par une soif énervée de contra-

dictions, de contrastes, et je me lançais dans la débâche. Je faisais cela, seul, dans la nuit, dans le mystère, dans la peur, dans la boue, plein d'une honte qui ne me quittait pas même aux instants les plus abominables, et qui, dans ces moments-là, devenait une malédiction. A cette époque, déjà, je portais un bas-fond dans mon âme. »

Dans les *Frères Karamazov* :

« Parce que quand je roule dans l'abîme, c'est tout droit, la tête la première ; il me plaît même de tomber ainsi, je vois de la beauté dans cette chute. Et du sein de la honte, j'entonne un hymne » et

« Le cœur trouve la beauté jusque dans la honte, dans l'idéal de Sodome, qui est celui de l'immense majorité ».

« Ils prétendent haïr le mal et tous l'aiment en eux-mêmes. »

« Il y a des moments où l'homme aime le crime. »

Dans *La Voix* :

« Mais est-ce que celui qui se connaît peut s'estimer, ne fût-ce qu'un peu ? »

Il y a des contradictions dans ce monde, que l'esprit de Dostoïewsky n'a pu accepter, malgré l'habitude et les raisons sociales. Raskolnikov dit : « En quoi suis-je coupable devant eux ?... Eux-mêmes égorgent des millions d'hommes et ils s'en font honneur et mérite » et encore : « Quoi ! Je n'y ai pas mis

les formes, ces belles formes requises par l'esthétique. Ma foi, je n'y comprends décidément plus rien. Lancer des bombes sur la population au cours d'un siège en règle, en quoi est-ce d'une forme plus relevée ? »

Et dans *L'Idiot* :

« Oui, la nature est moqueuse ! Lorsqu'elle a montré aux hommes le seul être qui ait été reconnu pour parfait en ce monde... elle lui a donné pour mission de prononcer des paroles qui ont fait couler tant de sang que, si ce sang avait été versé en une seule fois, il aurait étouffé l'humanité ! »

Ces contradictions qui révèlent l'essence inférieure du *bien* et le *mal* constitutionnel, ont déterminé chez Dostoïewsky une attitude des plus singulières. Elle a été parfaitement identifiée par Léon Chestov, *La lutte contre les évidences*. C'est la guerre au *bien*. Contre les idéals, contre l'attendrissement et l'enthousiasme. Contre le principe du bonheur tranquille et doux. « L'histoire de Lisa », dit Chestov, « dans la *Voix Souterraine* quoique non vécue par lui, il en avait besoin pour avilir et plonger dans la boue cette même idée (du bien) dont il avait été le fidèle serviteur durant des années ».

Mais est-ce le dernier mot de Dostoïewsky ? Cette haine contre le bien est-elle sa dernière attitude qu'il a dû cacher par un aspect tout à fait opposé, en s'érigeant en défenseur du bien ? Nous ne sommes pas de l'avis de Chestov. Dostoïewsky a été tout

aussi sincère dans son acharnement pour le bien que pour le mal. Cette dualité n'a été bonne qu'à provoquer la souffrance, la douleur par le déchirement entre deux idées contraires.

Dostoïewsky écrit dans une lettre à une inconnue (11 avril 1880) :

« Voilà pourquoi vous me devenez proche parce que ce dédoublement est en vous exactement comme en moi, comme cela a été toute ma vie en moi. C'est un grand tourment, en même temps aussi une grande jouissance. C'est : une forte conscience, le besoin de s'analyser et celui d'accomplir son devoir moral envers soi et envers l'humanité. Voilà ce que signifie ce double être. »

Chestov s'aperçoit aussi de cette lutte intérieure :

« Puis, durant toute son existence, il ne cessa de combattre ceux qui avaient théoriquement renié le bien, bien que l'unique théoricien de ce genre dans toute la littérature fut Dostoïewsky lui-même. Si le but de Dostoïewsky avait réellement consisté à lutter contre le mal, il aurait dû se sentir très à son aise, puisque tous ses camarades de plume poursuivaient un but identique. Mais Dostoïewsky a son idée à lui, une idée très originale. Dans sa lutte contre le mal, il invoque en faveur de celui-ci des arguments tels que le mal n'aurait jamais osé s'en prévaloir. C'est la conscience morale elle-même qui prend la cause du mal sous sa protection ! »

Et un peu avant, clairement :

Contre qui combat-il ? Réponse : contre soi, contre soi-même seulement. »

A quoi bon être son propre ennemi si ce n'est pas pour en souffrir ?

En faveur de cette assertion il y a aussi cette attitude qu'ont remarquée Chestov et Berdiaeff. Dostoïewsky calomnie ses héros. Ils tourmentent leur conscience pour des crimes qu'ils n'ont pas commis. Raskolnikov, Ivan et Dmitri Karamazov ne sont pas des criminels. Pourtant ils acceptent de souffrir de leur propre conscience et du jugement de la Société. A ce propos, rappelons que Dostoïewsky lui-même vivait avec l'angoisse d'un crime qu'il n'avait jamais commis. Nous approchons encore plus Dostoïewsky en disant que souffrir pour rien est encore plus douloureux que de souffrir pour quelque chose.

Au congrès d'anthropologie criminelle, à Amsterdam en 1901, le docteur Wlad. Tschisch a montré la profondeur avec laquelle Dostoïewsky étudie les types de criminels, mais il a forcé l'opinion de l'écrivain en le montrant hostile au criminel.

« Dostoïewsky », dit Chestov, « fut le seul dans l'univers entier à envier la grandeur morale du criminel ».

Les années que Dostoïewsky passa au bagne l'ont mis en contact avec les malfaiteurs et il ne fut pas insensible aux beaux traits de ceux-là. Cette beauté ne résulte pas d'une conception particulière, c'est à

la faveur de l'esthétique universelle que le criminel apparaît beau. Nous avons parlé de l'amour que Dostoïewsky avait pour le peuple. Les criminels représentaient pour Dostoïewsky le peuple à l'état concentré. « Car ce sont peut-être les hommes les plus richement doués, les plus forts de tout notre peuple », écrit-il.

Comme l'aristocrate vrai, le criminel n'aime pas le travail. On a beaucoup de considération pour celui qui fait travailler les autres sans travailler lui-même. L'homme fort est trop fier pour accepter un travail imposé.

Le criminel méprise le naïf, l'incapable, celui qui n'a pas de succès. C'est le mépris envers le prétentieux.

Le criminel n'aime pas les chefs-bonhommes, trop familiers ; il préfère un chef distingué, sévère, imposant, décoré et protégé par ses supérieurs. Mais évidemment, celui qui fera le plus souffrir.

Le criminel ne doit s'étonner de rien. Mais c'est le propre de l'intelligence dynamique. L'étonnement est paralysie.

Sur la voie de la conscience de la souffrance, le criminel est un type avancé. Svidrigaïlov, de *Crime et Châtiment*, être vil, méchant, dernière expression de la bassesse, a, aux points culminants de sa vie (quand il peut posséder Dounia, sa suprême passion, et avant de se tuer) des gestes d'une beauté simple et d'autant plus saisissante.

Le criminel apparaît comme un être plus consé-

quent avec la nature humaine que le bon. Le mal est dans l'homme et le bien dans la construction humaine. La bonté sans conscience de la souffrance est dépourvue d'âme et d'intelligence.

C'est ici, nous pensons, que se place la pensée de Gide : « Il n'y a pas d'œuvre d'art sans collaboration du démon ». L'œuvre d'art est la production de ce qu'il y a de plus profond dans l'homme, et dans les profondeurs humaines se tient le diable. Et nous allons encore citer Gide :

« La volonté de ses héros, tout ce qu'ils ont en eux d'intelligence et de volonté, semble les précipiter vers l'enfer ; et si je cherche quel rôle joue l'intelligence dans les romans de Dostoïewsky, je m'aperçois que c'est toujours un rôle démoniaque ».

Quand la société a construit la conception du bien elle a essayé de mettre le mal sur le même plan, au point opposé, bien entendu. Dostoïewsky s'est rendu compte de cette tricherie. Et il quitte entièrement ce plan, se mettant « par delà le bien et le mal ». Il emploie les termes « ordinaires » qui veut dire banal, plat et « extraordinaire » qui veut dire grand. Voici ce que dit Raskolnikov :

« Les hommes, conformément aux lois de la nature, se divisent, *en général*, en deux catégories : l'une inférieure, celle des hommes ordinaires qui n'existent qu'en tant que matériaux servant uniquement à la procréation d'êtres semblables à eux ; l'au-

tre catégorie, celle des gens qui ont reçu le don ou le talent de prononcer dans leur milieu *une parole nouvelle*...

« Mais, s'il faut à l'un d'eux, pour mener à bien une idée, qu'il passe même par-dessus un cadavre, par-dessus un fleuve de sang, il peut selon moi se résoudre en toute conscience à passer par dessus ce sang, eu égard à l'idée et au contenu de celle-ci, notez-le bien. »

Ici, nous nous rappelons ce que Dostoïewsky dit dans un autre livre : Feriez-vous le bonheur de l'humanité aux prix des larmes d'un seul enfant ? Et voici ce que répond Raskolnikov à la question de savoir si les hommes extraordinaires doivent souffrir du sang versé :

« La douleur est obligatoire pour une conscience large et pour un cœur profond. Les hommes vraiment grands doivent, semble-t-il, éprouver sur terre une grande tristesse... »

Et Stavroguine, dans sa confession, déclare sa conviction :

« Qu'il n'y avait ni bien ni mal ; que je pouvais être affranchi de tout préjugé... »

Souvent, chez Dostoïewsky, on a l'impression que malgré toutes les apparences, malgré les agissements des personnages, le sens suivi n'était pas du tout celui qu'on peut en tirer, ou du moins, que

la logique coutumière en fait résulter. Comme si un sens caché, une ligne d'autre part, *d'ailleurs*, était suivie et brusquement interrompue ou omise par des convenances d'ici-bas. Dans chacun de ses romans, il y a au moins une fois ce cri qui n'exprime pas une explication mais justement une impossibilité d'explication :

« Ce n'est pas cela ! Ce n'est pas du tout cela ! »

Et nous rapprochons de cette exclamation ce qu'écrit Dostoïewsky :

« Une chose me frappe toutefois, c'est que rien ne m'a plus répugné ces derniers temps que de demander la mesure de mes actions et de mes pensées à une échelle morale quelle qu'elle soit. Ma direction vient d'ailleurs. »

LA JOIE DE LA SOUFFRANCE

La mesure de ses actions, sa direction, vient d'ailleurs. Dostoïewsky refuse les valeurs sociales basées sur des tricheries utiles et trouve en lui-même une directive naturelle, organique. La souffrance contient de la volupté. Après avoir montré dans les chapitres antérieurs, la recherche de la souffrance comme le chemin suivi par Dostoïewsky dans toutes ses manifestations, il nous est resté à toucher la dernière marche de ce chemin : le plaisir dans la souffrance. Dans son principe fondamental, le génie n'est pas différent du reste, son organisme le tient près de nous par ses aspirations, il cherche le plaisir. Quand Freud aura prouvé que tout plaisir, n'importe quelle satisfaction, est du même ordre que le plaisir sexuel — c'est-à-dire que les satisfactions gustatives, auditives, imaginatives, ne sont que des branches souches d'un axe principal, le plaisir sexuel, qui lui, est le plaisir le plus concentré — on pourra reconnaître dans la sexualité l'unique principe de l'homme. Le génie, dans la recherche du plaisir, trouve des moyens inaccessibles, incompréhensibles pour nous et ce n'est que le résultat de cette joie qu'il nous communique dans l'œuvre d'art. C'est en ces deux

points que consiste la différence entre le génie et le commun.

Où Dostoïewsky trouve-t-il le plaisir ? Voici ce qu'on lit dans *La Voix* : « Pourquoi êtes-vous donc si inébranlablement, si solennellement convaincus que seul est nécessaire le normal, le positif, le bien-être en un mot ? La raison ne se trompe-t-elle pas dans ses estimations ? Il se peut que l'homme n'aime pas que le bien-être. Ne se peut-il pas qu'il aime tout autant la souffrance ? »

Mais si cette nouvelle source de plaisir est rattachée à une conformation organique particulière, le point de départ du génie est organique. Dostoïewsky atteint à la volupté par la souffrance, prend conscience de cette découverte, et c'est en ceci qu'il nous quitte et devient génie. La faculté de souffrir est humaine. Le plaisir dans la souffrance existe aussi dans l'homme. Le degré de conscience de ce plaisir établit l'échelle des valeurs de l'intelligence. On peut rapprocher de cette idée, ces pensées de Dostoïewsky : « Pour arriver à dominer les autres, il faut avant tout se dominer soi-même. Il doit s'éprouver par les privations, par la faim, par les tortures physiques, blessures, brûlures (afin de n'avoir peur de rien) ».

(Dans le plan de la *Vie d'un pêcheur*)

Et encore :

« Une douleur réelle, vraiment sincère, rend quelquefois sérieux et stoïque même un homme doué

d'une phénoménale légèreté, ne fut-ce que pour quelque temps ; bien plus, sous le coup d'une douleur sincère, de parfaits imbéciles ont parfois recouvré l'intelligence, toujours, il va sans dire, pour quelque temps. »

L'admirable passage de Nietzsche, cité par Merejkowsky :

« La grande souffrance seule est le suprême libérateur de l'esprit. Seule, cette souffrance, lente et prolongée, qui nous consume, pour ainsi dire, sur un feu de bois vert flambant difficilement, nous oblige, nous autres philosophes, à descendre dans les dernières profondeurs de notre âme et à rejeter loin de nous tout ce qui est confiant, débonnaire, indulgent, tendre, médiocre, c'est-à-dire, ces sentiments en qui nous avons peut-être cru jusqu'alors que résidait notre humanité. »

Toute recherche de voies nouvelles est *révolte*. La révolte est douleur et le génie est révolte. D'où le génie fait mal à celui qui le possède. « Le talent est *privilegium odiosum* », dit Chestov et il est intéressant de suivre chez ce philosophe la lutte que le génie supporte contre le génie, les efforts qu'il dépense chez Tolstoï à se mettre au niveau de la médiocrité. Tolstoï souffre du caractère qui l'arrache à son milieu et essaye par tous les moyens de se cramponner. Ce sont ces efforts qui ennoblissent la figure patriarcale de Tolstoï. Dostoïewsky livre aussi la mê-

me bataille, mais son génie le vainc, il crie sans ménagements : il y a une volupté dans le désespoir !

Chestov voit bien la lutte que Dostoïewsky mène contre les évidences, contre les deux et deux font quatre, et continue la dialectique de Plotin et Dostoïewsky. Mais si cette dialectique devient un système de philosophie, elle ne va plus à Dostoïewsky. Dostoïewsky a voulu la liberté, le libre arbitre, mais un libre arbitre, non pas qu'on demande et qu'on obtient, pas du tout une chose qui est à conquérir. La liberté illimitée que veut Dostoïewsky est une attitude non un système précis. C'est l'attitude de la révolte. Tout ce qui apparaît à Chestov comme un système (c'est peut-être le système de Chestov qui apparaît par Dostoïewsky) n'est qu'une recherche de souffrance.

Tous ceux qui ont écrit sur Dostoïewsky ont été saisis par cette puissance de la douleur.

« Dostoïewsky se flagelle lui-même dans la Confession de Stavroguine », dit Merejkowsky.

« L'amour de la souffrance est la pensée la plus profonde de son moi », dit St. Zweig.

« Personne ne doit plus à ses souffrances, » dit A. Suarès.

« Dostoïewsky a été tourmenté par la nécessité du mal », dit Gide.

Elle était dans sa nature, cette soif de douleur. Il écrit à propos de sa première femme : « Plus nous étions malheureux (cela veut dire : plus nous nous

faisions souffrir l'un l'autre), plus nous nous attachions. »

Jusqu'où est allée la recherche de la souffrance, nous le voyons dans cette seule phrase de Stavroguine :

« Je veux me pardonner moi-même, c'est pourquoi je cherche la souffrance immense, inconnue. »

Mais puisque dans la souffrance il y a le plaisir, quand se pardonnera-t-on ?

Toutes les ressources de douleur ont été génialement employées :

« ...les souffrances, les blessures et les tourments physiques font diversion aux douleurs morales... » (*L'Idiot*).

« On prétend que l'humilité est une force terrible » (Le même).

« Il arrive que certains des personnages de Dostoïewsky, natures profondément viciées par l'humiliation, trouvent une sorte de plaisir, de satisfaction, dans la déchéance qu'elle entraîne, si abominable qu'elle soit », écrit Gide.

« La compassion est la principale et peut-être l'unique loi qui régisse l'existence humaine » (*L'Idiot*).

Et jusqu'où est allé le plaisir dans la souffrance, on le voit dans ces passages :

« Savez-vous pourquoi vous vous êtes marié

d'une manière si lâche et si honteuse ? précisément parce que la lâcheté et la honte allaient ici jusqu'au génie. Vous vous êtes marié par passion du martyr, par amour passionné du remords, par volupté morale. » (*Les Possédés*).

« Il y a des gens qui puisent une jouissance extrême dans leur irascibilité, surtout lorsqu'elle atteint (ce qui arrive toujours très vite) son diapason le plus élevé ; à ce moment-là, on dirait même qu'ils trouvent plus de satisfaction à être offensés qu'à ne pas l'être. » (*L'Idiot*).

« Sachez qu'il existe une limite à la mortification qu'inspire à l'homme la conscience de son propre néant et de son impuissance, limite au delà de laquelle cette conscience le plonge dans une jouissance extraordinaire. » (*Le même*).

Mais c'est précisément ce mélange abominable et glacé de désespoir et d'espérance, c'est précisément cet ensevelissement volontaire et cette existence d'emmuré vivant, cette absence, nettement perçue, mais toujours douteuse de toute solution, c'est ce nœud de désirs insatisfaits et rentrés, de décisions fiévreuses prises pour l'éternité mais immédiatement suivies de remords — voilà précisément ce qui distille cette volupté étrange dont je parlais tantôt. Elle est si subtile, parfois, elle échappe à tel point à la conscience, que les gens quelque peu médiocres ou ceux même qui ont tout simplement les nerfs solides — n'y comprennent goutte ». (*La Voix*).

« C'est le désespoir qui recèle les voluptés les plus ardentes, surtout lorsque la situation apparaît réellement sans issue. » (Le même).

Encore cette dernière idée sur la souffrance : la souffrance est une condition vitale, principe profond de la vie.

A propos de peuple, nous avons écrit son désir de douleur. Nous ajoutons cette parole de Marméladov de *Crime et Châtiment* :

« C'est parce que je découvre dans la boisson une grande capacité de souffrance et de pitié que je bois... Je bois pour souffrir doublement ! »

« L'homme aime la vie parce qu'il aime la souffrance et la terreur. » (*Les Possédés*).

« Cela seul est solide sous quoi coule le sang. Seuls les lâches oublient que c'est solide, non chez ceux qui versent le sang, mais chez ceux dont on verse le sang. Voilà la loi du sang sur la terre ! » (Notes du carnet).

« Qu'est-ce qui est préférable : un bonheur vulgaire ou des souffrances élevées ? » (*La Voix*).

La souffrance, même au prix de la vie :

« Cette image ne se présente pas d'elle-même, c'est moi qui la provoque, et je ne puis ne pas la provoquer, bien qu'il me soit impossible de vivre avec elle. » (*Les Possédés*).

André Gide reproche au vicomte de Vogüé de ne pas avoir compris cette joie sous la douleur de

Dostoïewsky. Et par mépris pour toute formule, il lui reproche aussi d'avoir enfermé Dostoïewsky sous une étiquette : la religion de la souffrance. Mais il se trouve que par une intuition simple, parce que pas complète, le vicomte a touché avec sûreté à ce qu'il y a de plus essentiel en Dostoïewsky.

LE CARACTÈRE

Il n'y a aucune formule pour contenir le caractère de Dostoïewsky. La distance que parcourt sa nature franchit la limite du logique et échappe à la classification. Cet homme a été bon, méchant, sincère, menteur, héroïque, immonde. Pour trouver une ligne directrice à travers cette vie, nous nous accrochons à ce qui paraît être le plus évident.

Dostoïewsky a été doué d'une soif de vie, d'une vitalité qui étonne et seule cette puissance pouvait contenir toutes les contradictions. Ce n'était nullement un instable, chacun de ses traits était accentué jusqu'à la passion. L'acharnement, le feu dont il fait flamber chacun de ses désirs est son trait essentiel. Quelle attitude peut-on avoir devant une pareille nature ? L'aimer ou la haïr. C'est ce qu'entendait aussi Dostoïewsky. Son bon ami, Strakhov, n'a pas pu s'empêcher de passer par les deux alternatives. Mais qui l'aimait, c'était pour avoir compris toutes les ressources de cette nature et alors ce n'était pas un petit amour. Dostoïewsky aimait la vie et aimait l'homme. Mais puisque pour lui, aimer ne veut pas dire faire seulement le bien, il a été

aussi méchant. Son intuition lui indiquait que l'homme recherche la douleur, et telle fut la force de sa nature que la plupart l'ont aimé. Et pourvu que le sentiment qu'il déclanchât fut passionné, aimer ou haïr, c'est la même chose : c'est à dire aimer.

Dans sa biographie, nous avons indiqué la richesse de cette nature, dès son enfance. Timide et sensible, au même degré que l'autre génie malade, Proust, quand il rentrait du théâtre, il se mettait à imiter les acrobaties d'un danseur. Rêveur, l'âme pleine de poésie, quand on jouait aux cartes dans la famille, il trichait. Plus tard, à l'école militaire, c'était un sauvage aux sorties brusques, surprenantes, personne ne l'approchait. Il défendait les faibles contre les forts et quand on voulait le remercier, il s'en allait bourru. C'était l'âge où on goûte l'infini quand on a quelque chose dans l'âme.

« Mais voir la vulgaire écorce sous laquelle languit l'univers, savoir qu'il suffirait d'un seul élan de volonté pour la briser et se confondre avec l'éternité, le savoir... et rester pareil à la plus infime des créatures... C'est horrible ! » écrit-il à son frère et en P. S. « J'ai un projet : devenir fou ».

Qu'a été sa vie à la sortie de l'école ? Désordre. Trop occupé par ses impressions pour pouvoir s'organiser. Chez le docteur Riesenkampf, avec lequel il habitait justement pour imiter un peu l'ordre allemand, il dispensait l'argent commun aux pauvres qui venaient consulter son ami. Le docteur était payé de son propre argent.

Il avait un valet qui profitait de ses bontés. Il s'est laissé voler par ce valet et continuait à le garder. Prodigue vrai, le lendemain d'un jour où il avait eu beaucoup d'argent, il ne lui restait que des centimes. Que n'aurait-il pas fait pour éviter le moindre mal à quelqu'un. Il écrivait à son frère : « A ta place j'aurais tout oublié depuis longtemps, pour excuser au plus tôt mon ami, au lieu de le forcer à demander grâce ! »

Envers les femmes, Dostoïewsky, se comporte comme un grand sensible, grand sensuel. Sa fille écrira plus tard de lui : « A vingt ans, mon père fut un écolier timide ». Sa timidité était riche en sensations, comment oser effleurer même d'un regard la beauté. Si on l'osait, cela devait être trop fort pour l'organisme, on en mourrait peut-être. Et voilà qu'il tombe évanoui quand on le présente à une belle femme. C'est la sensualité du sensible, que rien ne satisfait. Nous citons Suarès :

« Il est avide de plaisir mais le plaisir l'écorche vif ; la volupté le détraque, la jouissance l'at-
terre. S'il se prive, il souffre ; et il souffre encore plus quand il sort de privation ».

Et lui-même écrit à son frère :

« Les Mina, les Clara, les Marianne, sont bien embellies, mais coûtent un argent fou. Récemment, Tourguenev et Belinsky m'ont bien grondé pour ma vie désordonnée ».

Comme il devait les étonner, ces femmes, et par sa prodigalité et par son instabilité.

« Ma santé est très mauvaise », écrit-il à son frère, « j'ai mal aux nerfs, j'ai peur d'une fièvre cérébrale ou nerveuse. Je ne puis vivre convenablement, je suis complètement débauché ».

Ainsi fait-il connaissance avec lui-même. La surprise lui fait craindre la maladie mais plus tard il s'acceptera. Et il trouvera plaisir à cet inassouvissement, à cette douleur organique.

Il n'était pas beau. Il ne pouvait plaire qu'à des femmes intelligentes. Ainsi il a eu peu de succès en réalité mais en pensée que ne s'est-il pas offert ?

Trop bon, la débauche de bonté s'appelle méchanceté. Voici ce qu'il écrit :

« Quelquefois, alors que mon cœur nage dans l'affection, on n'obtiendrait pas de moi une bonne parole. Mes nerfs ne m'obéissent pas à ces moments. Je suis vil et ridicule, et je dois souffrir toujours, à cause de cela, des jugements injustes. Je me souviens que je faisais exprès de m'irriter contre Fédia, que j'aimais en même temps plus que toi-même. Je ne puis montrer que j'ai du cœur et de l'affection, que quand les circonstances extérieures mêmes, ou l'occasion, m'arrachent de force à ma bassesse ordinaire. Jusque-là, je reste vil. J'attribue cette inégalité à la maladie ».

Mais au bain, la connaissance du peuple y est probablement pour quelque chose, il s'accepte

« Au bain je songeais et réfléchissais beaucoup au passé et à l'avenir, et surtout je pensais à vous. Certains souvenirs me faisaient mal et avaient de l'amertume, mais je ne les chassais pas. Leur amertume même me paraissait douce ».

Tout le reste de sa vie est une alternance. Tantôt il s'accepte, tantôt il se refuse. Mais cette lutte avec soi-même est bonne aussi, pour la douleur qu'elle produit. De cette alternance, des extrêmes, viennent les innombrables contradictions de ses idées et de ses attitudes. Nature sans mesure.

« Donnez-moi quelque chose de bon, j'en ferai immédiatement ce qu'il y a de pire, tel est mon caractère » et

« Le pire c'est que ma nature est lâche et trop passionnée. En tout et pour tout je dépasse la dernière limite ; toute ma vie j'ai dépassé la mesure ».

Rapprochons de cela le témoignage de sa femme :

« Après quatorze ans de vie commune avec lui, j'ai acquis la certitude absolue qu'il était le plus pur des hommes ».

Sorti du bain, il s'était marié avec la veuve d'un ami qui ne l'aimait pas. Lui, il l'aimait passionnément, au point de rendre des services à celui qu'elle aimait. Il a soigné l'enfant de sa femme comme le sien propre et l'a eu à sa charge presque toute sa vie. Avec Maria Dmitrievna, la première

femme, il n'a pas vécu en paix. Elle était malade, irritable et vivait séparée de son mari, avant de mourir. Mais Dostoïewsky, portait ses soucis et ne la quitta pas pendant ses derniers mois.

Nouvelle passion pour une jeune fille, fort belle celle-là, Pauline Sousslova.

Quand elle l'aimait il fut peu sensible, mais passionné quand elle ne l'aimait plus. Elle est venue attirée par le génie de l'homme, mais Dostoïewsky lassait vite qui n'avait pas assez de force pour le supporter. Il faut noter ceci : Pauline a gardé à Dostoïewsky, sinon le sentiment d'amour, une affection du genre du dévouement. Elle a fait maints sacrifices pour lui et deux ans après leur aventure, elle accourait encore au rendez-vous qu'il lui fixait. Pareille attitude est rare après l'amour.

A la mort de son frère, par un élan de sa trop bonne nature, il prend à son compte les grosses dettes de celui-ci et se charge aussi de toute sa famille.

Passionné et superstitieux, Dostoïewsky, a eu aussi la manie du jeu de hasard. Pendant une dizaine d'années, en nomade dans les villes d'Europe, il faisait de douloureuses haltes dans les endroits où existait la roulette. Espérait-il gagner une fortune, d'un seul coup du sort ? Peut-être recherchait-il moins ce but qu'il ne jouissait des moyens. Les émotions du jeu étaient un stimulant, un tonifiant de son organisme. A cette époque, les crises d'épilepsie sont moins fréquentes, et il est de bien meilleure humeur. Sa femme n'en est pas dupe, elle l'envoie

elle-même au jeu. Dans l'auto-analyse qu'il fait dans *Le joueur*, il écrit :

« C'est un poète en son genre. Mais lui-même a honte de cette poésie, car il sent profondément sa bassesse bien que le besoin du *risque* l'ennoblisse à ses propres yeux ».

Comment Dostoïewsky, s'est donné à cette passion ? Entièrement, comme à tout ce qui le gagnait. Ce n'est pas un mensonge qui pourrait le retenir le quart d'une seconde.

« Envoie-moi le plus que tu pourras », écrit-il de Saxon-les-Bains, à sa femme. « Pas pour le jeu (je te l'aurais juré, mais t'ayant menti déjà des milliers de fois, je n'ose pas) ».

Et cet autre passage d'une lettre, qui montre mieux ce qu'était la fougue de ce caractère :

« Annette, je suis à tes pieds et les embrasse. Je sais que tu as le droit absolu de penser : « Il jouera de nouveau ». Par quoi puis-je te jurer que je ne jouerai plus. Je t'ai déjà trompée. Mais, mon ange, comprends : je sais que tu en mourras si je joue de nouveau. Je ne suis pas fou. Je sais qu'en ce cas moi-même je suis perdu. Mais je ne jouerai pas et viendrai aussitôt. Crois-moi pour la dernière fois et tu ne t'en repentiras pas. Maintenant je travaillerai pour toi et la petite Luba, sans ménager ma santé, tu verras, tu verras, toute ma vie, et j'arriverai au but : je vous mettrai à l'abri du besoin ».

Ce fut sa dernière promesse, puisqu'après celle-là il n'a plus joué.

Apparemment, d'humeur maussade. Son esprit fuyait le présent, absorbé par une vie imaginaire. Au réveil, on ne pouvait l'approcher pendant une heure, le temps qu'il lui fallait pour dissiper l'atmosphère de ses cauchemars. Brusque jusqu'à la violence, à Ems on le connaissait pour le « russe bilingue » qui faisait des observations à tout le monde. Quelquefois, il faisait semblant de ne pas reconnaître des anciennes connaissances.

Ces traits peuvent étonner, ils correspondent à ce qu'était le plus profond de sa nature : le besoin de souffrance. Cet homme qui connaissait l'homme d'une manière organique, issue de son intuition, et l'aimait avec la force de ses passions, trouve imaginativement et réellement, les attitudes contradictoires les plus aigues pour goûter la douleur.

Il lui est arrivé de construire un système de compréhension qui l'opposait à l'organisation sociale comme ayant étouffé les traits les plus puissants de l'homme. La société ne nous conduit pas au bonheur puisque l'homme n'est plus lui-même.

« Nous en sommes même déshabitués à tel point, que nous ressentons pour la vie réelle, pour la « vie vivante » presque du dégoût, et c'est pourquoi nous n'aimons pas qu'on nous en fasse souvenir ». (*La Voix*) et

« Il faut que l'on soit un bien grand homme

pour savoir résister au bon sens ». (*Les Possédés*).

Oui, Dostoïewsky, était un révolté, mais d'une révolte toute intérieure ; pour lui, pour sa douleur. Il ne préconisait pas des changements. Le véritable homme, le peuple, est assez fort pour trouver seul son chemin. Et le chemin n'est pas un but car l'homme serait perdu s'il trouvait son but. Le chemin est soif, « ferveur » comme dit Gide. Et la ferveur est joie par la douleur :

« L'homme », dit Dostoïewsky, « n'aspire qu'à près une volonté *indépendante*, quel qu'en soit le prix et quels qu'en soient les résultats » quand il prend conscience de lui. Le libre arbitre est le premier mouvement de la conscience. La conscience elle-même est douleur :

« Combien il est plus pénible de tout comprendre, de prendre conscience de toutes les impossibilités, de tous les murs de pierre ; mais de ne s'humilier devant aucune de ces impossibilités, devant aucune de ces murailles si cela te répugne, d'arriver, en suivant les déductions logiques les plus inéluctables, aux conclusions les plus désespérantes concernant ce thème éternel de la part de responsabilité dans cette muraille de pierre, bien qu'il soit clair jusqu'à l'évidence que tu n'y es pour rien, et, en conséquence, de te plonger silencieusement, mais en grinçant voluptueusement des dents, dans ton inertie, tout en songeant que tu ne peux même pas te révolter contre qui que ce soit, car il n'y a personne,

en somme, car il n'y aura jamais personne, parce que ce n'est qu'une farce, qu'une tricherie, parce que c'est un galimatias, on ne sait quoi et on ne sait qui, mais que, malgré toutes ces tricheries, malgré cette ignorance, tu souffres, et d'autant plus que tu comprends moins ». (*La Voix*).

Pensées, philosophie qui résulte d'une conformation organique spéciale. De son mal de foie comme il le dit. Mais Dostoïewsky était content de son mal de foie, non pas qu'il l'eût inventé pour en jouir, mais il jouissait de le posséder. On pourra dire la même chose de son épilepsie. Néanmoins cette considération n'est pas trop particulière. Qui n'a pas mal au foie ? L'homme est un être destiné à vivre avec ses maladies, et sa manière de penser s'en ressent. Mais la société, mettons la nature (ce ne serait pas son unique non-sens) ne tient pas compte de cette conformation.

« Dans la nature, tout est calculé sur l'état normal. Tout est calculé sur un saint, sur un être sans péché » lisons-nous dans les notes du carnet de Dostoïewsky.

Et dans *L'Idiot* :

« Vous n'avez pas de tendresse. Vous ne voyez que la seule vérité ; donc vous êtes injuste ».

La soif de douleur pousse à la révolte. La logique limite la raison et il ne reste à l'homme qu'à chercher la liberté en dehors de la raison :

« Si vous me dites que le chaos, les ténèbres, les

malédiction que tout cela peut-être aussi calculé à l'avance, si bien que la seule possibilité de ce calcul paralysera l'élan de l'homme et que la raison triomphera donc une fois de plus, alors je vous avouerai que l'homme n'aura plus qu'un moyen d'en faire à sa tête, c'est de perdre la raison et de devenir complètement fou ». (*La Voix*).

Après une pareille phrase, on peut dire, comme l'avait dit Barbey d'Aurevilly d'Huysmans, qu'il ne reste plus à Dostoïewsky, que de se tuer ou de devenir croyant. Deux manières de renoncer à soi-même. Et Dostoïewsky est devenu croyant, préférant rester avec Dieu contre la vérité. Mais sa nature trouvait sa voie, elle ne cherchait pas à se fixer, et de but Dieu est devenu moyen.

Dans la recherche de souffrance, aussi la méchanceté :

Répondez-moi à ceci : comment se faisait-il toujours qu'à l'instant même — oui, comme si c'était un fait exprès — précisément à l'instant où j'étais le mieux capable d'apprécier toutes les nuances du beau, du sublime, comme l'on disait chez nous jadis, il m'arrivait non seulement de penser, mais de commettre des actions, si incongrues, que... des actions, pour être bref, que tous accomplissent peut-être bien ; mais que je commettais précisément lorsque je me rendais parfaitement compte qu'il fallait s'en abstenir. Plus était claire ma conscience du bien et de toutes ces choses « belles et sublimes »,

plus profondément je m'enfonçais dans ma boue, plus je me sentais capable de m'y enliser définitivement. Mais ce qui dans tout ceci était particulièrement remarquable, c'est que ce désaccord ne paraissait pas une chose fortuite, dépendante des circonstances, mais semblait aller de soi et se produire tout naturellement. On aurait dit que c'était mon état normal et nullement une maladie ou un vice ; si bien que finalement, je perdis toute envie de lutter ». (*La Voix*).

Et l'illustration dans la colère contre Lisa, humble prostituée, qu'il aimait pareil à Thomas de Quincy :

« Je suis capable de vendre l'univers entier pour un copeck, pourvu qu'on me laisse tranquille. Que le monde entier périsse ou que je ne boive pas de thé ? je dirai : que périsse le monde, pourvu que je boive toujours mon thé !

« Et je ne te pardonnerai pas non plus les larmes que je n'ai pu m'empêcher de verser comme une vieille femme toute confuse. Et ces confessions-ci, je ne te les pardonnerai pas non plus ». (*La Voix*).

Jouir, non pas du libre arbitre, de la ferveur, de l'égoïsme, mais jouir de la souffrance que tout cela donne.

Il nous faut revenir à notre idée première. Ne pas voir dans ce débat un amoindrissement de vitalité, mais comme il est évident, la force.

« Il m'est arrivé de voir Dostoïewsky, dans les

moments les plus terribles de sa vie. Il ne perdait jamais courage et je crois que rien ne pouvait l'abattre » raconte Strakhov.

Et dans un moment des plus difficiles de sa vie, Dostoïewsky écrit :

« De toutes les réserves de force et d'énergie, dans mon âme est resté quelque chose de trouble et de vague, quelque chose voisin du désespoir...

Cependant il me semble toujours que je me prépare à vivre. C'est ridicule, n'est-ce pas ? La vitalité du chat ! »

Dans *Crime et Châtiment*, Dostoïewsky écrit :

« S'il lui eut fallu vivre quelque part sur un sommet, sur un rocher ayant tout juste assez d'espace pour poser ses deux pieds et qu'autour de lui ce fut l'abîme, l'océan, d'éternelles ténèbres, une solitude éternelle battue par un éternel orage, et qu'il lui fallut rester ainsi sur un pied carré d'espace, toute la vie pendant mille années, toute l'éternité, il préférerait encore vivre ainsi que de mourir tout de suite ! Vivre, seulement vivre et rien que vivre ! N'importe comment, mais vivre ! »

Dans *les Frères Karamazov* aussi :

Dans les tourments, crispé par la torture, je suis ! Attaché au pilori, j'existe encore, je vois le soleil, et si je ne le vois pas, je sais qu'il luit » et :

« Si je n'avais plus de foi en la vie, si je doutais d'une femme aimée, de l'ordre universel, persuadé au contraire que tout n'est qu'un chaos infer-

nal et maudit — et fussé-je en proie aux horreurs de la désillusion — même alors je voudrais vivre quand même ».

Une telle force de vie ne va qu'avec une recherche de souffrance.

Pour compléter ces considérations sur le caractère de Dostoïewsky, nous allons donner en entier une lettre de Strakhov. Nous l'avons laissé entendre au début de ce chapitre. Est-ce la vérité que Strakhov écrit ou n'est-ce qu'un mouvement de jalousie pour l'ami qui connaît la plus grande gloire ? Cette lettre a été écrite à Tolstoï après la mort de Dostoïewsky. Même si elle correspond à la réalité, nous l'avons dit, Dostoïewsky, pouvait tout contenir.

« Je vous écrirai, inestimable Léon Nicolaïevitch, une petite lettre, quoique le sujet soit très riche. Mais je ne suis pas très bien portant, et il serait trop long à développer entièrement ce sujet. Vous avez certainement déjà reçu la *Biographie de Dostoïewsky* (pour laquelle je demande votre attention et votre bienveillance). Dites-moi ce que vous en pensez. C'est en effet, à cette occasion que je tiens à me confesser devant vous. Pendant tout le temps que j'écrivais, j'ai eu à lutter contre le dégoût qui montait en moi, et j'ai essayé d'écraser ce mauvais sentiment. Aidez-moi à trouver une issue. Je ne puis considérer Dostoïewsky comme un homme bon ni comme un homme heureux (ce qui, en réalité, se confond). Il était méchant, envieux, vicieux, et il

passa toute sa vie dans des émotions et irritations qui l'eussent rendu pitoyable et même ridicule, s'il n'avait pas été si méchant et si intelligent. Il se considérait lui-même comme Rousseau, le meilleur et le plus heureux des hommes. A l'occasion de la *Biographie*, je me suis rappelé nettement certains traits de caractère. En Suisse, devant moi, il maltraitait tellement son domestique, que ce dernier, offensé, s'écria : « Je suis aussi un homme ! » Je me souviens d'avoir été frappé par cette scène à l'époque, parce que ces paroles de protestation s'adressaient justement au prédicateur de la charité, et que ce sont les conceptions que se fait la Suisse libre des droits de l'homme qui lui ont répondu.

Des scènes semblables se répétaient sans cesse, parce qu'il ne pouvait pas retenir sa méchanceté. J'ai répondu souvent par le silence aux extravagances auxquelles il se laissait aller, comme fait une femme, brusquement et sans droiture, mais il m'est arrivé deux fois de lui dire des choses désobligeantes en face. Naturellement, il offensait plus souvent les gens qu'on ne l'offensait lui-même, et le plus terrible était qu'il en jouissait et que jamais il n'avouait jusqu'au bout toutes ses vilenies. Il était attiré par les actions basses et il s'en vantait. Viscovatoff me raconta un jour qu'il s'était vanté d'avoir... dans un bain, avec une petite fille qu'une gouvernante lui avait amenée. Remarquez qu'à côté de sa volupté bestiale, il n'avait aucun goût, aucun sentiment de la beauté féminine et de son charme. Cela se voit dans

ses romans. Les personnages qui lui ressemblent le plus sont le héros de *Mémoires écrits dans un souterrain*, Svidrigailoff de *Crime et Châtiment* et Stavroguine des *Possédés*. Il y a une scène des *Possédés*, (la dépravation) que Katkoff n'a pas voulu imprimer, et Dostoïewsky l'a lue à beaucoup de personnes.

Malgré ce caractère il était enclin à une sentimentalité douceuse, à des rêveries élevées et humanitaires ; ces rêveries qui nous montrent ses tendances, constituent sa muse et son chemin. Tout compte fait, ses romans, pris dans l'ensemble, forment une longue disculpation et ils démontrent que, dans un homme, la noblesse et toutes sortes de vilénies peuvent se concilier.

Il est pénible pour moi de ne pouvoir me débarrasser de ces pensées, ni trouver aucun point de conciliation. Suis-je indigné ? Suis-je jaloux ? Peut-on dire que je lui veuille du mal ? Nullement ; je suis seulement prêt à pleurer en pensant que ce souvenir, qui aurait pu être si lumineux, ne fait que me peser.

Je vous rappelle vos paroles : que les gens qui nous connaissent trop bien ne peuvent nous aimer. Mais il peut en être autrement. Il est possible, par une longue amitié intime, de trouver dans une personne un trait de caractère qui fait qu'on lui pardonnera tout. Un mouvement de bonté sincère, une minute de contrition réelle, peuvent tout effacer ; et si j'avais pu avoir un souvenir semblable au sujet de Féodor Michailovitch, je lui aurais pardonné et

je me serai réjoui pour lui. Mais faire croire qu'on est un homme admirable, n'avoir qu'une charité cérébrale et littéraire ! Mon Dieu, que c'est dégoûtant !

C'était réellement un homme malheureux et mauvais, qui se croyait un heureux, un héros, et qui n'aimait tendrement que lui. Comme je sais par expérience que je puis être ignoble, et que j'ai appris à comprendre et à pardonner aux autres ce sentiment, je croyais trouver une issue pour Dostoïewsky aussi. Mais je ne trouve pas et je ne trouve pas !

Voici un petit commentaire à ma *Biographie*. J'aurais pu enregistrer et décrire ce côté du caractère de Dostoïewsky ; plusieurs cas se présentent à moi plus vivement que celui que je vous ai raconté, et le récit aurait été beaucoup plus exact. Mais que cette vérité périsse ! Ne soyons élégants que sur un seul côté de la vie, comme nous le faisons partout et en toutes occasions ».

LA MALADIE DE DOSTOIEWSKY

Dostoïewsky a été pendant toute sa vie un homme souffrant. Il est mort à l'âge de 60 ans et on s'étonne de la résistance aux déboires que cet homme a essayés. Tragédies de famille pendant l'enfance, discipline militaire pendant de longues années ensuite, puis condamnation à mort, le bagne en Sibérie. Libre à 40 ans pour vivre encore 20 ans de misère matérielle, de douleurs morales et de maladie. Il y a là un tel acharnement du sort qu'on est pris d'envie de rire à cette répétition de malchance. Mais Dostoïewsky paraît vraiment comme un élu, comme un être exceptionnel. De dessous tous ces malheurs, il sortait la tête pour chanter louange à la vie et souhaiter que la sienne fût des plus longues. Job nouveau, pas pour la résignation mais pour l'énergie toujours fraîche que le malheur le faisait fournir. Cela l'amusait. Vitalité de chat. Mais le prix dont cet homme a payé sa vie et son œuvre nous donne le vertige. Que devait être la satisfaction qu'il en tirait et de laquelle nous connaissons une partie seulement par son œuvre.

Il a souffert toute sa vie de crises épileptoïdes. Mais sa mort a été provoquée par une hémoptysie. Il y a des indices qui font croire que Dostoïewsky a été tuberculeux. Nous allons épuiser d'abord les indications qui ont trait à cette tuberculose probable pour nous occuper ensuite uniquement de son épilepsie.

Dans les antécédents héréditaires on relève un père alcoolique, une mère morte bacillaire. Dans sa maison, la niania qui gardait les enfants était également bacillaire. Marie Dmitrievna, sa première femme, tuberculeuse aussi. Dans ses antécédents personnels nous trouvons une adénite tuberculeuse. Voici le témoignage du Docteur Riesenkampf :

« La couleur de son visage était pâle, une toux sèche le taquinait qui devenait plus forte au matin. Sa voix était continuellement voilée ; à tous ces symptômes s'associait une adénite sous-maxillaire ».

En 1849, au moment du départ en Sibérie, il écrivait à son frère :

« Je pars malade, la scrofule, mais peut-être n'est-ce pas grave. »

Dostoïewsky toussait beaucoup surtout pendant les dernières années de sa vie. Peut-être n'était-ce qu'une toux laryngée car il fumait beaucoup. On le soignait pour emphysème pulmonaire et il est allé faire des cures à Ems. C'est de là-bas qu'il écrivait à sa femme que les transpirations nocturnes étaient si abondantes qu'elles l'obligeaient à changer plusieurs fois de chemise dans une nuit. A propos d'un examen médical subi à Ems, il écrit à sa femme qu'on lui avait découvert un déplacement du cœur.

En 1879, d'Ems, il écrit à un ami :

« Je suis ici et pense sans cesse que, probablement, je mourrai bientôt, dans un an ou deux. »
Juste prévision.

La mort de Dostoïewsky a été provoquée par une hémoptysie abondante survenue après deux autres hémoptisies qu'il a eues la veille et l'avant-veille de sa mort.

Adénite tuberculeuse, toux sèche, voix effacée, transpirations profuses, hémoptisies chez un sujet dont les antécédents héréditaires et collatéraux sont significatifs font penser à un processus tuberculeux. La maladie aurait pris une de ces formes discrètes, s'accompagnant de réaction fibreuse, qui donnent peu de symptômes mais aboutissent fréquemment à l'hémoptysie.

Dans sa thèse sur Dostoïewsky, faite à Lyon en 1903, Pierre-Gaston Loygues parle de rupture d'anévrysme de l'artère pulmonaire. Ce diagnostic nous semble moins probable que le premier. Thimoteus Ségaloff, aussi dans sa thèse sur Dostoïewsky, faite à Heidelberg en 1906, parle de tuberculose.

L'autre maladie a été mystérieuse pour Dostoïewsky et reste encore mystérieuse pour nous. Malgré les nouveaux documents qu'on a dévoilés concernant la vie de l'écrivain, les données restent imprécises sur une maladie qui déjà scientifiquement n'est pas élucidée.

Voici tout d'abord le portrait de Dostoïewsky à 60 ans, par le baron E. M. de Vogüé qui l'a connu personnellement :

« Il en était de sa figure comme des scènes capitales de ses romans : on ne pouvait l'oublier quand

on l'avait vu une fois. Oh ! que c'était bien l'homme d'une telle œuvre et l'homme d'une telle vie ! Petit, grêle, tout de nerfs, usé et voué par soixante mauvaises années ; flétri pourtant plutôt que vieilli, l'air d'un malade sans âge ; avec sa longue barbe et ses cheveux encore blonds ; et malgré tout respirant cette « vivacité de chat » dont il parlait un jour. Le visage était celui d'un paysan russe, d'un vrai *moujik* de Moscou ; le nez écrasé, des petits yeux clignotants sous l'arcade, brillant d'un feu tantôt sombre, tantôt doux ; le front large, bossué de plis et de protubérances, les tempes renforcées comme au marteau ; et tous ces traits tirés, convulsés, affaissés sur une bouche douloureuse ; jamais je n'ai vu sur un visage humain pareille expression de souffrance amassée ; toutes les tranches de l'âme et de la chair y avaient imprimé leur sceau ; on y lisait, mieux que dans le livre, les souvenirs de la maison des morts, les longues habitudes d'effroi, de méfiance et de martyre. Les paupières, les lèvres, toutes les fibres de cette face tremblaient de tics nerveux. Quand il s'animait de colère sur une idée, on eût juré qu'on avait déjà vu cette tête sur les bancs d'une cour criminelle, ou parmi les vagabonds qui mendient aux portes des prisons. A d'autres moments, elle avait la mansuétude triste des vieux saints sur les images slavonnes ».

A propos de son regard, nous ajoutons ce passage du livre de sa femme : « Mais ce furent les yeux qui m'étonnèrent le plus dans ce visage. L'un était

brun et l'autre avait la prunelle si grande que l'iris était invisible. Cette asymétrie du regard lui donnait une expression assez énigmatique ». Et en note : « Au cours d'une crise d'épilepsie, Dostoïewsky se fit en tombant sur un objet aigu, une forte blessure à l'œil droit. Le professeur Young qui le traita prescrivit des gouttes d'atropine, ce qui eut pour effet de dilater la prunelle. »

Sur les antécédents héréditaires et collatéraux, voici ce qu'écrivit Aimée Dostoïewsky, la fille de l'écrivain :

« Mon grand-père Michel n'était pas aimé par ses enfants. Il était un alcoolique, méchant et soupçonneux dans ses ivresses.

La sœur de Dostoïewsky, Barbe, maladivement avare, fut tuée pour être volée mais longtemps après la mort de Dostoïewsky.

Je suppose que l'alcoolisme de mon grand-père Michel devait être héréditaire, car son ivresse personnelle n'aurait pu causer tant de ravages dans notre famille. Cette maladie resta dans la famille de mon oncle Michel ; la seconde et la troisième génération en furent atteintes. Le fils de ma tante Barbe, était si bête, que sa bêtise frisait l'idiotie. Le fils aîné de mon oncle André, jeune et brillant savant, est mort de la paralysie progressive. Toute la famille Dostoïewsky souffrait d'une excessive nervosité. »

Sur les antécédents personnels, nous avons à dire les choses suivantes :

On ne connaît rien des maladies que Dostoïews-

ky aurait pu avoir étant enfant. Mais il ne parle jamais d'une affection sérieuse datant de cette époque. L'enfant était d'une humeur extrêmement variable. Depuis la timidité excessive jusqu'à la plus exhubérante expansion. Sensibilité malade.

Dostoïewsky écrit dans le *Journal d'un écrivain* quelques faits se rapportant à l'époque de son enfance. Nous relevons ceci :

« Brusquement, j'entends comme un cri : « Au loup ! » Je cours jusqu'au premier paysan... Enfin je comprends que cela m'était simplement apparu comme si quelqu'un avait crié « Au loup » et qu'en réalité il n'y avait pas de loup. D'ailleurs je croyais avoir entendu très distinctement prononcer le cri. Avant aussi, il m'était arrivé des pareils moments et j'en avais la parfaite conscience. Plus tard, ces apparitions disparurent. »

Dans *Les Possédés*, l'écrivain fait raconter à Stavroguine :

« Et tout d'un coup, en termes concis et hachés, si bien qu'il était difficile parfois de le comprendre, il raconta qu'il était sujet, principalement la nuit, à des sortes d'hallucinations ; qu'il lui arrivait de voir et de sentir auprès de lui la présence d'un être méchant, grotesque et « raisonnable » ; « il se présente sous des aspects et des caractères divers », ajouta-t-il, mais c'est toujours lui, et chaque fois j'entre en fureur !... »

...bien sûr que je le vois, comme je vous vois...

mais parfois je ne suis pas tout à fait certain de le voir, et je ne sais où est la vérité : de moi ou de lui... absurde tout cela ! »

Il est établi maintenant que les personnages de Dostoïewsky le contiennent dans une grande mesure, surtout lorsqu'il s'agit des symptômes maladifs.

A propos de ces hallucinations, il nous faut ajouter que dans *Les Frères Karamazov*, Ivan est hanté par la même vision, identique « un être méchant, grotesque et raisonnable ». On peut supposer que ces apparitions n'ont pas existé seulement dans son enfance.

Un autre épisode de la jeunesse de Dostoïewsky est raconté par son frère (cité par Ségaloff) :

« En 1837, après une visite à un monastère, après la mort de sa mère et celle de Pouchkine, on se préparait pour le voyage à Pétersbourg où le père devait conduire ses deux enfants, quand Féodor tomba malade. « Sans cause évidente, apparut chez lui une laryngite et il perdit la voix. Il pouvait à peine chuchoter. La maladie était tenace et résistait à tout traitement. Après avoir essayé sans succès tous les moyens, le père, allopathe convaincu, se décida pour l'homéopathie. Féodor fut isolé de la famille, déjeunait seul à une table spéciale pour ne pas sentir l'odeur des plats des autres. D'ailleurs, l'homéopathie ne réussissait pas davantage, cela allait tantôt bien, tantôt mal. Enfin, il fut conseillé au père, par beaucoup de médecins, d'entreprendre le voyage sans at-

tendre la complète rémission de son fils. Ils pensaient que le voyage en bonne saison ne pouvait être qu'utile. Il en fut ainsi. »

A Pétersbourg, Féodor Dostoïewsky est reçu à l'école militaire après visite médicale, pendant que son frère est jugé débile et refusé. Le régime militaire n'est pas des plus doux et Dostoïewsky l'a bien supporté. Nous avons signalé son comportement, considéré bizarre par ses camarades, pendant le séjour à l'école. Sorti de l'école, il commence sa carrière littéraire et obtient de ses collègues de plume la même considération que de ses camarades d'école. Taciturne en société, quand il parlait c'était pour attribuer beaucoup d'importance à des sensations personnelles. Il est jugé prétentieux. D'humeur inégale, le plus souvent sombre, sa gaieté choque, de même que sa brusquerie et son exagération. Il parle souvent de ses maladies. Bielsky, le critique qui l'avait lancé, finit par lui trouver trop de ressemblance avec J.-J. Rousseau des Confessions. Fougueux dans ses sentiments, jusqu'à la distraction, ses amis réussissent à le tourner au ridicule par des intrigues amoureuses imaginées.

Aimée Dostoïewsky écrit sur le comportement de son père, après l'insuccès du *Double* qui se place à cette époque :

« Il fuyait à présent les salons, restait enfermé chez lui pendant de longues heures, ou errait par les rues les plus sombres et les plus désertes de Pé-

tersbourg. Il se parlait, en marchant, gesticulait, faisait retourner les passants. Les amis qui le rencontraient, le croyaient fou. »

Dans les Mémoires de Wsewolod Solovieff, qui a été son ami, nous trouvons ceci se rapportant à la même époque (cité par Ségaloff) :

« Dostoïewsky m'a raconté : mes nerfs sont détriqués depuis ma jeunesse. Deux ans avant mon exil, du temps de diverses querelles littéraires, je fus accablé par une bizarre maladie des nerfs, insupportablement douloureuse. Il me souvient avec vigueur de l'horrible sensation que je ne puis mieux décrire. Il me semblait souvent que je mourais — que la mort venait réellement et s'en allait. Je craignais aussi le sommeil léthargique. »

Son frère parle aussi de cette angoisse de la mort, et raconte que Dostoïewsky plaçait presque chaque soir sur sa table un billet portant ces mots : « Il se peut qu'aujourd'hui je tombe en léthargie ; ne pas m'enterrer avant tant et tant de jours. »

Dans la déclaration faite par Dostoïewsky au moment de son arrestation, on lit :

« Je n'aime pas parler haut et beaucoup, même avec mes amis, dont j'ai très peu, moins encore en société où je passe pour un homme taciturne et morose. La moitié de mon temps est employée pour le travail, l'autre est prise par diverses maladies, des

crises d'hypocondrie dont je souffre depuis trois ans. »

Dix ans après, il écrit à son ami, le baron Vrangél :

« J'étais hypocondre au plus haut degré. Mais j'en ai été guéri par le rude bouleversement de ma destinée... »

A ces manifestations s'ajoutaient de temps à autre des crises hémorroïdaires terriblement douloureuses.

Nous copions ce passage de la thèse de Ségaloff concernant la nature de Dostoïewsky :

« Sur ses rapports avec les femmes, pas de données précises. Pas d'excès d'alcool. Strakhov raconte qu'il ne se rappelle pas une fois pendant vingt ans d'avoir surpris chez Dostoïewsky le moindre signe d'éthylisme. Un penchant, assez prononcé, pour les sucreries, en général très mesuré en ce qui concerne le manger. Par contre, beaucoup de thé très fort, du café, et il fumait passionnément. »

Sur la sexualité de Dostoïewsky, nous pouvons affirmer qu'elle était très prononcée (lettres à sa femme) comme celle des épileptiques en général (Thèse de Maider : *Die Sexualität der Epileptiker*).

C'est à partir de son séjour en Sibérie qu'on commence à parler d'une manière précise de crises ressemblant à l'épilepsie. En réalité, le début de ce mal est difficile à placer.

Voici ce que dit Dostoïewsky lui-même :

Dans une lettre à son frère, de Sémipalastinsk, le 22 février 1854 :

« J'ai passé plus d'un jour à l'hôpital. J'ai eu des crises d'épilepsie ; rares il est vrai. J'ai encore des douleurs rhumatismales aux pieds. »

Le 30 juillet de la même année :

« En général, le bain a détruit bien des choses en moi, et en a fait éclore d'autres. Par exemple, je t'ai déjà parlé de ma maladie : d'étranges accès, qui ressemblent à ceux de l'épilepsie, et cependant ce n'est pas l'épilepsie...

Dans sa requête à l'Empereur :

« Cette même année, je donnais ma démission, car je souffrais d'épilepsie qui m'avait atteint la première année de ma vie au bain...

« Cependant les médecins me donnent l'espoir de la guérison, se basant sur ce fait que ma maladie n'est pas héréditaire mais accidentelle. »

Mais dans une lettre qu'il écrit en 1872 au docteur Janowsky, nous lisons : « Vous m'aimiez et vous vous occupiez de moi, de moi *malade mentalement*. (car je le reconnais à présent) *avant mon voyage en Sibérie*, où je me suis guéri. »

Veut-il parler de ses crises d'épilepsie ou fait-il allusion à son hypocondrie ?

Et voici ce qu'écrivent les autres.

Merejkowsky, dans son livre sur Dostoïewsky :

« On dit que la maladie de Dostoïewsky provenait d'une scène tragique qui s'était passée dans sa famille.

« Dostoïewsky attribue aux travaux forcés l'origine de son épilepsie. Mais nous savons par un autre témoignage, que cette maladie l'éprouvait déjà dans son enfance. C'est probablement dans sa sensibilité, incroyablement affinée et exaltée, que résidait la cause principale d'une affection qui ne fit que s'accroître et se développer en prison. Dans une lettre à l'Empereur Alexandre II, Dostoïewsky affirme que sa maladie s'est manifestée pendant sa première année de travaux forcés : « Mon infirmité — ajoute-t-il — devient de plus en plus violente. Chaque accès me

! perdre la mémoire, l'imagination, les forces spirituelles et corporelles. L'issue de mon malaise, c'est l'épuisement, la mort ou la folie. » Nous savons qu'il y a eu vraiment dans sa vie des instants où sa maladie menaçait de lui faire perdre toutes ses facultés mentales. »

E. M. de Vogüé, dans son article sur Dostoïewsky :

« On a prétendu qu'il l'avait contracté plus tard, en Sibérie ; un ami de sa jeunesse m'affirme que, dès cette époque, Féodor Michailovitch se roulait dans les rues, l'écume à la bouche. »

Et Aimée Dostoïewsky, dans le livre sur son père :

« D'après les traditions de notre famille, c'est en apprenant la mort de son père que Dostoïewsky eut sa première attaque d'épilepsie », et plus loin : « Le docteur Janowsky, que mon père aimait beaucoup et consultait souvent au sujet de sa santé, raconte que bien avant le bague, Dostoïewsky souffrait déjà d'une maladie nerveuse, qui ressemblait beaucoup à l'épilepsie. »

Orest Miller, dans la Biographie de Dostoïewsky :

« Le Docteur Janowsky qui soignait Dostoïewsky et l'avait examiné avant la Sibérie, prétend qu'il présentait déjà indubitablement des crises d'épilepsie qui prenaient quelquefois une telle gravité qu'elles mettaient sa vie en sérieux danger. »

De ces assertions, aucune n'est d'une réalité indiscutable ; on remarque encore ceci : Dostoïewsky est seul à prétendre que le début de sa maladie date de son séjour en Sibérie. Mais, dans ses requêtes, il avait tout intérêt à placer là sa maladie. Il est donc très probable que Dostoïewsky a eu des crises avant le bague. A 18 ans, en apprenant la mort de son père (comme Ivan Karaniazov) ainsi que le prétend sa fille, ou même avant cette époque, ainsi que le font croire les témoignages du docteur Janowsky et d'un ami d'enfance ?

Il est difficile de trancher la question. On ne peut accorder plus de valeur à l'affirmation de Mlle

Dostoïewsky qu'à celle des autres. Le début de sa maladie reste imprécis.

Qu'étaient ces crises ? Voici la description qu'en fait Strakhov :

« C'était en 1863, la veille même de Pâques. Assez tard, à onze heures du soir, il entra chez moi et une conversation très animée s'engagea entre nous. Je ne puis me souvenir du sujet, mais je sais qu'il s'agissait d'une question générale très importante. Dostoïewsky était particulièrement excité ; il allait et venait par la chambre, pendant que j'étais assis à la table. Il disait des choses élevées et consolantes, et, lorsque je soutenais son opinion par une remarque quelconque, il tournait vers moi un visage inspiré où se lisait toute l'exaltation du génie. Tout à coup il s'arrêta un instant comme pour chercher un mot, et il ouvrait déjà la bouche pour parler. Je le regardais avec une vive attention, sentant qu'il allait dire quelque chose d'extraordinaire, que j'entendrais une révélation. Mais alors sortit de sa bouche un son étrange, prolongé, sauvage ; et il tomba sans connaissance sur le parquet, au milieu de la chambre. »

Le même, cité par Ségaloff :

« son corps se tordait dans les convulsions, l'écume aux coins de la bouche. »

Dans ses Mémoires, Milioukov raconte (cité par Ségaloff) :

« Quand j'habitais Pawlowsk, Dostoïewsky vint

un soir me rendre visite. Au moment où ma fille lui tendait un verre de thé, il se leva brusquement, devint pâle, commença à trembler et je pus le tirer difficilement jusqu'au divan où il tomba en se tordant, la figure toute déformée. De fortes convulsions secouaient son corps. Un quart d'heure après, quand il fut revenu à lui-même, il ne savait rien de cet accident et me demanda d'une voix éteinte : Qu'est-ce qu'il m'est arrivé ? Je me suis efforcé de le tranquilliser, et lui ai proposé de passer la nuit chez moi. Il refusa en prétendant qu'il devait absolument retourner à Pétersbourg. Pourquoi — il ne pouvait le dire, il savait seulement qu'un besoin impérieux le demandait. Je lui ai proposé un fiacre. « Allons à pied jusqu'à la gare, cela me rafraîchira ». Nous quitâmes la maison, il faisait noir. Notre chemin passait par un parc qui était désert à cette heure-là. A peine avions-nous marché quelques minutes, que Dostoïewsky s'arrêta et chuchota : « Je vais avoir une crise ». On ne voyait personne autour. Je l'ai mis sur l'herbe. Il resta cinq minutes et la crise ne vint pas. La même chose se répéta encore deux fois jusqu'à la gare. Quand je l'ai revu le lendemain, il était faible comme après une longue maladie, et ne me reconnut pas aussitôt. »

Aimée Dostoïewsky parlant des crises, après la sortie du bain, écrit :

« Il avait des crises étranges, des convulsions subites, qui le brisaient et le rendaient incapable de

travailler. Les médecins du régiment qui le soignaient hésitaient encore à se prononcer sur la nature de ces crises ; ce n'est que bien plus tard qu'ils donneront le nom d'épilepsie à la maladie de Dostoïewsky.

Sophie Kovalewska, raconte :

« Dostoïewsky nous a dit que sa maladie s'est développée après l'emprisonnement, en exil. C'était la nuit de Pâques. Il était en train de discuter avec un ami, des thèmes profonds, religieux. L'autre ne croyait pas en Dieu. Dostoïewsky soutenait avec inspiration le contraire, quand, brusquement, on entendit le son des cloches. Dostoïewsky cria : « Il existe un Dieu », et ce qui se passa ensuite, il ne se le rappelle plus.

Pendant que Dostoïewsky racontait, avec sa figure expressive, nous avions la crainte cachée d'une crise imminente. « N'ayez pas peur, nous dit-il, devinant notre pensée, je sais toujours quand cela m'arrive ». Il nous quitta et plus tard nous raconta que cette nuit-là, il avait eu une forte crise. »

Dostoïewsky lui-même, décrit souvent ses crises dans ses romans. Car beaucoup de ses personnages principaux sont épileptique, Voici comment il s'exprime dans *L'Idiot* :

« A cet instant, la figure et surtout le regard se déforment. Les convulsions et les frissons contractent tout le corps et tous les traits du visage. Un hur-

lement terrible, inimaginable, qui ne peut être comparé à rien, s'échappe de la poitrine ; il semble que ce hurlement ait perdu tout caractère humain, et il est impossible, ou tout au moins très difficile, pour le témoin, de s'imaginer et d'admettre que c'est un homme qui rugit ainsi. Il semble même qu'il y ait un autre être dans cet homme, et que ce soit cet autre être qui crie. Du moins, est-ce de cette façon que beaucoup de gens ont traduit leur impression et, sur beaucoup de gens aussi, la vue d'un homme atteint d'une crise d'épilepsie produit une terreur inexprimable, indicible, qui a quelque chose de mystique. »

Après cette vue d'ensemble sur ses crises, nous insisterons un peu sur les moments qui les précédaient. Il a souvent parlé de ces minutes et les a minutieusement décrites dans ses romans :

Dans *L'Idiot* :

« Il songea entre autres à la phase par où s'annonçaient ses attaques d'épilepsie quand celles-ci le surprenaient à l'état de veille.

« En pleine crise d'angoisse, d'hébètement, d'oppression, il lui semblait soudain que son cerveau s'embrasait et que ses forces vitales reprenaient un prodigieux élan. Dans ces instants rapides comme l'éclair, le sentiment de la vie et la conscience se décuplaient pour ainsi dire en lui. Son esprit et son cœur s'illuminaient d'une clarté intense ; toutes

ses émotions, tous ses doutes, toutes ses inquiétudes se calmaient à la fois pour se convertir en une souveraine sérénité, faite de joie lumineuse, d'harmonie et d'espérance, à la faveur de laquelle sa raison se haussait jusqu'à la compréhension des causes finales.

« Mais ces moments radieux ne faisaient que préluder à la seconde décisive (car cette autre phase ne durait jamais plus d'une seconde) qui précédait immédiatement l'accès. Cette seconde était positivement au-dessus de ses forces. Quand, une fois rendu à la santé, le prince se remémorait les prodromes de ses attaques, il se disait souvent : ces éclairs de lucidité, où l'acuité de la sensibilité et de la conscience fait surgir une forme de « vie supérieure », ne sont que des phénomènes morbides, des altérations de l'état normal ; loin donc de se rattacher à une vie supérieure, ils rentrent au contraire dans les manifestations les plus inférieures de l'être. » Et encore :

« Hommes bien portants, vous ne soupçonnez pas le sentiment délicieux qui pénètre l'épileptique une seconde avant son attaque. Dans le Coran, Mahomet raconte qu'il a été au Paradis durant le bref laps de temps où sa cruche se renversa et l'eau s'en écoula, et tous les fous sages prétendent qu'il fut un menteur et un imposteur. Or, ce n'est pas vrai. Il ne ment pas. Il a certainement été au Paradis pendant une attaque d'épilepsie, maladie dont il était atteint comme moi. J'ignore si cet instant de délices dure des heures, mais croyez-moi, je ne le céderais pas pour toutes les joies de la vie. »

Et Kirillov des *Possédés*, explique :

« Si cet état dure plus de cinq secondes, l'âme ne peut y résister et doit disparaître. Durant ces cinq secondes, je vis toute une existence humaine, et pour elle, je donnerais toute ma vie, car ce ne serait pas les payer trop cher. Pour supporter cela pendant dix secondes, il faut se transformer physiquement. »

Dostoïewsky était saisi de la concentration de ces cinq secondes et si l'on ajoute l'élément de plaisir qui les remplissait, on est frappé par la ressemblance que ces secondes présentent avec l'orgasme sexuel. Il n'y a rien qu'on puisse mieux leur comparer.

« Ce n'est pas quelque chose de terrestre, je ne dis pas non plus que ce soit céleste, mais je dis que l'homme, sous sa forme terrestre, ne peut pas le supporter. Il faut se transformer physiquement ou mourir. C'est là un sentiment clair et indiscutable », dit Kirillov.

Ces instants précédant la crise convulsive constituent une *aura psychique* des plus nettes, conclut Ségaloff. « Il s'agit de sons de cloche, vibrations de l'air, un indicible sentiment de bonheur, la sensation de l'approche de Dieu. » Evidemment *aura*.

Le cri « qui n'a rien d'humain » est provoqué par un spasme du larynx. Dostoïewsky connaissait bien ce spasme et il a communiqué à sa femme la crainte qu'il avait de mourir par asphyxie. Il en parle

aussi dans *les Frères Karamazov*, à propos de l'épilepsie de Smerdiakov.

Les convulsions durent quelques minutes, s'accompagnent de perte de connaissance et sont suivies d'un retour à la conscience, réveil pénible avec amnésie et fatigue musculaire.

« J'ai l'impression », disait Dostoïewsky à sa femme, parlant de ses sensations après la crise, d'avoir perdu l'être qui m'est le plus cher au monde, d'avoir enterré quelqu'un. » En d'autres occasions, il parlait d'un sentiment de lourde faute non commise, d'un crime qu'il aurait commis sans rien savoir et dont il subissait seulement les remords inépliquables.

Il écrit à Dresde, à Strakhov :

« Quelquefois j'étais malade, et surtout j'avais des humeurs noires après l'accès d'épilepsie. Quand les crises ne sont pas fréquentes et qu'il en éclate une soudain, il m'arrive des humeurs noires extraordinaires. Je suis réduit au désespoir. Autrefois, cette humeur durait trois jours après la crise, maintenant sept, huit jours, quoique à Dresde les crises soient bien plus rares qu'ailleurs. »

Cette « humeur noire », c'était l'irritabilité de Dostoïewsky.

Soloviev raconte : « Après ses crises, il était quelquefois insupportable. Très irritable, cherchant querelle pour le moindre motif ou s'imaginant qu'on lui en voulait ».

La fréquence des crises est variable. Une fois par mois, le plus souvent, dit Strakhov, quelquefois deux par semaine.

« Tous les dix jours une crise, et puis pendant cinq jours j'ai de la peine à revenir à moi. Je suis un homme perdu ! »

Le séjour en Allemagne et en Italie semble les avoir enrayées.

Toujours à Maïkov, de Genève :

« Et cependant les crises m'achèvent et après chacune je ne puis remettre mes idées d'aplomb avant quatre jours. Comme j'étais bien au commencement, en Allemagne ! »

Et à Strakhov, de Florence :

« Qui donc vous a dit du mal sur ma santé ? Ma santé est excessivement bonne. Les crises continuent, mais à *la lettre* deux fois plus rarement qu'à St-Pétersbourg, au moins depuis que j'habite l'Italie ».

Dostoïewsky a noté sur la couverture d'un cahier, les dates des crises d'une certaine période :

« Après un intervalle de cinq mois et demi en 1873 : 20 avril, 4 juin, 1^{er} août, 3 novembre, 19 décembre, 27 décembre. En 1874 : 28 janvier, 16 avril, 13 mai, 27 juin, 9 juillet, 15 juillet, 8 octobre, 18 octobre, 28 décembre. Le matin à 8 heures au lit, l'une des plus fortes crises. C'est la tête qui a le plus souffert : le front était en sang. »

Ainsi on remarque que les crises avaient tendance à s'espacer à mesure que Dostoïewsky avançait en âge, puisque de toute l'année 1874 on en note une dizaine seulement.

Dostoïewsky se plaignait beaucoup de la diminution de mémoire que les crises lui provoquaient.

Soloviev écrit : Dostoïewsky m'a raconté : « Pendant mon exil, j'ai eu une crise et, depuis, la maladie ne me quitte plus. Je me souviens minutieusement de tout ce qui s'est passé jusqu'à la période de cette crise ; mais j'oublie souvent les choses qui se sont passées depuis. Quand j'écrivais la fin de mon roman *Les Possédés*, je dus le relire depuis le commencement, j'avais oublié même les noms des personnages. »

En juillet 1877, il écrit à sa femme :

« Aujourd'hui, à 6 heures et demi en m'éveillant après la crise, je me suis dirigé vers ta chambre, et soudain Prokhorovna m'a dit dans le salon : « — Madame n'est pas là — Où donc est-elle ? — A la campagne — Comment est-ce possible ? Elle devait être ici. Quand est-elle partie ? » Et j'ai eu peine à le croire, quand Prokhorovna m'a assuré que moi-même j'étais arrivé seulement avant hier. Comme ce réveil était pénible. »

La même année, il écrit dans une lettre à Mme L.A.N. :

« J'oublie même les visages des personnes avec

lesquelles je viens de faire connaissance, et si je les rencontre ensuite, je ne les reconnais pas et ainsi (le croiriez-vous ?) je me crée des ennemis. »

Et strictement les mêmes paroles dans *l'Eternel Mari* écrit bien avant :

« Veltchaninov se plaignait déjà depuis longtemps, par exemple, de perdre la mémoire : il oubliait le visage des personnes de sa connaissance, qui s'en froissaient lorsqu'il les rencontrait. »

G. Loygues, dans sa thèse, attire l'attention sur les fréquents voyages de Dostoïewsky « qui paraissent bien manifester autant qu'un souci d'échapper à un milieu de misère, un besoin de déplacement et comme de vagabondage. »

La description des crises, par Dostoïewsky ou par les témoins, correspond au tableau clinique de l'épilepsie.

Dans leurs thèses, G. Loygues, qui discute peu sur la nature du mal, et Th. Ségaloff, concluent dans le même sens.

Que peut-on dire sur l'étiologie de ce mal ?

Accident pendant l'accouchement ? infection de l'enfance ? traumatisme ? Nous ne connaissons rien.

Hérédité ? Il y a l'alcoolisme du père.

Sur toute la nature de ce mal, la psychanalyse met en discussion de nouvelles probabilités.

DOSTOÏEWSKY ET LA PSYCHANALYSE

Il y a dans la vie et dans l'œuvre de Dostoïewsky, d'abondants éléments de psychanalyse, mais ce chapitre ne donnera pas au sujet l'ampleur qu'il mérite. Pour faire la psychanalyse de l'écrivain et de son œuvre, il faut une profonde habitude de la science et il y aurait de quoi fournir un gros volume. Ce chapitre n'a sa place ici que pour compléter cette étude sur Dostoïewsky et sa maladie 1).

Nous ne savons pas où placer mieux qu'ici quelques passages qui ont trait aux éléments que devait systématiser plus tard, le professeur Freud et desquels Dostoïewsky avait déjà senti l'existence dans l'homme.

Même si les extraits paraissent superflus pour le sujet traité, leur valeur motivera leur manque d'à-propos.

L'inconscient et sa valeur, Dostoïewsky en fait souvent emploi. Voici ce qu'on trouve dans *l'Eternel Mari* :

« Pavel Pavlovitch voulait tuer, mais ne savait pas qu'il voulait tuer ».

1) Il a été fait une *Esquisse de psychanalyse de Dostoïewsky*, par Iolán Neufeld, 1923.

C'est toute la définition de l'inconscient où se trouvent refoulés nos désirs, c'est la perspicacité de Bernheim, comme le dit Freud.

Et deux exemples du rôle de l'inconscient.

Dans un passage de *Crime et Châtiment*, Svidrigaïlov raconte qu'il est sujet à des visions. Sa femme, morte déjà, apparaît devant lui et lui parle.

« La première fois qu'elle a fait son entrée, j'étais fatigué : la cérémonie funèbre, le requiem, ensuite le cortège, le repas, bref je me trouvais enfin seul dans mon cabinet de travail, je fumais un cigare et rêvassais, quand elle entre par la porte : « Eh bien, Arcade Ivanovitch, dit-elle, aujourd'hui avec tous les soucis que vous avez eus, vous avez oublié de remonter la pendule de la salle à manger. » Et c'était moi en effet qui depuis sept ans remontais cette pendule chaque semaine et quand je l'oubliais, toujours elle venait me le rappeler. »

L'inconscient prend donc valeur positive, agissante et se transforme en hallucination.

Et un autre passage où Raskolnikov rencontre Svidrigaïlov :

« — J'allai vous voir et vous cherchais ! commença Raskolnikov, mais je me demande pourquoi j'ai tourné tout à coup par l'avenue X... en sortant du Marché au foin ! Jamais je ne passe ni ne viens par ici. Je prends toujours à droite du marché. Ce n'est pas non plus le chemin pour aller chez vous. A peine ai-je tourné que je vous aperçois, c'est étrange !

— Pourquoi ne dites-vous pas tout bonnement : c'est miracle !

— Parce que ce n'est peut-être qu'un hasard.

...

Et Svidrigaïlov reprend :

« Pour ce qui est du miracle, je vous dirai que vous m'avez l'air d'avoir dormi durant ces deux ou trois jours. Je vous avais moi-même désigné ce cabaret, il n'y a donc pas de miracle à ce que vous y soyez venu tout droit. Je vous ai indiqué tout le chemin à suivre, l'endroit où il se tient et les heures où l'on peut m'y trouver. Vous en souvenez-vous ?

— Je l'ai oublié, répondit Raskolnikov surpris.

— Je le crois, je vous l'ai dit à deux reprises. L'adresse aura dû se graver machinalement dans votre mémoire, et c'est machinalement que vous avez tourné par là, tout en ne vous rappelant plus au juste quelle était cette adresse. »

Ce n'est pas seulement que l'adresse tombée dans l'inconscient surgit au besoin. Raskolnikov a été porté machinalement à l'adresse. Substitution de l'inconscient au conscient mais dans les intentions du conscient.

Le rêve et l'état de rêverie employés comme moyen de satisfaction des désirs ou, ce qui revient au même, de redresseur de la réalité.

« Qu'étaient ces rêves et comment pouvais-je m'en satisfaire ? Il m'est difficile de l'expliquer au-

jourd'hui ; mais je sais que j'étais alors pleinement satisfait. Et d'ailleurs ces rêves me suffisent presque, encore maintenant. Ils revêtaient des formes particulièrement douces et attachantes aussitôt après mes crises de débauche, lorsqu'ils venaient à moi au milieu des remords, des larmes, des malédictions et des enthousiasmes. » (*La Voix*).

Ralkolnikov, après avoir commis son crime, s'exprime :

« Et tout ce qui m'entoure me semble se passer ailleurs qu'ici. »

Comme dans le rêve que Cocteau donne à un soldat à qui on avait coupé une jambe et qui se voyait chez lui avec ses deux jambes.

La propre conformation de Dostoïewsky lui imposait une connaissance déterminée de l'homme. Nous ne pouvons pas juger, ce n'est pas d'ailleurs le travail que nous nous sommes proposé, si elle est la plus juste. Néanmoins on ne peut pas oublier que nous sommes tous d'accord à considérer Dostoïewsky comme un génie.

Nous avons montré dans les chapitres antérieurs, l'importance de la douleur, la jouissance qu'elle détermine. Cette jouissance peut se systématiser sous deux aspects : sadisme, quand la douleur est extérieure, étrangère, masochisme quand la douleur est intérieure, infligée à soi-même. Il se trouve dans l'œuvre de Dostoïewsky des passages de sadisme :

« En général, il y a toujours dans tout malheur qui atteint le prochain quelque chose de réjouissant pour autrui quel qu'il soit », écrit-il dans *Les Possédés*. La même pensée se trouvait déjà dans *Crime et Châtiment* : « Les locataires battirent en retraite l'un après l'autre du côté de la porte, avec cette étrange sensation de plaisir qu'on peut remarquer même chez les plus proches parents ou amis à la vue du malheur qui brusquement vient de frapper leur semblable et dont nul homme n'est exempt, quelque sincère d'ailleurs que soit son sentiment de regret et de compassion. »

« Lorsque des solliciteurs en quête de renseignements s'approchaient de la table à laquelle j'étais assis, je grinçais des dents et je ressentais une volupté indicible, quand je parvenais à leur procurer quelque désagrément » (*La Voix*).

« Chaque homme recèle un démon en lui : accès de colère, sadisme, déchaînement des passions ignobles, maladies contractées dans la débauche, ou bien la goutte, l'hépatite, cela varie... (*Les Frères Karamazov*).

Et d'autres passages où il s'arrête, insiste sur la douleur infligée aux enfants.

Des passages de masochisme :

« Il y a une volupté dans le mal de dents », ou

« Eh bien ! ce sont précisément ces offenses sanglantes, ces railleries que se permet on ne sait qui, ce sont elles qui suscitent cette sensation de

plaisir, laquelle atteint parfois à la suprême volupté. »

Dostoïewsky dit aussi « cette volupté sensuelle ».

« Un soir, en passant devant un petit restaurant, j'assistai, à travers les fenêtres éclairées, à une bataille à coups de queues de billard entre joueurs, et je vis que l'un d'eux fut jeté dehors par la fenêtre. A un autre moment j'en aurais été écoeuré, mais j'étais dans un tel état à cet instant que j'éprouvai un sentiment d'envie pour ce monsieur qu'on avait expulsé de la sorte. Ce sentiment fut si fort, que j'entrai dans le restaurant et pénétrai dans la salle de billard : « qui sait ? moi aussi peut-être je décrocherai une bonne querelle et je parviendrai à me faire jeter par la fenêtre ? » (*La Voix*).

Et Gide remarque le besoin des personnages de Dostoïewsky de se mettre dans un état d'infériorité par rapport à celui à qui l'on parle.

Mais il y a un rapport entre le sadisme et le masochisme de Dostoïewsky.

Les personnages dans ses romans font souffrir parce qu'eux mêmes souffrent. Comme ce paysan qui tapait sur les chevaux parce que son maître lui assénait des coups ; comme la mère de Matriocha battait sa fille, parce qu'elle-même s'était trompée ; comme Troussotzky, le mari éternel, battait sa fille, parce que lui-même souffrait terriblement ; comme Stavroguine, comme le héros de la *Voix Souterraine*. Et toujours ce déversement (que

nous n'appellerons pas vengeance) sur l'être qu'on aime le plus. Avant de décrire comment la mère de Matriocha martyrise sa fille, Dostoïewsky précise combien elle l'aime. Et ainsi pour les autres jusqu'au paysan qui frappe ses chevaux et de qui l'amour pour ses bêtes est connu. Est-ce bien cela du sadisme ou le sadisme est-il bien ce qu'on pense de lui ?

Ces accès de violence on les trouvera toujours après une humilité endurée, après une souffrance et comme la recherche de calmer cette souffrance en l'augmentant.

Gide écrit : « Il n'est, je crois, pas une des déformations et déviations de caractère — qui nous font paraître nombre des personnages de Dostoïewsky si inquiétants, si maladivement bizarres — qui n'ait son origine dans quelque humiliation première. »

Et il cite aussi ce passage des *Possédés* :

« Mon fils est un homme fier, dont l'orgueil a été prématurément blessé, et qui en est venu à mener cette vie, si justement qualifiée par vous d'ironique. »

A propos de la confession de Stavroguine, Tikhone dans le même roman, dit :

« Elle vient tout droit du besoin d'un cœur mortellement blessé ».

Et dans le plan de la *Vie d'un grand pécheur*, on trouve :

« L'enfant passe au pensionnat Souchard. Le passé obscur, l'origine illégitime de l'enfant le mettent dans une situation fausse, inférieure, vis-à-vis des autres élèves. »

Berdiaeff attribue aussi une importance créatrice à l'orgueil.

« Il se développe en lui », écrit-il, « un amour propre maladif, qui lui fait découvrir les régions sous-jacentes de son être. Et l'homme « souterrain », créature informe et sans beauté, fait son apparition et expose sa dialectique. »

Faut-il rattacher ces réactions de l'orgueil blessé à ce qu'Adler range dans la rubrique du *complexe d'infériorité* ? Notre compétence s'arrête à cette simple indication, mais chez Dostoïewsky l'infériorité ne nous paraît pas une riche source de production autant qu'elle semble une étape recherchée, un aspect évolutif.

Des passages se réfèrent au *complexe d'Œdipe*, mais vus sous l'angle psychanalytique.

Dans *l'Eternel Mari*, Veltchaninov raconte son rêve :

« Il semblait que c'était précisément de ce personnage que toute la foule attendait une parole définitive qui le condamnerait ou l'absoudrait, et l'impatience était générale. Mais l'homme se tenait assis, immobile, et se refusait à parler. Le bruit ne cessait pas, l'excitation grandissait, et tout à coup Veltchaninov, pris de rage, frappa cet homme par-

ce qu'il s'obstinait à se taire ; et l'ayant frappé, il ressentit une étrange volupté. L'horreur de cet acte, et la souffrance étreignirent son cœur, mais c'était justement en cela que consistait cette volupté étrange. Complètement exaspéré, il frappa une seconde, une troisième fois, et, ivre de rage et de terreur, en proie à une sorte de folie, pleine, elle aussi, d'une volupté infinie, il cessa de compter ses coups et frappa sans discontinuer. Il voulait détruire *cela*, *tout cela*. »

Puis en se réveillant :

« L'idée qu'il a pu lever la main sur cet homme et le battre le faisait sérieusement souffrir. »

Dans la considération de ce passage, il faudrait peut-être tenir compte de ceci : Est-ce un véritable rêve que Dostoïewsky raconte ou ce rêve est-il imaginé ? Autrement dit, s'agit-il du conscient (imagination créatrice et encore l'imagination créatrice est-elle faite de pur conscient ?) ou de l'inconscient ? La question n'est pas primordiale. Consciente ou non, il y a dans ce passage une attitude combative envers un être qui est « précisément celui de qui toute la foule attendait une parole définitive qui le condamnerait ou l'absoudrait », donc une autorité, et une fois cette attitude satisfaite, il découle une joie suivie de grande douleur. Le personnage chargé d'autorité a bien la caractéristique du père et l'ambivalence des sentiments du rêveur envers lui est celle du fils.

Dans *Crime et Châtiment*, Raskolnikov fait un rêve où il est question d'un cheval. A l'endroit où devait se trouver un cheval fort, puissant, se trouve une pauvre rosse maigre, lamentable. Et pour contempler la scène, le rêveur se trouve avec son père. Des paysans ivres forcent la bête à tirer un poids beaucoup trop lourd pour ses moyens et la fouettent avec délice. Le supplice de la bête est décrit avec insistance et un crescendo recherché. Quand la bête tombe achevée sous les coups, Raskolnikov embrasse son museau, pleurant, et son père vient le chercher.

Freud montre dans *Totem et Tabou* la signification d'un animal dans l'inconscient. Il personnifie le père. Le plaisir qu'on éprouve à le voir assommé correspond à l'intention que Freud attribue à un clan de frères qui au commencement de la formation d'une tribu, avaient décidé de tuer le père et s'emparer de son pouvoir.

Il y a dans le rêve de Raskolnikov tous les éléments de cette supposition. Jusqu'au chagrin qu'éprouvent les frères, leur acte commis, qui dans le rêve est représenté par la tristesse de l'enfant devant la bête morte.

Dans *Les Frères Karamazov*, l'intention devient plus distincte. Ivan connaît ou devine l'intention de Smerdiakov de tuer le père, voudrait s'opposer, mais n'y arrive pas. Quelque chose le retient que lui-même ne s'explique pas. C'est encore la part active de

l'inconscient. Mais plus loin, le même Ivan, qui est en effet un vrai Dostoïewsky, s'exprime :

« Qui ne désire pas la mort de son père ? »

Ivan se trouve malade au moment de cette exclamation, mais c'est un prétexte chez Dostoïewsky pour pousser les choses plus loin qu'elles ne vont en apparence.

Pour finir avec les rapports entre père et enfant, nous citons encore ceci de la *Voix Souterraine* :

« — Si j'étais père et si j'avais une fille, je crois que je l'aimerais plus qu'un fils ; j'en suis sûr.

— Pourquoi cela ? me demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, Lise ».

Et puis :

« — Les pères aiment toujours leurs filles plus que les mères. Les filles sont généralement heureuses dans la maison paternelle. Moi, si j'avais une fille, je crois que je ne la marierai pas.

— Tiens ! Pourquoi ? dit-elle en souriant légèrement.

— J'en serais jaloux, vraiment. Comment pourrait-elle aimer quelqu'un plus que son père ? »

Dostoïewsky était conscient d'un contenu inadmissible de l'inconscient.

Encore dans *La Voix*, nous lisons :

« Parmi les souvenirs que chacun de nous possède, il y en a que nous ne racontons qu'à nos amis. Il y en a d'autres encore que nous n'avouerons mê-

me pas à nos amis, que nous ne répéterons qu'à nous-mêmes et, d'ailleurs, sous le sceau du secret. Mais il existe enfin des choses que l'homme ne consent même pas à s'avouer à lui-même. »

Mais quittons l'œuvre et approchons, avec Freud, de Dostoïewsky lui-même et de sa maladie. L'esquisse psychanalytique de Neufeld à part, le professeur Freud a écrit un court et substantiel article : *Dostoïewsky et le parricide*. Voici, en essence, ce qu'il en ressort :

La maladie de Dostoïewsky était une *épilepsie affective*, non pas organique. Dostoïewsky était un *névropathe* et non un malade mental. Le trouble de la vie psychique est provoqué par la vie psychique elle-même.

Le début de la maladie remonte très probablement à l'enfance. Les symptômes, à cette époque, étaient légers, de l'ordre de cette extinction de voix dont nous avons parlé au chapitre de sa maladie, ou encore ils se manifestaient par une *angoisse de la mort* qui aboutissait au sommeil léthargique. Ce sommeil qui imite la mort est une *identification* avec un mort ou quelqu'un dont on souhaite la mort. Cette personne est le père. L'identification avec le père mort est un *châtiment* que le fils s'inflige pour son désir impie.

La haine du fils envers le père s'associe au sentiment contraire, l'amour, et ainsi résulte une attitude *ambivalente*. L'ambivalence mène à l'identifica-

tion, mais ceci ne se fait pas sans obstacle. Il s'oppose la peur de châtimement qui est toujours la *castration*. Le sentiment de culpabilité, en nous tous et dont parlait si souvent Dostoïewsky, vient probablement du parricide, le plus ancien et le plus important des crimes, avec ce processus de châtimement qui en découle. Au complexe d'Œdipe, que nous venons de reproduire schématiquement, s'ajoute la *bisexualité*. La peur de castration amplifie en nous la *tendance vers la féminité*, on veut remplacer la mère et obtenir l'amour du père. Mais ce désir suppose aussi une castration préalable. Pris dans le dilemme, on refoule la haine envers le père. Voici les deux formes du châtimement qui déterminent le refoulement de la haine :

1° Castration — danger extérieur pour avoir souhaité la mort du père ;

2° Castration — danger intérieur, prix de l'amour, résultat de la tendance vers la féminité.

La première forme de châtimement est universelle, l'exagération de la deuxième provoque la maladie. Ce qui revient à dire qu'une forte disposition bisexuelle favorise la névrose. Et chez Dostoïewsky cette accentuation existait. Elle était sa tendresse pour les hommes, pour ses rivaux même et ceci fait supposer des tendances *homo-sexuelles refoulées*.

L'identification avec le père s'installe dans le *moi* comme un *sur-moi*. Le père était violent (ce qui était le cas pour Dostoïewsky) le *sur-moi* devient

sadique et le moi fémininement passif, devient *masochiste*. Il résulte dans le moi un grand désir de châtement, châtement extérieur, du destin, ou intérieur, du sur-moi. Mais comme toute punition est castration, même le destin est la volonté du père.

Ainsi l'exagération de l'élément féminin provoque le masochisme et le sentiment de culpabilité. La crise léthargique de Dostoïewsky satisfait le sur-moi sadique (le père tue) et le moi masochiste (la mort est subie).

Et voici la formule de Dostoïewsky énoncée par Freud : Un homme à fortes tendances bisexuelles qui se défend avec une remarquable intensité contre la tutelle d'un père remarquablement dur.

Quand Dostoïewsky avait 18 ans, son père fut assassiné. Alors, ce terrible traumatisme, important par sa correspondance avec un désir refoulé, provoque une aggravation des symptômes qui deviennent des crises épileptiformes. Les indications qu'on a sur les crises de Dostoïewsky, d'une part, les données imprécises sur l'épilepsie d'autre part, dispensent de l'obligation de ranger celles-là dans celle-ci. Et l'exposition psychanalytique qu'on a faite sur le développement de la maladie, conduit au diagnostic d'*hystero-épilepsie* c'est-à-dire *hystérie grave*.

L'organisme de Dostoïewsky n'a pu faire la synthèse des instincts composant son moi, et un excès de ceux-ci s'extériorise par la crise. L'extériorisation des instincts est en rapport avec *l'activité sexuelle* et la névrose exprime un rejet des *complexes*

d'excitations. L'hystérie a adopté et transformé la crise épileptique comme elle fait d'un acte sexuel normal.

La passion pour le jeu, en même temps qu'un moyen de se châtier soi-même exprime la contrainte onaniste ; et ainsi la satisfaction érotique des premiers âges et de la puberté, trouve une de ses manifestations.

La crise elle-même, avec son instant de bonheur, ressemble trop à une jouissance sexuelle et on se rapproche de l'idée populaire qui fait du coït une « petite épilepsie ».

L'aura traduit le triomphe (le père vaincu) et l'effondrement qui suit est le châtiment. Il est à remarquer, d'après Dostoïewsky lui-même et son entourage, que les châtiments extérieurs épargnaient les crises.

Soloviev écrit dans ses Mémoires ce que Dostoïewsky lui a raconté :

« Il est curieux comme ma terrible maladie disparut au moment de l'arrestation. Ni pendant le chemin, ni pendant les travaux forcés en Sibérie, je n'en ai plus rien ressenti. J'étais fort, frais et calme. Déjà pendant l'enquête mes souffrances cessèrent. Quand j'étais à la forteresse, je pensais que ma fin arrivait, que je ne pourrais pas endurer trois jours. Et brusquement, je devins tout à fait calme... j'avais des rêves doux et beaux et plus cela durait, mieux ça devenait. »

Dostoïewsky écrit de Hombourg, où il jouait :

« Malgré cela ma santé est bonne. Les nerfs sont dérangés et je suis fatigué. Néanmoins je suis en très bon état : excité, troublé, mais ma nature parfois demande cela. »

C'est ce qui explique la tolérance de sa femme pour sa passion du jeu. Elle s'était aperçu du calme et la puissance au travail que la perte au jeu amenait.

Et Merejkowsky remarque : « C'est précisément pendant ces quatre années, frappé par la mort de son ami, de son frère, de sa femme, relancé par ses créanciers, poursuivi par le pouvoir et les ennemis du pouvoir, incompris des lecteurs, dans la solitude, la pauvreté, la maladie, qu'il créa l'un après l'autre, ses plus grandes œuvres ».

C'est encore par la recherche du châtiment que Dostoïewsky aboutit à la soumission au Petit Père le Tzar et à Dieu, deux images du père.

Cette interprétation psychanalytique justifie l'importance de la douleur dans la vie de Dostoïewsky et serait l'aboutissant de tous les chapitres antérieurs de cet ouvrage.

Mais nous hasardons ceci :

Dans la dissociation que Freud fait de la personnalité de Dostoïewsky, il retrouve quatre aspect : poète, névropathe, moraliste et pécheur. Le poète est parfait, inattaquable. Le moraliste est très bas, c'est une faillite de l'intelligence puisque après de violents combats, Dostoïewsky arrive aussi à ne se soumettre qu'à Dieu et au Tzar.

Le pécheur pèche davantage contre lui-même que contre les autres, c'est le meilleur des hommes, un masochiste.

Cette dissociation est utile pour l'explication de la personnalité de Dostoïewsky, mais la personnalité expliquée ne ressemble plus à Dostoïewsky. Dostoïewsky n'a pu faire la synthèse de sa personnalité, et l'on peut parler d'un pécheur et d'un poète, mais c'est le pécheur qui est poète. Le désavantage de la dissociation en certaines circonstances est connu depuis longtemps et ce n'est pas le professeur Freud qui s'est mépris. Il n'y a pas d'autre moyen d'enseignement. Dostoïewsky devant l'école, devant la société, dans les limites des conventions, a bien ces quatre aspects. Mais, en lui-même, il était anti-social par rapport à la société actuelle. Il rompait l'accord avec la communauté, le pécheur, et ce n'est qu'ainsi qu'il devenait poète. Il n'a pas su être libérateur et maître de l'humanité, mais est-ce bien cela son échec ?

La véritable personnalité de Dostoïewsky s'accommodait-elle d'un rôle pareil ? C'est le juger à l'échelle courante que le poète avait refusée. Il s'est associé à ses géôliers, dit Freud. Là est vraiment le sens profond de Dostoïewsky. Il aimait le Tzar qui l'avait maltraité, il l'avait crié avec colère à un anglais qui s'en étonnait. Le poète n'a jamais dit autre chose et voyait l'avenir de l'humanité dans l'acceptation de la souffrance. Le moraliste, en ce sens,

vaut le poète ; mais la poésie est plus rapide, le poète nous a touché avant le moraliste.

Le châtement d'un crime, même si la victime fut aimée, n'apporte qu'un apaisement qui ne peut aller jusqu'à la jouissance. L'œuvre et la vie de Dostoïewsky montreraient plutôt que la recherche de la douleur correspond à des tendances profondes, liées peut-être à l'instinct sexuel, puisque la joie atteinte touche à la pâmoison. Alors ce ne serait pas le crime qui expliquerait le châtement, mais la recherche de la souffrance qui motiverait le crime.

Cette manière de voir serait conforme au comportement de l'individu, de la société, qui n'a jamais pu vivre sans chef, sans roi, sans dictateur, sans guerre, sans révolte.

ART ET MALADIE

Nous ne chercherons pas à établir, dans ce chapitre, les rapports entre la maladie et l'art. Cette question, trop générale pour cette étude, a été envisagée de la manière la plus véridique pour le moment, par la psychanalyse. La production d'art semble être l'extériorisation d'une activité sexuelle détournée, mais cette extériorisation est faite par l'artiste. La névrose est aussi une extériorisation des instincts en rapport avec l'activité sexuelle. L'origine commune des symptômes morbides et de l'œuvre d'art rapprochent bien ces deux choses, surtout quand elles se rencontrent sur le même terrain, chez l'artiste.

Ce chapitre servira à montrer seulement quelques points de contact entre la constitution de Dostoïewsky, sa maladie et son œuvre .

Dès le commencement, il nous faut considérer que Dostoïewsky accordait à sa maladie une valeur qu'il saisissait, quand par exemple il disait que « toute conscience est une maladie » (*La Voix*) et qu'il la dominait d'autres fois, quand il envisageait la maladie comme un état particulier permettant la compréhension des phénomènes extraordinaires. Ainsi, chez lui, la maladie apparaît avec des vertus.

« J'admets que les visions n'apparaissent qu'aux malades », dit Svidrigaïlov de *Crime et Châtiment*,

« Mais cela prouve seulement que les visions ne peuvent apparaître que si l'on est malade, et non point qu'elles n'existent pas en elles-mêmes ».

L'insistance que Dostoïewsky met à charger ses héros de maladie pour leur permettre de produire l'art a impressionné ceux qui l'ont approché. Gide, Suarès, Merejkowsky, Berdiaeff, St. Zweig, ont suivi Dostoïewsky dans ses suppositions et parce que la lumière qui émane de cet artiste ne paraît pas ordinaire.

« S'il n'était pas malade, il n'aurait point cherché à résoudre ce problème que lui proposait son anomalie, à retrouver une harmonie qui n'exclue pas sa dissonance », écrit Gide.

Et Berdiaeff aussi justifie la révolte par la maladie :

« Celui-là seul ose se risquer à détruire qui se trouve dans l'impossibilité de continuer à vivre autrement ».

« Ne semble-t-il pas parfois », écrit Merejkowsky, « que ces accès, que ces éruptions subites dus à une force échappant à notre analyse et qui peut-être travaille sourdement et se prépare à agir en chacun de nous, aient rendu plus subtile et plus transparente l'enveloppe corporelle de Dostoïewsky, le voile de chair et de sang qui sépare l'âme du principe qui réside dans la chair et dans le sang si bien qu'il en

était déjà à pouvoir voir ce qu'aucun homme n'a encore vu P »

Ces vertus de la maladie, Dostoïewsky les emploie comme lui seul a su le faire :

« Grâce à sa maladie, il atteint l'apogée de l'art », écrit St. Zweig. « Faut-il rappeler que ces contractions en quelques secondes de toutes les forces vitales, c'est la vie même de notre auteur, transformée en art, c'est son mal sacré. Jamais la souffrance d'un artiste n'a été plus féconde que cette épilepsie transformée par l'art, jamais auparavant les formes multiples de la vie n'ont été condensées dans un temps et un espace aussi limités ».

Nous aimons citer André Suarès :

« Chez Dostoïewsky, ce sont les passions qui se passionnent et se dévorent à se poursuivre elles-mêmes, à se contempler et à se ressentir. Tout prend, dès lors, le caractère du rêve ou de la folie. Mais ce monde de folie est la sphère d'une réalité suprême », et encore :

« Il y a de son mal dans son art. Et puisque ce mal sacré n'a point tué l'art dans le malade, l'artiste s'en aide pour étendre son art. »

Dans une lettre que Dostoïewsky adresse à son frère du temps de son emprisonnement dans la forteresse, il écrit :

« La nuit, des longs songes hideux, et encore,

depuis quelque temps, il me semble que mon parquet vacille et je me trouve dans ma chambre comme dans une cabine de bateau à vapeur. Je conclus de tout cela que mes nerfs se dérangent. Quand un pareil état nerveux s'emparait de moi autrefois, j'en profitais pour écrire, dans cet état, on écrit toujours mieux et davantage ; mais maintenant, je me retiens pour ne pas m'achever ».

Il faut insister sur la conformation organique de Dostoïewsky. Nulle part le talent n'a tant tenu de l'organisme que chez lui. Le talent est né avec le corps et si longtemps qu'on fera différence entre matière et esprit, on pourra voir chez Dostoïewsky comme un esprit de la matière — l'intuition — opposé à l'intelligence acquise et développée.

Dostoïewsky comprenait que le talent tient à la conformation. Pourquoi tel acrobate arrive-t-il à une souplesse peu naturelle ? Par la persévérance ? Mais pourquoi n'avons-nous pas tous la force de sa persévérance ? Et celui qui a le talent ne se met pas à le limiter en se l'expliquant.

On peut lire dans *Crime et Châtiment* :

« Penses-tu que j'ignorais par exemple que, si je commençais par me demander : ai-je droit oui ou non au pouvoir ? » c'était que je n'y avais pas droit ? ... « Et quand, durant de si longs jours, j'étais hanté par ce problème : « Napoléon, serait-il allé tuer, oui ou non ? » — je sentais nettement, crois-moi, que je n'étais pas un Napoléon ».

Il la voyait, Dostoïewsky, cette conformation spéciale, qui confère une certaine couleur à un individu et dont cet individu n'est pas conscient, ne raisonne pas, ne se pose pas de problème. Celui qui se pose le problème, qui ne va pas, poussé par sa conformation, droit au fait, est un raté.

« J'ai voulu, Sonia, tuer sans casuistique, pour moi, pour moi seul ! »

Raskolnikov voulait se prouver sa conformation spéciale :

« Suis-je une créature tremblante ou bien *ai-je le droit...* »

mais s'aperçoit que ce besoin de démonstration à lui-même, lui enlève tout ce qu'il se croyait de particulier :

« c'est moi que j'ai tué, non point le vieille ! »

Et dans *l'Idiot*, le prince Muichkine dit :

« D'ailleurs, il y a des gens à qui tout réussit et d'autres qui manquent tout ce qu'ils font... »

L'activité littéraire de Dostoïewsky, se partage entre ses romans, d'un côté, *Le Journal d'un Ecrivain* et ses lettres, de l'autre. Chacune de ces parties montre un Dostoïewsky différent jusqu'à l'opposition totale. Dans l'une c'est l'artiste libre, indépendant même de soi-même, dans l'autre c'est l'homme de la société, le doctrinaire, le mari, le père, l'ami .

« Dès que Dostoïewsky théorise » écrit Gide,

« il nous déçoit. Ainsi, même dans son article sur le mensonge, lui qui est d'une si prodigieuse habileté pour mettre en scène des types de menteurs (et combien différents de celui de Corneille), et qui sait nous faire comprendre à travers eux ce qui peut pousser le menteur à mentir, dès qu'il veut nous expliquer tout cela, dès qu'il entreprend la théorie de ses exemples, il devient plat, et fort peu intéressant ».

Son art le possède plus qu'il ne le possède. Dostoïewsky, comme un primitif qui aurait suivi d'autres voies que nous, en dehors de l'intelligence, va plus loin que nous dans la connaissance de la nature humaine, rien que par ses sentiments et ses passions. Qu'aurait-il fait d'une conscience trop claire dans son art ? Elle l'aurait gêné, limité. Dostoïewsky, ne concevait sûrement pas, un plus grand malheur pour nous, que de tout connaître, de savoir avec certitude tout ce qui peut nous arriver, que de prévoir dans la limite des règles immuables tout l'avenir. Quand tout sera découvert, même la pierre philosophale, ce ne sera pas notre bonheur que nous aurons trouvé. Les lois sont simples et leur simplicité nous égare. Nous avons aimé l'attitude de la recherche croyant aimer l'objet recherché. Et dans la vie il n'y a guère que *l'imprévu* qui compte. Souvent on rencontre dans les romans de Dostoïewsky, le mot : « soudain... » ou bien : « alors se produisit quelque chose d'inattendu... » comme s'il n'y avait pas de vie que par les sensations tandis qu'une vie trop consciente serait pauvre.

Nous allons nous attarder à cette opposition de l'intelligence à la sensibilité, elle a pris de l'importance.

« Le style des lettres de Dostoïewsky est inférieur, » écrit Merejkowsky.

« L'art de Dostoïewsky est une peinture directe de l'intuition. Voilà pourquoi tout, chez lui, étant si vrai, semble du rêve », dit André Suarès.

« Le monde », dit le même, plus loin, « n'est même plus l'image d'un esprit. L'univers est la création de l'intuition. L'émotion créatrice est la seule et véritable connaissance ».

Voici un beau passage des Frères Karamazov qui semble se rattacher à cette vie-intuition.

« Kolia désigna un moujik de haute taille, en touloupe, à l'air bonasse, qui à côté de sa charrette, se réchauffait en frappant ses mains l'une contre l'autre dans ses mitaines. Sa barbe était couverte de givre.

— La barbe du moujik qui est gelée ! dit Kolia à haute voix et d'un petit air taquin, en passant à côté de lui.

— Il y en a bien d'autres de gelées, répliqua sentencieusement le moujik.

— Ne le taquine pas, remarqua Smourov.

— Ça ne fait rien, il ne se fâchera pas, c'est un brave homme. Adieu Matvei.

— Adieu.

— Est-ce que tu t'appelles Matvei ?

— Matvéi. Tu ne le savais pas ?

— Non ; j'ai dit au hasard.

— Voyez-vous ça ! Tu es peut-être écolier ?

— En effet.

— Est-ce qu'on te fouette ?

— Bien sûr.

— Fort ?

— Ça arrive.

— La vie n'est pas gaie, soupira le moujik de tout son cœur.

— Adieu, Matvéi.

— Adieu. Tu est un gentil gars.

Les garçons continuèrent leur chemin.

— C'est un bon moujik, dit Kolia à Smourov.

J'aime à parler au peuple et suis toujours content de lui rendre justice.

— Pourquoi lui as-tu fait croire qu'on nous fouettait ? demanda Smourov.

— Pour lui faire plaisir.

— Comment ça ?

— Vois-tu, Smourov, je n'aime pas qu'on insiste si on ne comprend pas au premier mot. C'est parfois impossible à expliquer ».

Pendant le travail de ses œuvres, Dostoïewsky fut souvent surpris par l'imprévu, et il l'accueillait avec joie.

« Cet été », écrit-il de Dresde, à propos des *Pos-sédés* « un autre changement est survenu, un nouveau personnage a surgi avec la prétention de deve-

nir le héros véritable du roman, de sorte que le premier héros a dû se retirer au second plan.

« Le nouveau m'a tellement ravi, que je me suis mis encore une fois à refaire toute mon œuvre ».

Et ceci arrivait avec chacun de ses romans. Quand il commençait à écrire, il avait en vue un héros (peut-être Pierre Verkhovensky dans *Les Possédés*, Aliocha dans les *Frères Karamazov*) mais pendant le travail le héros est remplacé, sciemment dans *Les Possédés*, inconsciemment dans *Les Karamazov*. Et souvent le nouveau personnage représente le principe opposé à l'ancien.

« J'ai imaginé », écrit-il encore de Dresde, « d'écrire un roman énorme (un roman à thèse, — ce qui est pour moi très difficile) et je croyais au commencement que je m'en tirerais facilement. Eh bien ! j'ai déjà changé plus de dix fois ma façon de rédiger, et j'ai vu que la thèse oblige, et voilà pourquoi je suis très méfiant envers mon roman ».

Et encore cette admirable pensée, qu'il écrit de Milan :

« A mon idée, nous n'avons pas besoin de trop poursuivre les idées slaves, il ne faut pas exagérer. Il faut qu'elles nous viennent d'elles-mêmes ».

Toujours entre le cœur et l'intelligence.

« Les grandes idées sont plutôt le fruit d'un grand cœur que d'une grande intelligence », lit-on dans *l'Eternel Mari*.

C'est une vieille pensée qu'on retrouve déjà en 1838, dans une lettre à son frère :

« La pensée naît dans l'âme. L'intelligence est un instrument, une machine mise en mouvement par le feu de notre âme ».

Mais elle durera toute sa vie et nous la rencontrerons souvent :

« Tout est fondé sur les sentiments, sur la nature et non sur la raison: C'est même une certaine humiliation pour la raison ».

« De tout temps, au cours de la vie des peuples, la raison et la science n'ont rempli que des fonctions secondaires et subalternes ; et elles seront réduites à les remplir jusqu'à la fin des siècles » (*Les Possédés*).

« La raison n'est que la servante de nos passions » (*Crime et Châtiment*).

« La raison ne satisfait que la faculté raisonnable de l'homme, tandis que le désir est l'expression de la totalité de la vie, c'est-à-dire de la vie humaine toute entière, y compris la raison et ses scrupules ». (*La Voix*).

Gide relève chez Dostoïewsky, l'opposition que fait à l'amour non pas la haine mais la « rumination du cerveau », l'intelligence. M. J. Benda, dans ses articles, en veut admirablement à l'intuition, à cause de son prestige. Pour les professeurs, pour le travail et contre l'intuition, contre la trouvaille. Ou tout au moins contre l'espoir de la trouvaille. C'est

une attitude justifiée de professeur qui veut secouer ses disciples.

Chez Proust, il y a équilibre entre la sensibilité et l'intelligence. Le contrôle de l'intelligence sur la sensibilité, si loin poussé chez Proust, réjouit l'esprit. Mais il y aurait plus de joie encore si la sensibilité, bride lâchée, allait encore plus loin. L'intelligence elle-même profiterait du chemin parcouru par la sensibilité.

« L'Europe future » dit M. Benda « devra estimer davantage les œuvres de l'intelligence que celles de la sensibilité ». Mais s'il faut chercher un principe durable et universel, se trouve-t-il bien dans cette différence entre l'esprit et le sentiment ?

Dans la systématisation à laquelle cet ouvrage nous oblige, il nous semble pouvoir rattacher à la prééminence de la sensibilité sur l'intelligence, chez Dostoïewsky, deux corollaires : 1° — L'art vient de la ferveur et 2° — Le rôle important que jouent les enfants dans l'œuvre de l'écrivain russe.

« Les enfants sont l'image du Christ » : « C'est à eux qu'appartient le royaume de Dieu ! » (*Crime et Châtiment*).

« On ne peut pas aimer son prochain de près », dit Ivan Karamazov, « mais, on peut aimer les enfants de près, même sales, même laids (il me semble pourtant que les enfants ne sont jamais laids) ».

Ne nous méprenons pas en supposant que Dostoïewsky voit pure innocence dans l'enfant.

« Il y a des enfants, à 12 ans, qui ont très envie de mettre le feu à quelque chose, et ils le font » (*Les Frères Karamazov*).

« Il faut bien souvent traiter les gens comme des enfants », dit le staretz Zossima dans le même roman.

Et dans tous ses romans (moins, peut-être, dans *l'Eternel Mari*) l'action se passe dans une atmosphère enfantine. Ses personnages, comme les enfants, ont beaucoup de loisir et l'emploient en réunions pour discuter ou s'amuser. Et c'est en faisant cela qu'ils mettent au jour les recoins les plus profonds de leur âme.

Quant à la ferveur, nous croyons éviter l'embarras dans lequel nous mettrait l'explication de ce mot, en ne l'expliquant pas. Mais nous allons citer Dostoïewsky, et les passages feront comprendre ce qui est une attitude, un élan, l'éternité du moment, l'inexplicable.

Dans *Crime et Châtiment*, Raskolnikov pense au moment où il a failli être surpris sur le point d'accomplir son crime.

« L'espace d'un éclair, sa mémoire lui rappela avec une netteté hallucinante la sensation qu'il avait éprouvée naguère, quand debout derrière la porte et la hache à la main, le verrou tressautait, que les deux visiteurs criaient, s'efforçaient d'ouvrir en jurant, et que lui tout à coup avait eu envie de leur montrer la langue, de les regarder, de rire, de rire, de leur éclater de rire au nez ».

Dans *L'Idiot*, le prince Muichkine, parle de la dernière seconde du condamné qui va être guillotiné et qui entend déjà le bruit du couperet :

« Moi, si j'étais couché sur la bascule, j'écouterais exprès ce glissement et je le percevrais ! »

Il y a des moments dans la vie où rien ne compte, où tout va, où on dépasse l'angoisse, dernier stade de liaison avec la vie organisée, pour passer... où ? Nous allons dire avec Dostoïewsky, dans *l'éternité*, mais simplement pour la nécessité de la parole communiquée. Enfin ce sont ces moments, que l'homme ne sait pas chercher, — desquels dire qu'ils sont d'une intensité extraordinaire, prouve l'inefficacité des mots — que Dostoïewsky trouvait.

« Soyez certains que ce n'est pas quand il a découvert l'Amérique, mais quand il a été sur le point de la découvrir, que Colomb a été heureux. Ce qui compte, c'est la vie, la vie seule ; c'est la recherche ininterrompue, éternelle de la vie, et non sa découverte ». (*L'Idiot*).

Chestov dégage fort bien la *révolte* de Dostoïewsky. Contre tout ce qui est équilibré, parfait, achevé. Dostoïewsky, est *mouvement*, négation. Mais Chestov, fait apparaître cela comme une doctrine, comme des hypothèses à prouver tandis que la révolte survient inattendue chez Dostoïewsky. C'est le mouvement de son âme qu'il arrive à imprimer dans le « souterrain » et il y a plus de ce mouvement

dans ce que Dostoïewsky n'arrive pas à arrêter, n'arrive pas à écrire.

« Attendez, laissez-moi reprendre souffle ! » écrit-il.

Il y a un dynamisme chez Dostoïewsky, comme le dit Berdiaeff, dont la négation n'est qu'un aspect, le moment d'un départ. Le mouvement nous est transmis, nous en avons la sensation, un mouvement tellement rapide, un tourbillon, nous en avons le vertige. Dostoïewsky, paraît courir, attiré, comme par un aimant, vers ce qui est du paroxysme. Paroxysme de quoi ? Nous pensons que la vie est plus concentrée (ce terme nous gêne par la nuance statique qu'il contient) là où le mouvement a vaincu la stagnation, la mort. Et elle est d'autant plus concentrée que le mouvement est plus intensif. L'œuvre de Dostoïewsky, est remplie des moments où il semble crier de toute sa force : Là, ça bouge !

« Ni la nature, ni les souvenirs historiques, ni les œuvres d'art ne retenaient particulièrement Dostoïewsky » écrit Berdiaeff. Le paysage est l'œuvre de l'œil et l'art est création humaine, ainsi Dostoïewsky, s'était arrêté à l'homme.

« Selon Dostoïewsky le fond même de l'être ne peut s'exprimer dans les conditions stables et quotidiennes de la vie : il ne peut venir au jour que dans un courant de feu... ». C'est pourquoi chez Dostoïewsky, nous avons toujours affaire à des criminels, des malades, des enfants, tout ce qui n'est

pas l'être effacé et comprimé dans les limites des règles.

Il écrit à Maïkov, de Florence :

« J'ai tout à fait d'autres idées sur la réalité et le réalisme que nos réalistes et nos critiques. Mon idéalisme est plus réaliste que le leur ».

Et à Strakhov :

« Ce que la majorité traite de fantasque et d'exclusif forme pour moi quelquefois l'essence même de la réalité ».

Dans *L'Idiot* :

« Parfois même, plus un événement est réel, moins il est vraisemblable ».

Les romans de Dostoïewsky, paraissaient fantastiques et morbides avant la guerre. Mais ce fantastique du XIX^e siècle est devenu la pure réalité du XX^e siècle. C'est en quoi consiste le pouvoir prophétique de cette œuvre. Les vérités profondes montent à la surface. Le contact avec son œuvre a été serré aussitôt après la guerre (et même un peu avant). Maintenant cette étreinte lâche un peu. M. Benda aurait raison. La littérature qu'on appelle populiste semble pourtant traduire une réaction à l'œuvre de Mallarmé, Proust, Valéry, à la tyrannie de l'esprit. Evidemment, tant qu'on peut attribuer à la littérature une suite logique. A la fin, qui choisira entre l'intelligence et la sensibilité ? Dostoïewsky, joue

pour la prééminence du cœur sur la raison. La raison ne doit qu'amplifier les possibilités du cœur. Mais il plaide si bien pour le cœur que c'en est autant pour l'esprit.

L'aptitude de Dostoïewsky, à faire du réel avec le fantastique, le sortait du conventionnel. Nous avons tous une vie intime et une vie sociale. Vie intime dans le sens le plus strict, c'est-à-dire même pas à deux. On surprendrait peut-être bien, l'homme à l'éloquence la plus spontanée, faire des grimaces seul chez lui, ou le savant le plus préoccupé baiser son image dans la glace. Là-dessus nous n'avancerons pas plus loin. Qui n'a pas sur son propre compte des souvenirs qu'il ne voudrait jamais divulguer dans un délire. Chez les Russes de Dostoïewsky, ces deux vies ne sont pas séparées ou, ce qui donne un caractère étrange à ses romans, c'est la tendance à la sincérité totale, au mélange de ces deux vies.

Dans la *Voix Souterraine*, par exemple, il y a une franchise qui ressemble à une libération, à une rupture avec « ce qui est permis » qui a peut-être été atteinte encore une fois dans *Les chants de Maldoror* seulement. La sincérité poussée à bout mais avec indifférence, calmement, et l'insolence puissante, sexuelle, se retrouvent dans les jeunes gens de Dostoïewsky. Et on peut reconnaître ses disciples dans les écrivains d'après-guerre qui ont refusé d'approprier leur talent.

Dostoïewsky s'oppose au mécanique de la vie. Dans *Les Possédés*, Nicolas Stavroguine attrape par

le bout du nez et promène ainsi, dans une salle de réunion, une respectable personne qui avait pris l'habitude de répéter ces paroles : « Non, je ne me laisserai pas mener par le bout du nez ! »

Dans *L'Idiot*, Hippolyte pense qu'il pourrait tuer une ou dix personnes puisque tuberculeux avancé, il ne lui reste que deux mois à vivre.

Et il mourrait même plus confortablement, à l'hôpital et entouré d'intérêt.

Combien l'état organique peut influencer sur la compréhension, on le voit dans ce passage qui appartient au même Hippolyte. Mais dans son cas, la maladie lui donne une telle ardeur que nous sommes pris à son raisonnement.

« Pourquoi cet individu n'est-il pas un Rotschild ? A qui la faute s'il n'a pas des millions comme Rotschild, s'il n'a pas une montagne d'impériales et de napoléons d'or, une montagne aussi haute que celle que l'on voit à la foire pendant le carnaval ? Puisqu'il lui est donné de vivre, tout est en son pouvoir. A qui la faute s'il ne le comprend pas ? »

Il y a un bonheur dans un état de concentration (ne répétons pas ferveur). Ce passage des *Possédés* :

« — Avez-vous vu une feuille, une simple feuille d'arbre ?

— Sans doute.

— Il y a quelque temps, j'en vis une jaunissante, légèrement verte encore, un peu pourrie déjà

sur les bords. Un coup de vent l'avait emportée. Quand j'avais dix ans, l'hiver, je fermais les yeux et me représentais une feuille verte, brillante, avec des fines nervures, dans un rayon de soleil. Lorsque j'ouvrais les yeux, je ne pouvais croire à la réalité, le songe était trop beau. De nouveau, je les refermais.

— Est-ce une allégorie ?

— Non, pourquoi ? ce n'est pas une allégorie. Une feuille, une simple feuille. La feuille est belle. Tout est beau.

— Tout ?

— Tout. L'homme est malheureux parce qu'il ignore qu'il est heureux. »

Il y en a un autre dans l'exaspération :

« Les derniers temps, quelque chose l'attirait même en ces lieux, quand le dégoût le prenait, afin de se dégoûter plus encore ».

C'est l'annonciation de l'esprit neuf qui veut appuyer toujours sur la même touche de piano pour goûter les sensations de l'exaspération.

La gratuité des idées jusqu'à leur propre libération.

« Avez-vous « senti » cette idée ? reprit Kirilov. Alors tout est bien. Il y a beaucoup d'idées qui étaient toujours là, et qui tout à coup se révèlent. C'est un fait exact. J'aperçois bien des choses qu'il me semble voir aujourd'hui pour la première fois. »

Et quoi encore pour expliquer ce qui nous paraît si difficile et si riche dans cette ferveur ? Mais l'inexplicable lui-même.

Il y a chez Dostoïewsky, des mouvements, des gestes, sortis du plus profond de nous-mêmes et qui surprennent. En même temps, ils satisfont. Des énigmes qui n'ont pas besoin d'explication. Des mouvements sans rime ni raison. L'esprit a besoin d'inexplicable, de caprice.

« N'oublions pas », écrit-il dans *L'Idiot*, « que les mobiles des actions humaines sont habituellement beaucoup plus complexes et plus variés qu'on ne se le figure après coup ; il est rare qu'ils se dessinent avec netteté ».

Et avant :

« Dans toute idée de génie, dans toute pensée neuve ou même simplement sérieuse qui naît en un cerveau humain, il y a toujours un reliquat qu'il est impossible de communiquer aux autres, quand bien même on y consacrerait des volumes entiers et l'on ressasserait la chose durant trente-cinq ans. Ce reliquat ne sortira à aucun prix de votre cerveau, et il y demeurera à tout jamais ; vous mourrez sans l'avoir transmis à personne, et il enclora peut-être l'essentiel de votre pensée ».

Mais Dostoïewsky a semé quelquefois cet inexplicable.

Hippolyte voulait apprendre la grammaire grecque ; s'apercevant qu'il allait mourir avant d'ar-

river à la syntaxe, il a jeté le livre sous la table.
« Il y est resté ; j'ai défendu à Matriona de le ramasser. »

Dans *Crime et Châtiment* :

« — Et jusqu'alors, vous n'aviez jamais vu de revenants ?

— Si, j'en avais vu un, une seule fois, il y a six ans. J'avais un domestique du nom de Philka, on venait de l'enterrer, je criai par distraction : « Philka, ma pipe ? » Il entra et alla droit à l'armoire où sont rangés mes pipes. J'étais assis, je songeai : « Il se venge de moi », car quelques instants avant sa mort, nous nous étions violemment querellés. « Comment oses-tu bien, lui-dis-je, te présenter devant moi avec une manche trouée ? Sors d'ici, vaurien ! ». Il tourna les talons et, jamais plus ne revint. »

Dans *L'Idiot* :

« — Excusez-moi : j'ai oublié vos nom et prénom ; voulez-vous me les rappeler ?

— Ti... Ti... moféi.

— Et ?

— Loukianovitch.

De nouveau, tout le monde éclata de rire.

— Il a menti ! s'écria le neveu. Il a menti même en disant son nom. Prince, il ne s'appelle pas du tout Timoféi Loukianovitch, mais Loukiane Timoféiévitich ! Dis-nous pourquoi tu as menti ? Lou-

kiane ou Timoféï, n'est-ce pas tout un pour toi ? Et qu'est-ce que cela peut faire au prince ? Ma parole, il ment par pure habitude !

— Se peut-il qu'il en soit ainsi ? demanda le prince qui perdait patience.

— C'est vrai, je m'appelle Loukiane Timoféïévitch, avoua piteusement Lébédév en baissant les yeux avec soumission et en portant de nouveau la main à son cœur.

— Mais, bonté divine, pourquoi alors avez-vous menti ?

— Par humilité, balbutia Lébédév, en baissant davantage la tête. »

Et le caprice dans la *Voix Souterraine*.

« Je ne serais donc nullement étonné si au milieu de cette félicité se dressait soudain un gentleman dénué d'élégance, au visage rétrograde et railleur, et qui nous dirait en mettant les poings sur les hanches : eh bien, Messieurs, ne jetterons-nous pas à bas, dans la poussière, d'un seul coup de pied, tout ce sage bonheur, rien que pour envoyer les logarithmes au diable et pouvoir recommencer à vivre selon notre sottise fantaisie ? »

C'est cette manière de créer l'art qui fait employer à ceux qui écrivent sur Dostoïewsky, les termes de « lumineux », « ténébreux », « angélique », « démoniaque ». Ses moyens sont à la limite de notre imagination.

Et ce sont ces moments — pareils à la concentration de la crise épileptique de Dostoïewsky, à l'éclair de joie qu'il ressentait — qui font écrire à Suarès :

« Ses chefs-d'œuvre sont des moments, que le dialogue épuise, en épuisant totalement les caractères : moments choisis, d'ailleurs, où toute une vie fait masse, à peine reliés les uns aux autres par un brin de récit ».

L'art obtenu à tel prix nous ramène encore à une recherche aveugle mais certaine, sourde, profonde, de la douleur. Tendance obscure, protoplasmique, de tout être.

Comment travaillait Dostoïewsky ? Il écrit à Maïkov, de Dresde :

« Après cela, ils exigent de moi de l'art, de la pureté poétique, sans effort, sans délire, et ils me donnent Tourguenev, Gontcharov pour modèles !

Qu'ils voient donc dans quelle situation, moi, je travaille ! »

Et il ajoute, un mois plus tard :

« Ne croyez pas que je fabrique ça comme des galettes : si vilain et si abominable que soit ce que j'ai écrit, l'idée du roman et le travail que je lui consacre me sont à moi, malheureux, à moi l'auteur, ce qu'il y a de plus précieux au monde ! Ce n'est pas une galette, mais une idée très chère et

très ancienne. Bien entendu, je vais la cochonner, mais qu'y faire ! »

Et que contient cette œuvre ? Des solutions aux angoisses de l'esprit ?

Ce serait reposant. Voici ce qu'écrit Gide :

« Les idées qu'il soulève restent le plus souvent à l'état de problèmes, à l'état de questions. Il ne cherche point tant une solution qu'un exposé, — qu'un exposé de ces questions précisément qui, parce qu'elles sont extrêmement complexes et qu'elles se mêlent et s'entre-croisent, demeurent le plus souvent à l'état trouble ».

Non, Dostoïewsky, ne cherche pas des solutions. L'homme intelligent ne peut pas se résoudre.

« Tous les hommes simples et sincères, tous les hommes actifs sont actifs justement parce qu'ils sont obtus et médiocres. »

« Le fruit légal, le fruit naturel de la conscience c'est, en effet, l'inertie » (*La Voix*).

L'homme intelligent se frappe lui-même, gratuitement, inutilement :

« Mais le pis est qu'il se considère lui-même comme un souriceau, lui-même ! Personne, en effet, n'exige de lui cet aveu ». (*La Voix*).

Quand on refuse de s'arrêter devant la vérité où deux fois deux font quatre, quelle est la vérité de-

vant laquelle on peut s'arrêter ? Et comment vivre sans vérité ? L'esprit peut tout soutenir, tout prétendre. Des principes contraires ont été prouvés avec le même éclat. Mais c'était toujours s'arrêter à *oui* ou *non*, ou bien à un *oui* nouveau. L'esprit d'un organisme normal veut s'arrêter. Dostoïewsky ne veut pas s'arrêter. Son *oui* nouveau est justement de ne pas vouloir s'arrêter.

Il en découle la souffrance, mais la joie qu'elle donne nous fait venir à l'esprit ce voisinage de la mort avec le bonheur. Pourquoi veut-on mourir aux moments de la plus grande joie ?

« Nous avons vu », écrit Gide, « Dmitri Karamazov prêt à se tuer dans une crise d'optimisme, par pur enthousiasme ».

Son organisme, sa maladie, son œuvre nous semblent liés d'un lien que nous ne pouvons que sentir mais pas préciser. Un lien qui rattache l'homme — jusqu'à ses traits, jusqu'à son expression — à sa maladie et à son talent.

Il nous souvient de la remarque de notre maître, M. Valensi, qui avait observé pendant l'épidémie de grippe de 1918 que les sujets beaux, hommes ou femmes, étaient à coup sûr, touchés par la mort.

Et Dostoïewsky écrit à un lecteur :

« J'ai parlé de *L'Idiot* à présent, parce que tous ceux qui m'ont parlé de lui, comme de ma meilleure

œuvre, avaient quelque chose de particulier dans l'organisation de leur intelligence, qui me frappait et qui me plaisait beaucoup ».

Le talent n'est pas normal puisqu'il n'est pas chez tout le monde. Quand il fait souffrir, il est comme la maladie ; mais s'il donne tant de joie, qui voudrait en guérir ?

On peut dire la même chose de la maladie de Dostoïewsky. L'état de santé est un état fictif. De la maladie, et encore non prise comme terme ultime puisque nous ne connaissons pas sa limite, jusqu'à la santé, telle que nous nous l'imaginons normale, l'homme se trouve dans une infinité de positions approximatives. Quel état attribuer à chacun comme position optima ?

Voici ce passage de *L'Idiot*, se rapportant à l'épilepsie du prince Muichkine.

« Cependant, il aboutissait à une conclusion des plus paradoxales : « Qu'importe que mon état soit morbide ? Qu'importe que cette exaltation soit un phénomène anormal, si l'instant qu'elle fait naître, évoqué et analysé par moi quand je reviens à la santé, s'avère comme atteignant une harmonie et une beauté supérieures, et si cet instant me procure, à un degré inoui, insoupçonné, un sentiment de plénitude, de mesure, d'apaisement et de fusion, dans un élan de prière, avec la plus haute synthèse de la vie ? »...

« Si, à cette seconde, c'est-à-dire à la dernière période de conscience avant l'accès, il avait eu le temps de se dire clairement et délibérément : « oui, pour ce moment on donnerait toute une vie », c'est qu'à lui seul, ce moment-là valait bien, en effet, toute une vie.

« Il n'attachait d'ailleurs pas autrement d'importance au côté dialectique de sa conclusion, car la prostration, l'aveuglement mental et l'idiotie ne lui apparaissaient que trop clairement comme la conséquence de cette « minute sublime ». Il se serait gardé d'engager là-dessus une discussion sérieuse. Sa conclusion, c'est-à-dire le jugement qu'il portait sur la minute en question, était sans contredit erronée, mais il n'en restait pas moins troublé par la réalité de sa sensation. Quoi de plus probant, en effet, qu'un fait réel ? Or, le fait réel était là : pendant cette minute, il avait trouvé le temps de se dire que le bonheur immense qu'elle lui procurait valait bien toute une vie. « A ce moment, j'ai entrevu le sens de cette singulière expression : *il n'y aura plus de temps* ».

Ceci peut être une réponse à la question : qu'aurait dit Dostoïewsky si on lui avait proposé de le débarrasser de ses crises. Il le dit. Il ne veut pas entamer une discussion sérieuse. C'est qu'on ne peut vivre sans la société. Il y a dans les individus la possibilité d'atteindre des états, dont la société en s'organisant, a dû effriter la valeur, organiser la consommation, des états trop concentrés. On y accède,

quand ce n'est pas par une cause inhérente, comme l'épilepsie, les hallucinations ou d'autres états morbides, par des drogues. Les paradis terrestres existent, mais pour qui rompt avec la société. Il faudrait peut-être parler aussi de l'instinct de conservation, mais il nous semble que parler de la société, c'est dire davantage. Qu'est-ce, cet instinct, chez un gangster qui fusille le sourire aux lèvres et devant une autre mitrailleuse ? Ou qu'est-ce, le même instinct, chez le héros à la guerre ? Si l'individu peut briser cet instinct pour lui-même, et il le fait en se laissant tomber dans sa perte (toxicomanes), c'est qu'il n'est pas grand'chose ? S'il peut l'oublier par vanité, c'est alors que la société organise ses instincts. Et il en est ainsi : l'homme ne peut pas vivre seul. Alors la toxicomanie constitue une déchéance, et Dostoïewsky ne voudrait pas engager une discussion sérieuse sur la question : s'il ne voudrait pas vivre sans crises.

Voici, d'ailleurs, ce qu'il dit lui-même sur l'instinct de conservation :

« — L'instinct de conservation est la loi normale de l'humanité...

— Qui vous a dit cela ? s'exclama brusquement Eugène Pavlovitch. C'est une loi, soit, mais ni plus ni moins normale que la loi de destruction, voire d'autodestruction. Est-ce que la conservation constitue la seule loi normale de l'humanité ?

Et dans *La Voix* :

« Or, je suis certain que l'homme ne renoncera jamais à la vraie souffrance, c'est-à-dire à la destruction et au chaos ».

CONCLUSIONS

De cette étude, résulte :

1. *Il y a dans tout être une tendance obscure qui le fait rechercher la souffrance.*

La conformation de Dostoïewsky, organique et psychique, semble particulièrement soumise à cette tendance.

2. Dostoïewsky, était conscient de la joie que donne la satisfaction de cette tendance et beaucoup de son art provient de cette joie.

3. La maladie de Dostoïewsky est une forme de satisfaction de cette recherche de douleur. L'a-t-elle été dès son apparition ou bien n'a-t-elle été adaptée qu'après ? Dostoïewsky a-t-il été épileptique ou hystérique ?

Les conclusions de la psychanalyse paraissent plus satisfaisantes que celles qui font de sa maladie une simple épilepsie. Mais elles ne sont pas irréfutables.

Cela revient à dire que sous le nom d'épilepsie on englobe beaucoup de manifestations non réglées, non comprises, ce qui fait de cette maladie un chapitre encore trouble.

4. La maladie de Dostoïewsky, n'a pas diminué son talent grâce à cette formule d'art qui prend son essor dans la douleur même.

Ce génie malade possédait une conformation — sur laquelle nous ne pouvons rien dire — qui lui a permis de faire de l'art avec sa maladie.

Vu : *Le Doyen,*
BALTHAZARD.

Vu : *Le Président,*
H. CLAUDE.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

*Indiquant les ouvrages consultés se rapportant
à Dostoïewsky*

- Ch. ANDLER. — Nietzsche et Dostoïewsky.
H. BAHR. — Dostoïewsky.
Dr BAJENOW. — Dostoïewsky et Maupassant (Archives d'anthropologie criminelle, 15 janvier 1903).
Arvède BARINE. — Dostoïewsky (Revue Bleue, 27 décembre 1884).
R. BAROY. — Les épileptiques de génie (Thèse, Paris 1922).
N. BERTIAEFF. — L'Esprit de Dostoïewsky.
O. J. BIERBAUM. — Dostojewski.
L. CHESTOV. — La philosophie de la tragédie.
— Les révélations de la mort.
Cœuroy. — Musique et littérature.
Aimée DOSTOÏEWSKY. — Vie de Dostoïewsky.
Anne DOSTOÏEWSKY. — Dostoïewsky par sa femme.
— Das Tagebuch des Gattin Dostojewskis.
— Liste bibliographique des productions artistiques et des écrits relatifs à la vie et à l'œuvre de F. M. Dostoïewsky et conservés au Musée Dostoïewsky.
S. FREUD. — Dostoïewsky et le parricide.
A. GIDE. — Dostoïewsky.
J. GRAVE. — Le mouvement libertaire sous la troisième république.
GRUSEMANN. — Dostoïewsky.
N. HOFFMANN. — Th. M. Dostojewski.
KONI. — Dostoïewsky criminaliste.

- A. LEVINSON. — La vie pathétique de Dostoïewsky.
G. P. LOYGUES. — Dostoïewsky (Thèse, Lyon 1904).
MAIDER. — Die Sexualität der Epileptiker (Thèse, Zurich).
MASARYK. — Russland und Europa.
MEREJKOWSKY. — Tolstoï et Dostoïewsky.
R. F. MILLER et Fr. ECKSTEIN. — Dostojewski am roulette.
S. PERSKY. — Vie et œuvre de Dostoïewsky.
Th. SÉGALOFF. — Die Krankheit Dostojewskis (Thèse Heidelberg, 1906).
A. SUARÈS. — Dostoïewsky.
Dr. TSCHISCH. — Rapport au congrès d'anthropologie criminelle d'Amsterdam (1901).
E. M. de VOGUE. — Dostoïewsky (Revue des Deux Mondes, janv. 1885).
A. L. WOLYNSKI. — Das Buch vom grossen Zorn.
St ZWEIF. — Dostoïewsky.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	9
BIOGRAPHIE	11
ELEMENTS D'UNE CONSTITUTION PSYCHIQUE	27
Dieu	29
L'Amour	41
Le Peuple	53
Le Bien et le Mal	63
La Joie et la souffrance	75
Le caractère	83
La Maladie de Dostoïewsky	101
Dostoïewsky et la Psychanalyse	127
ART ET MALADIE	145
CONCLUSIONS	175
BIBLIOGRAPHIE	177

